

FOR THE PEOPLE  
FOR EDUCATION  
FOR SCIENCE

LIBRARY  
OF  
THE AMERICAN MUSEUM  
OF  
NATURAL HISTORY





LEÇONS ÉLÉMENTAIRES  
SUR  
L'HISTOIRE NATURELLE  
DES  
**OISEAUX**

PAR

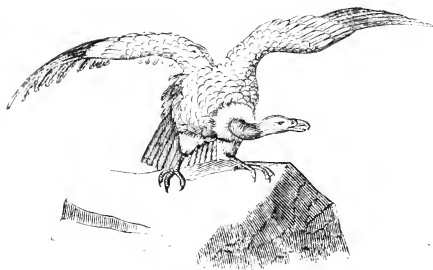
**J. C. CHENU**

MÉDECIN PRINCIPAL À L'ÉCOLE IMPÉRIALE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE MILITAIRES

**O. DES MURS**  
GÉOLOGISTE

**J. VERREAUX**  
NATURALISTE VOYAGEUR

TOME DEUXIÈME — PREMIÈRE PARTIE



Vautour fauve.

PARIS  
VICTOR MASSON ET FILS

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1862



LEÇONS ÉLÉMENTAIRES

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX

---

TOME DEUXIÈME

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP, RUE D'ERFURTH, 1.

---



LEÇONS ÉLÉMENTAIRES

sur

L'HISTOIRE NATURELLE

# DES OISEAUX

PAR

J. C. CHENU

MÉDECIN PRINCIPAL A L'ÉCOLE IMPÉRIALE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE MILITAIRES

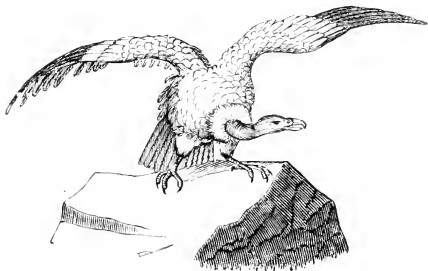
O. DES MURS ET J. VERREAUX

Ornithologiste

Naturaliste voyageur

---

TOME DEUXIÈME



Vautour.

PARIS

LIBRAIRIE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

77, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

—  
1862



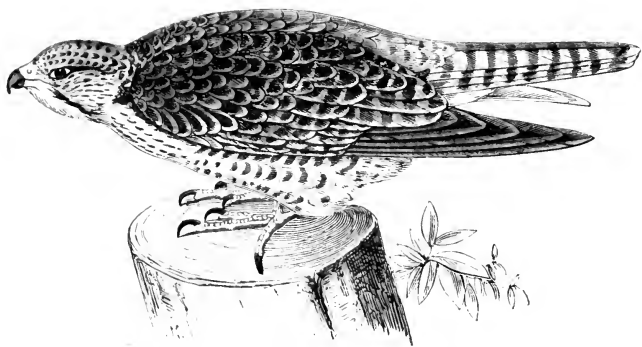


Fig. 1. — Faucon lanier, *Falco lanarius*, d'après Schlegel.

## TREIZIÈME LEÇON

### Oiseaux de proie.

Nous avons dit dans la leçon précédente que la classe des oiseaux se composait de six ordres : les Oiseaux de proie, les Passereaux, les Pigeons, les Gallinacés, les Échassiers et les Palmipèdes. Nous allons étudier successivement chacun de ces six ordres, les caractères qui les distinguent, les familles et les genres qu'ils comprennent, et nous chercherons à donner des notions exactes et précises sur les mœurs et les habitudes de

chaque espèce, quand cela sera nécessaire, nous bornant le plus souvent à faire l'histoire générale des groupes dans lesquels plusieurs espèces ayant le même genre de vie se trouvent réunies. A quoi serviraient, en effet, les divisions comme genres ou comme familles, si elles ne devaient rassembler les espèces présentant, à quelques différences accessoires près, les mêmes caractères, les mêmes goûts et les mêmes instincts.

Il y a cependant, au sujet de certaines analogies de goût, une première distinction à établir, et le nom d'oiseaux de proie qu'on donne généralement aux espèces comprises dans le premier ordre nous fournit l'occasion de dire qu'il n'est pas d'une exactitude rigoureuse, puisque beaucoup d'oiseaux qui se nourrissent aussi d'autres animaux, auxquels ils font la chasse, ne se trouvent pas classés dans cet ordre. Mais l'usage a prévalu, le nom a été conservé, et, dans le langage scientifique seulement, on le remplace par un mot plus correct, celui d'ACCIPITRES, qui s'applique à tous les oiseaux dont le bec et les ongles sont disposés le plus favorablement possible pour saisir, enlever ou déchirer une proie vivante ou morte.

Si le goût pour la chair et les substances animales, en général, suffisait pour qu'un oiseau fût classé parmi les oiseaux de proie, l'ordre serait très-nombreux et comprendrait plus de la moitié des espèces de la classe. En effet, presque tous les oiseaux dits Granivores, la plupart de ceux qui vivent de fruits ou de baies, sont, à leurs heures, friands d'insectes, de leurs larves, de leurs chrysalides, et beaucoup même ont du goût pour la viande, quand ils en rencontrent à leur portée. Ainsi la plupart des oiseaux, dont le caractère est plutôt doux sans être positivement inoffensif, ont cependant du goût pour le sang et la chair; il ne leur manque que la force et des armes pour devenir cruels et sanguinaires. Et si ceux qui vivent d'insectes, de poissons, de vers, nous semblent moins cruels que les oiseaux de proie proprement dits,

c'est que nous sommes touchés de la douleur évidente que ces derniers font souffrir aux victimes tremblantes qu'ils poursuivent et qu'ils immolent à leur faim, tandis que les premiers l'assouvissent en engloutissant des animaux qu'ils surprennent et qui ne dument, ni par leurs mouvements, ni par leurs cris, aucun signe apparent de douleur.



Fig. 2. — Buse rufipenne, *Buteo rufipennis*.

Les oiseaux de proie Accipitres (*Accipiter*, Épervier), ou Rapaces (*rapax*, ravisseur), répondent dans la classe des oiseaux aux animaux carnassiers de la classe des mammifères, et forment un ordre naturel dont toutes les espèces se mancent en des types génériques assez distincts, et se groupent par des analogies de formes, d'habitudes, et même de coloration dans le plumage.

Les oiseaux de proie sont mieux armés qu'aucun des autres, et leur organisation leur donne les moyens nécessaires pour exercer leurs rapines; ils ont généralement les ailes plus amples et les muscles plus forts que les autres oiseaux; et c'est à ces avantages que sont dus leur hardiesse et leur courage. Leur bec est fortement courbé, acéré et tranchant; il est d'autant plus fort qu'il est plus court et recourbé dès sa base; leur tête est grosse et donne attache à de puissants muscles, destinés au mouvement du bec, dont la forme, ajoutée au poids de la tête et à la force musculaire, fait une arme offensive et défensive parfaitement appropriée aux habitudes aériennes. La base de cet organe est recouverte d'une membrane connue sous le nom de *cire*, colorée le plus souvent en jaune, et dans laquelle les narines sont presque toujours percées. Ils ont les yeux plus grands, plus enfoncés dans l'orbite que les autres oiseaux, et ces organes sont protégés par une saillie que forme l'arcade sourcilière. Les yeux sont pourvus d'une membrane nyctitante, dont nous avons parlé dans nos généralités, et leur texture est en général plus solide. Cette conformation rend la vue des oiseaux de proie plus perçante, plus longue, plus sûre, et leur procure de grands avantages,

Les Accipitres ont le pied long, grêle, les doigts menus, déliés, allongés, au nombre de quatre, mis à leur base par un repli membraneux et terminés par des ongles ou *serres*, arqués, le plus souvent rétractiles et aussi robustes qu'acérés. Ce sont de puissantes armes, propres à la fois à saisir facilement une proie qui fuit, à la retenir, à l'arrêter avec force et à lui faire de profondes blessures. Ces mêmes armes sont mises en jeu par des muscles très-forts qui agissent par de très-longs leviers, et souvent après avoir passé sur des poulies de renvoi qui augmentent beaucoup leur action. A la faveur de leurs ailes plus amples, garnies de plumes plus solides, mues également par des muscles

plus forts, les oiseaux de proie gagnent plus aisément les hautes régions, s'élèvent au-dessus de leurs victimes et les poursuivent avec plus de vitesse que celles-ci n'en peuvent mettre pour fuir.

Suivant que les différentes parties dont nous venons de parler sont plus avantageusement conformées, le Rapace attaque plus facilement et triomphe plus certainement d'une proie plus puissante; et le courage, dont nous lui faisons honneur, n'est, suivant l'expression de Mauduyt, qu'une conséquence d'une organisation plus heureuse. On n'a généralement sur ces oiseaux que des idées fausses ou exagérées : ainsi, la voracité lâche et dégoûtante des Vautours, le courage et la magnanimité de l'Aigle, la stupidité ignoble des Buses, la férocité du Milan, figurent depuis des siècles dans le langage des poètes sans que les images qui en résultent soient vraies; et, après avoir établi que les oiseaux de proie représentent le génie de la destruction, on a ajouté que les mœurs de l'Aigle correspondent à celles du Lion, comme les habitudes du Vautour à celles de la Hyène. On pourrait au besoin multiplier les comparaisons et faire remarquer que, dans toutes les classes, il existe des animaux destinés à remplir les mêmes fonctions sur la terre, dans les airs et dans les eaux. Mais revenons à l'organisation spéciale des Accipitres.

C'est, nous l'avons déjà indiqué, la différence dans la structure des plumes des ailes qui fait que certains oiseaux de proie s'élèvent dans les hautes régions, tandis que d'autres ne peuvent pas en volant atteindre à de si grandes hauteurs; les premiers sont ceux qu'on appelle en fauconnerie *Oiseaux de haut vol*, et les seconds ceux auxquels on donne le nom d'*Oiseaux de bas vol*. Suivant la conformation de la serre, ces mêmes oiseaux ont aussi plus ou moins d'avantages pour combattre, saisir et terrasser leur proie, et les fauconniers appellent *Oiseaux nobles* ceux

qui ont les doigts longs et déliés, et *Oiseaux ignobles* ceux qui les ont proportionnellement plus courts et massifs.

Comme chez les mammifères qui se nourrissent de chair, l'estomac des oiseaux de proie est moins compliqué, et les intestins sont plus courts que chez les granivores.

Il y a des oiseaux de proie dans toutes les contrées. Les plus grandes espèces vivent sur les montagnes, et en général dans les lieux déserts; ils doivent, d'après leur manière de vivre, s'éloigner de l'homme, comme l'homme a dû les repousser des lieux où il s'est fixé.

Le plumage de presque tous ces oiseaux, de quelque genre qu'ils soient, à un fort petit nombre d'exceptions près, n'offre dans tous les pays que des couleurs sombres, dont le brun et le gris sont les plus ordinaires. Ils n'ont point de chant; leur voix n'est qu'un son rauque, aigu ou plaintif; leur extérieur est triste et sombre; ils n'ont rien des grâces et de la vivacité des autres oiseaux; ils ne se mettent en mouvement que pour découvrir et poursuivre leur proie. Ils vivent de celles qu'ils chassent sur terre, comme sur le bord des eaux, et plus rarement de charognes et d'immondices; on les rencontre peu en troupes. Quand ils sont repus, ils demeurent dans l'inaction sur les rochers, dans les cavernes ou les retraites qu'ils ont choisies pour leur séjour ordinaire. Comme de véritables maraudeurs, ils aiment à s'isoler de leurs semblables et à se partager une certaine surface de pays, sans souffrir que des étrangers viennent diminuer leur butin. Leurs nids se composent de bûchettes assez négligemment assemblées, jetées sur les branches d'arbres ou placées sans régularité sur la roche nue, dans les lieux les plus inaccessibles des montagnes; ils y transportent le plus souvent leur proie, de là le nom d'*aires* (αἶρω, j'emporte), qu'on donne généralement à ces nids. La nature a heureusement restreint leur trop grande multiplication: ils sont, en général, moins féconds que les autres



oiseaux; les plus grands ne font qu'une ponte et ne produisent qu'un ou deux petits par an; les autres, suivant leur taille, font deux pontes, exceptionnellement trois, et chaque ponte est de deux ou de trois à quatre œufs.

Les oiseaux de proie sont les tyrans des autres animaux. Quelques-uns d'entre eux cependant sont d'une utilité incontestable dans toutes les régions chaudes, par les services qu'ils rendent naturellement; d'autres ont pu être dressés pour la chasse et ont servi aux plaisirs des grands seigneurs d'autrefois, comme ils pourraient servir encore aux plaisirs des petits seigneurs d'aujourd'hui. L'apparition d'un Rapace est pour les autres oiseaux un signal d'alarme et de retraite; les chants cessent dans les airs; leurs habitants discontinuent leurs vols et leurs ébats pour se réfugier dans l'épaisseur des forêts, sous les plantes qui peuvent les cacher, et partout où ils croient pouvoir être en sûreté contre leurs ennemis; la mère effrayée avertit ses petits par un cri qu'ils savent distinguer; elle les rassemble ou ils se cachent, tandis qu'elle s'offre seule au danger qui les menace, et ce n'est qu'après que l'oiseau de proie a disparu que les chants et les ébats recommencent, que les femelles rappellent leurs petits, les conduisent et reviennent près d'eux à leurs soins ordinaires. Ainsi, tristes et peu sociables eux-mêmes, les oiseaux de proie répandent l'alarme et l'épouvante partout où ils se présentent. Tous sont monogames; les uns vivent par paires isolées, dans un canton qui devient leur domaine; les autres se rassemblent en petites bandes pour chasser en commun ou attirés par quelque charogne à dévorer. Ils recherchent les forêts les plus sauvages, les lieux les plus retirés et les moins accessibles.



Fig. 5. — Vautour de Ruppell, *Vultur Ruppelli*.

#### 1<sup>er</sup> ORDRE. — ACCIPITRES.

L'ordre des Accipitres ou Rapaces se divise en deux sous-ordres : Accipitres *diurnes* et Accipitres *nocturnes*.

Les Accipitres diurnes forment deux grandes familles : les *Vulturidés*, chez lesquels le bec et les ongles sont relativement longs, faibles et inoffensifs, quoique l'animal soit d'une grande

taille et d'une grande force musculaire, et les *Falconidés*, chez lesquels les caractères de l'ordre, c'est-à-dire des armes et des

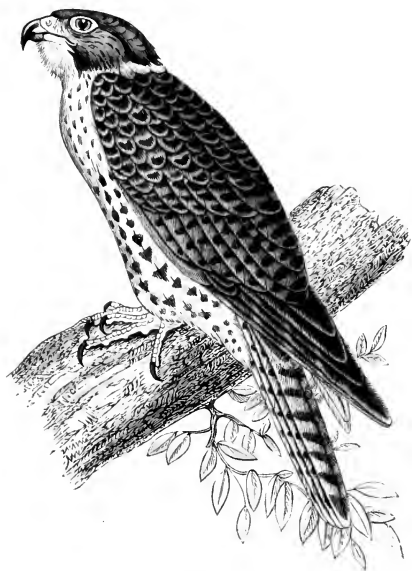


Fig. 4. — Faucon Gerfaut, *Falco Gyrfalco*.

moyens de destruction portés à la plus haute puissance, se trouvent réunis plus ou moins complètement; car c'est graduellement et par degrés souvent peu sensibles qu'on arrive au faucon, type le plus parfait de l'oiseau de proie.

Les Accipitres nocturnes ne forment qu'un seul groupe et une seule famille, les *Strigidés*; ils se distinguent facilement des autres oiseaux du même ordre, surtout par l'aspect tout particulier que leur donne le volume de leur tête, leurs grands yeux dirigés en avant et l'absence de cire à la base du bec.

Passons à l'étude de chacune de ces familles et des genres principaux qu'elles comprennent. Dans les musées publics, comme dans les ouvrages spéciaux, la classification des oiseaux exige un bien plus grand nombre de divisions génériques établies par les ornithologistes de tous les pays; mais si nous voulions faire connaître de suite tous ces genres, qui ne sont d'ailleurs que des subdivisions souvent peu importantes de ceux que nous adoptons, nous nous éloignerions de notre but. Nous avons cherché à imiter la méthode simple et facile de Linné et la forme descriptive de Buffon, nous réservant, à la suite de chaque ordre ou de chaque grande division, de faire connaître, dans une leçon d'ensemble, toutes les subdivisions en usage dans les musées. Nos lecteurs, ainsi initiés progressivement, comprendront facilement tous les détails de la classification la plus compliquée.

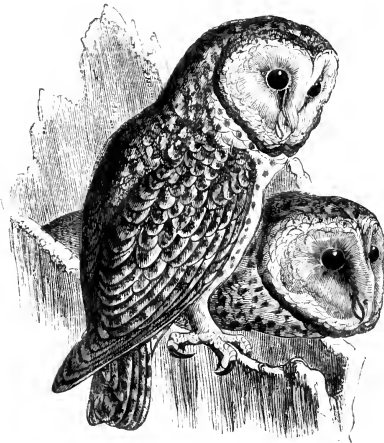


Fig. 5. — Chonette castanops, *Strix castanops*, d'après Gould.



Fig. 6. — Vautour Arrian, *Vultur monachus*.

### 1<sup>re</sup> FAMILLE. — VULTURIDÉS.

La nourriture des oiseaux de cette famille consiste principalement en substances animales plus ou moins putréfiées, ou en état de décomposition. Leur rôle, dans la nature, dit fort bien le docteur J. Franklin, est de faire disparaître les restes des corps organisés, dont l'accumulation, surtout dans les contrées chaudes du globe, produirait la peste ou la mort. Dans l'ordre de la création, les Vulturidés sont des agents actifs de la voirie

du globe terrestre. Les Vulturidés sont, en effet, d'une si grande utilité, qu'ils se trouvent généralement protégés par la législation locale ou par le consentement tacite des habitants. Ces oiseaux, dont on s'est plu à faire un objet de dégoût, et qu'ils représentent comme le type de la lâcheté associée à la glotonnerie, sont cependant d'une utilité incontestable. Le sentiment universel a été injuste envers eux. Les fonctions qui concourent à l'hygiène publique méritent plutôt notre reconnaissance que notre dédain, et les Vulturidés, ces croque-morts naturels, ne disparaîtraient point sans entraîner, par leur absence, les plus tristes calamités. En effet, un des besoins les plus pressants des sociétés humaines, c'est de se soustraire aux émanations que répandent, en se décomposant, les corps morts des hommes et des animaux, d'éloigner de la vue le triste spectacle de ces êtres sans vie, prêts à vicier l'air de leur infecte odeur. Eh bien, ce besoin ne paraît pas être moins impérieux pour la nature que pour l'espèce humaine; rien n'est plus merveilleux que les moyens qu'elle a mis en usage pour le satisfaire ou que la variété de secours qu'elle a su tirer de ses œuvres pour atteindre ce but. Un animal n'a pas plutôt cessé de vivre qu'à l'instant arrivent de toutes parts des milliers d'autres animaux pour le dévorer; des insectes, des oiseaux, et enfin des mammifères de plusieurs espèces; mais, de tous ces animaux, c'est sur les Vulturidés que la nature semble avoir le plus compté, surtout dans les pays chauds; car, avertis de très-loin de l'existence d'un cadavre, ils arrivent promptement et en grand nombre à la place qu'il occupe. On ne s'étonnera donc pas de la protection que ces animaux ont trouvée chez tous les peuples: ils furent déifiés chez les Égyptiens; plusieurs nations punissent encore leur mort comme un crime, et partout ils vivent familièrement au milieu des hommes, qui leur rendent, selon l'expression de Frédéric Cuvier, en bienveillance ce qu'ils en reçoivent en utilité.



Fig. 7. — Sarcoramphus Condor. *Sarcoramphus Condor*

Les Vulturidés présentent cinq types ou genres principaux :

1. Sarcoramphé (*Sarcoramphus*, σάρκξ, chair, ῥάμφος, bec crochu);
2. Catharte (*Cathartes*, καθαρτίς, qui purifie);
3. Vautour (*Vultur*);
4. Gypaète (*Gypaetus*, γύψ, vautour, ἀετός, aigle);
5. Messager, ou Serpenteire (*Gypoggeranus*, γύψ, vautour, γέρας, grue).

1<sup>er</sup> GENRE. — SARCORAMPHE, *SARCORAMPHUS*, Duméril.

Les Sarcoramphes ont pour caractères généraux : un bec droit, robuste, à mandibule supérieure dilatée sur les bords et crochue vers le bout, l'inférieure plus courte, droite, obtuse et arrondie; les narines oblongues, ouvertes, situées vers l'origine de la cire; celle-ci est garnie, autour du bec ou à sa base, de caroncules charnues très-épaisses et diversement découpées, surmontant le front et la tête. La langue, cartilagineuse et membraneuse, est dentelée sur ses bords; les doigts sont forts et épais, à ongles presque obtus; la tête et le cou nus ou garnis seulement de quelques poils très-rares; les ailes sont longues, et les deuxième, troisième et quatrième rémiges les plus longues de toutes. Mais ce qui distingue surtout les Sarcoramphes, parmi les oiseaux de proie, c'est d'avoir le pouce plus court que les autres doigts, et l'ongle de ce pouce presque tronqué.

Les Sarcoramphes appartiennent exclusivement au nouveau monde; et, de deux espèces qui composent le genre, l'une vit sur le sommet ou le long des contre-forts de la chaîne des Andes jusque par delà les limites du Chili, tandis que l'autre ne quitte point les régions équatoriales. Du reste l'une et l'autre ont les mêmes habitudes; il nous suffira donc de retracer celles de la plus remarquable des deux espèces, c'est-à-dire du fameux Condor.



Tous les voyageurs n'ont pas le même talent d'observation, et tous cependant croient avoir assez bien vu pour pouvoir généraliser des observations souvent particulières et locales; aussi, pour parler des habitudes d'un animal qu'on n'a pas étudié longtemps dans le pays qu'il habite, faut-il connaître tous les travaux publiés sur le sujet; et souvent ils sont contradictoires. C'est ce qui se présente à l'égard du Condor, si bien décrit d'ailleurs par de nombreux voyageurs ou naturalistes, qui sont en effet loin d'être bien d'accord sur ses mœurs et sur les limites de son habitat. Ainsi il est évident que de Humboldt, d'Orbigny, et Gay, parmi les plus récents, ne se trompent pas dans ce qu'ils écrivent sur cet oiseau. Mais leurs narrations isolées sont trop absolues ou incomplètes et ne donneraient, malgré le talent d'observation de ces voyageurs, qu'une exactitude approximative. Leurs travaux, complétés par ceux d'autres voyageurs, nous permettraient de présenter, aussi exactement que possible, l'histoire du Condor.

Il est bien certain que les Condors habitent sur les hauteurs des Andes où paissent les Lamas et les Vigognes; mais cette zone ne leur est pas spéciale, et la chaîne des Andes n'est pas exclusivement habitée par eux, car d'Orbigny en a rencontré un grand nombre sur toute la côte de l'océan Pacifique et sur celle de l'océan Atlantique, au bord de la mer, sur les côtes de Patagonie, où les montagnes les plus voisines sont encore éloignées au moins de cent lieues, et où il est très-sûr qu'ils vivent, nichent et demeurent habituellement. Il est vrai qu'on peut supposer que les familles ainsi rencontrées sur le bord des falaises de la côte ont pu pousser peu à peu leurs migrations du sud vers le nord, en allant des montagnes du détroit de Magellan à l'embouchure du Rio-Negro de Patagonie. Par les mêmes raisons, il ne faut pas croire que les Condors préfèrent exclusivement une zone élevée à celle du niveau de la mer, car ceux de Patagonie

sont tout aussi gros et tout aussi vigoureux que ceux des Andes; et, de plus, d'Orbigny en a vu si souvent au Pérou, surtout à Arica, planer toute la journée le long de la côte, en cherchant à découvrir des animaux morts rejetés par les vagues; il en a vu si souvent coucher sur les roches avancées de la colline dite Marro d'Arica, qu'on peut assurer qu'ils habitent également la zone la plus froide et le sol brûlant des côtes de la mer. On rencontre rarement les Condors sur le sommet des Andes, si les points élevés où on les observe ne sont voisins d'habitations ou de troupeaux qui les y attirent. On doit donc assigner aux Condors de plus larges limites géographiques que ne le supposait de Humboldt: car on en voit depuis le cap Horn (56° de latitude sud) jusqu'au 8° de latitude nord, dans les parties élevées des Andes ou sur leurs versants ouest, au Pérou, dans la Bolivie, au Chili, et depuis le niveau de la mer, où ils pondent et séjournent, jusqu'aux régions glacées des Andes, au-dessus desquelles ils s'élèvent même à perte de vue.

Un jour le docteur J. Franklin avait gravi une des plus hautes montagnes des Andes, et promenait autour de lui un regard de bien légitime satisfaction. Tout à coup il leva la tête, et il aperçut des points noirs qui tourbillonnaient dans le ciel: c'étaient des Condors. Cette vue le fit réfléchir et le rendit moins fier de son ascension. Le ciel, au-dessus de lui, était comme tacheté par les Condors, qui trouvaient moyen de vivre et de planer librement à une prodigieuse distance au-dessus de ces hauteurs glacées, où lui-même pouvait à peine respirer, et où il souffrait considérablement du froid.

Le Condor est, sans contredit, de tous les oiseaux celui dont le vol est le plus élevé. Chaque fois que les herborisations de de Humboldt et de Bonpland les attiraient jusqu'aux neiges perpétuelles, c'est-à-dire à une hauteur de 5,100 à 4,900 mètres, ils étaient entourés de Condors. D'Orbigny en a vu jusqu'au ni-

veau du sommet de l'Himani, qui a 7,500 mètres de hauteur; tandis qu'à 6,000 mètres, l'homme ne peut résister à la raréfaction de l'air. A l'est des Andes, le Condor ne va que jusqu'à leurs derniers contre-forts, c'est-à-dire le long du rameau oriental de la Cordillère jusqu'à Cochabamba, et même quelquefois jusqu'au commencement des plaines de Santa-Cruz de la Sierra; mais, comme de là aucune chaîne de montagnes ne réunit les Andes aux premières chaînes de la province de Chiquitos, il ne passe pas cette limite, et ne peut arriver jusque sur les montagnes du Brésil. Il est probable cependant que plusieurs autres motifs influent, plus que la latitude et la hauteur, sur la préférence que donne le Condor à certains lieux. Son genre de vie l'oblige à choisir pour asile des terrains couverts de rochers ou de falaises, parce qu'il ne se perche jamais sur les arbres, et qu'il lui faut non-seulement des points culminants d'où il puisse découvrir la campagne autour de lui, mais aussi des anfractuosités qui lui servent de perchoir et qui le garantissent de la pluie; aussi ne descend-il ni dans les pampas de Buénos-Ayres, quoiqu'il habite les montagnes qui les bornent à l'ouest, ni au milieu des forêts, ni même au milieu des montagnes boisées, où les branches le gêneraient. Le Condor habite donc spécialement soit les montagnes sèches ou seulement peu boisées, soit les côtes maritimes où les falaises escarpées remplacent les montagnes. Pour qu'il se montre ailleurs, il faut qu'il soit attiré par la présence de troupeaux de Brebis, de Lamas ou d'Alpacas, ou par beaucoup d'animaux sauvages réunis en troupe. C'est par la même raison qu'un grand nombre de Condors suivent les côtes du Pérou et même celles de la Patagonie, où se rassemblent habituellement de grandes bandes d'Otaries et de Phoques; et les limites où s'arrêtent ces amphibies sont aussi celles que ne dépassent pas les Condors. On voit encore ces géants des airs planer à la hauteur des Andes péruviennes, qu'ils parcourent d'un vol rapide pour

suivre de petites troupes isolées de Vigognes et de Guanacos. Mais aussi partout où ces animaux ont été détruits, la faim amène les Condors jusqu'aux environs des lieux habités, et même sur les routes.

A la différence des Cathartes et des Vautours, dont nous parlerons plus tard, le Condor s'isole pour faire la chasse, et ne se réunit guère à d'autres oiseaux que pour prendre sa part d'une pâture commune. On en voit cependant quelquefois deux, rarement trois, se reposer sur le même rocher.

Le Condor, rassasié, reste flegmatiquement perché sur la cime des montagnes. Il a, dans cette situation, un air de gravité sombre et sinistre. On le chasse devant soi, sans qu'il veuille se donner la peine de s'envoler. Tourmenté par la faim, au contraire, il s'élève à une hauteur prodigieuse, et plane dans les airs pour embrasser d'un coup d'œil le vaste pays qui doit lui fournir sa proie. C'est surtout dans les jours où l'atmosphère est calme et sans nuages qu'on observe le Condor à des élévations extraordinaires. On dirait que la grande transparence des couches de l'air l'invite à passer en revue un plus grand espace de terrain. Cependant cet oiseau, comme la plupart des Vautours, est naturellement paresseux. Après avoir passé la nuit dans une crevasse de rocher ou de falaise escarpée, la tête enfoncée dans les épaules, il s'éveille à l'aube du jour, secoue deux ou trois fois la tête, attendant assez souvent le lever du soleil pour quitter son gîte, surtout s'il s'est bien repu la veille; il s'incline au bord du rocher, en agitant ses vastes ailes, comme s'il hésitait à partir, les déploie enfin, et s'élançe dans l'espace. Il ne prend que difficilement son essor, et ne s'envole pas horizontalement ainsi que beaucoup d'autres oiseaux. On le croirait d'abord peu sûr de son vol, car il commence par décrire un arc de cercle en cédant à son propre poids; mais, prenant de suite son majestueux élan, les ailes arrondies, les rémiges écartées les unes des autres, il se joue dans

les airs avec aisance, sans paraître éprouver la moindre fatigue. Par des mouvements oscillatoires peu sensibles, il imprime à son vol toutes les directions possibles; il suit toutes les sinuosités du terrain qu'il parcourt; il monte et descend dans les airs avec une rapidité incroyable : tout à l'heure abaissé jusqu'à raser le sol, perdu maintenant dans les nues. Mais que, du haut des airs, une proie vienne frapper sa vue perçante, il se précipite ou plutôt se laisse tomber sur elle. Les voyageurs s'accordent pour dire que cette descente, rapide comme la flèche, est accompagnée d'un bruit particulier. Cette observation avait été signalée depuis longtemps par Garcilaso de la Véga et confirmée par d'Orbigny, qui, plus d'une fois, a été étonné de cette chute bruyante, alors que le vol ordinaire n'a rien qui éveille l'attention.

Le Condor, avons-nous déjà dit, s'isole pour explorer successivement les côtes, afin d'y chercher les animaux de tout genre que la mer rejette, ou les environs des lieux habités et les détours des chemins, pour recueillir les restes d'animaux jetés par l'homme; et quand il n'a rien trouvé, il se pose sur un pic ou sur une pointe de rocher dans le voisinage des troupeaux, et il attend là qu'une Brebis ou un Lama s'éloigne de la troupe pour mettre bas; et, si les bergers ne sont pas en mesure de défendre le jeune animal, le Condor prend son vol, et, tournoyant à une grande hauteur au-dessus de la proie qu'il convoite, il attend la mise bas, fond sur la mère, non pour l'attaquer elle-même, mais pour dévorer son petit. D'Orbigny a été témoin d'une de ces scènes sanglantes dans un voyage d'Arica à Tacna, sur la côte du Pérou. C'est un trajet de onze lieues sans eau, au milieu d'un désert de sable brûlant que la pluie ne rafraîchit jamais, et dont la poussière salée fait encore sentir plus vivement la sécheresse. Des convois de Mules et d'Ânes pesamment chargés parcourent incessamment le pays, et les Ânes qui, là plus qu'ailleurs, sont les souffre-douleurs des habitants, font le voyage, aller et

retour, sans qu'on les ménage le moins du monde; aussi en meurt-il souvent sur la route, où leurs cadavres sont promptement dépecés. Quand un Ane fatigué ne peut suivre le convoi, on l'abandonne après avoir divisé sa charge sur les autres plus valides et il regagne s'il peut l'habitation de son maître. Un de ces pauvres animaux ainsi abandonné, n'en pouvant plus, se coucha sur la route, prêt à rendre le dernier soupir; des Urubus s'en approchèrent de suite et lui donnèrent quelques coups de bec peu redoutables; mais bientôt un Condor fondit sur cette proie, que lui cédèrent à l'instant les Urubus, restés à quelques pas en arrière et attendant sans doute avec impatience la fin du repas du Condor, dont ils n'osaient s'approcher. Ce premier Condor ne tarda pas à être suivi d'abord de deux, et bientôt après de sept à huit autres, qui, s'acharnant à l'envi sur leur victime, lui déchirèrent de leur bec tranchant, ceux-ci les yeux, ceux-là le ventre, et le tuèrent après lui avoir fait souffrir d'atroces douleurs. D'Orbigny s'approcha alors de l'Ane, les Condors se retirèrent à une courte distance et planèrent au-dessus des petites collines des environs; mais dès qu'il se retira, ils revinrent à la charge et ne laissèrent que les os de leur victime. Une fois repus, ils s'envolèrent, mais non sans beaucoup de peine, ne pouvant prendre leur essor qu'après avoir longtemps couru en battant des ailes.

En pareille circonstance, et lorsqu'un Condor s'est gorgé de viande, il peut à peine voler; et s'il est poursuivi, il cherche à se rendre plus léger en dégorgeant une partie de ce qu'il a mangé. Les Indiens, qui connaissent les habitudes de cet oiseau et qui veulent s'en emparer, exposent dans un lieu découvert une Vache ou un Cheval mort, et attendent tranquillement la fin du repas, qui attire toujours plusieurs Condors. Dès qu'ils sont bien repus, les Indiens accourent armés de leurs formidables lassos, qu'ils lancent généralement avec succès. Quelques

oiseaux sont pris, d'autres parviennent, au milieu du désordre, à s'échapper; mais lorsqu'un Condor est atteint par la fatale lanière, on ne parvient à le tuer qu'après une lutte souvent fort longue.

Le capitaine Head en vit un jour une troupe de quarante à cinquante acharnés sur le cadavre d'un Cheval : quelques-uns, déjà repus, ne purent s'envoler à l'aspect du voyageur, qui les approcha à environ trente mètres. Les uns étaient perchés sur le cadavre du Cheval mort, d'autres l'entouraient, ayant une patte à terre et l'autre sur la proie qu'ils dévoraient. Un homme de la suite de ce voyageur, un fort mineur du Cornouailles, fit un jour une rencontre à peu près semblable : en parcourant à cheval le fond d'une vallée, il y trouva un Cheval mort et des Condors occupés à le dévorer. Le premier de ces oiseaux qui prit la fuite ne put voler qu'à une quarantaine de mètres; le cavalier se hâta de mettre pied à terre, et, courant sur l'oiseau, il le saisit par le cou. La lutte fut terrible, et ce n'est pas souvent qu'on voit quelque chose de semblable à ce combat entre un homme vigoureux et un Condor. Il mit son genou sur la tête de l'oiseau et essaya de lui tordre le cou; mais le Condor résista violemment. Il semblait attendre que d'autres Condors, qui volaient sur sa tête, prissent parti contre l'homme et vinsent à son secours. A la fin, pourtant, le mineur fut le plus fort; et croyant son ennemi mort, il s'éloigna, tenant à la main, comme un trophée, les plumes qu'il avait arrachées à l'aile du Condor. En montrant à ses compagnons les dépouilles de sa victime, il assura qu'elle lui avait coûté plus de fatigues, et qu'il s'était peut-être exposé à plus de dangers que dans aucune des luttes qu'il avait soutenues jusqu'alors. Mais ces oiseaux ont la vie si dure, qu'un autre cavalier qui passa par le même endroit quelque temps après, trouva le Condor vivant encore et cherchant à s'envoler.

On raconte même au sujet de la tenace vitalité de ces oiseaux

des faits qui seraient incroyables s'ils n'étaient attestés par des voyageurs sérieux. Nous ne nous arrêterons pas aux exagérations d'Ulloa, qui prétend le Condor à l'épreuve de la balle, par le tissu serré de ses plumes, qui constitue une sorte de cuirasse; d'Orbigny nie complètement le fait, et il a tué des Condors de très-loin, non-seulement avec des balles ordinaires, mais encore avec de petites chevrotines et même avec du plomb numéro zéro. Néanmoins, le Condor étant plus grand et plus fort qu'aucun autre oiseau de proie, il doit nécessairement être plus difficile à tuer; aussi vole-t-il longtemps encore avant de tomber, même après avoir été grièvement blessé. D'Orbigny a acquis la certitude que le Condor est très-difficile à mettre à mort par strangulation. Il avoue même qu'après en avoir blessé un d'une balle, sur la côte de la Patagonie, il voulut l'achever de cette manière et ne put y parvenir qu'après une heure des plus pénibles efforts. Cette observation est applicable, et plus positivement encore aux grands oiseaux de mer, comme les Albatros.

Nous avons parlé du *lasso*; voici ce qu'est cet engin et en quoi il consiste : ce *lasso*, fait de cuir frais et tressé, a environ un centimètres et demi de diamètre, quelquefois moins; graissé lors de sa fabrication, il est extrêmement flexible et plus fort qu'une corde trois fois plus grosse; sa longueur est de sept à dix mètres, et une de ses extrémités forme un nœud coulant. Le *Huaso*, celui qui jette le *lasso*, doit être habile cavalier, car il est exposé à supporter de fortes secousses par la résistance des animaux qu'il a saisis. Il prépare sa manœuvre en tenant à la main et séparés par deux doigts les tours assez larges du *lasso* et son extrémité formant le nœud coulant. Au moment de s'en servir, il fait mouvoir la main ainsi armée autour de sa tête; et, après ces préliminaires, il le lance avec une telle précision qu'il ne manque jamais son but. Un Bœuf, par exemple, est pris par les cornes, un Cheval, un Condor, le sont par le col; et comme



cela est fait au galop, le cavalier retient l'autre extrémité du lasso attachée à son corps, et arrête tout à coup sa monture ; l'animal embarrassé reçoit alors lui aussi une telle secousse que quelquefois il est renversé. On attache souvent une des extrémités du lasso à la contre-sangle de la selle, surtout lorsqu'il s'agit de prendre de gros animaux ; dans ce cas, le cheval, dressé à ce genre de chasse, se conduit comme s'il connaissait d'avance la résistance qu'il doit éprouver ; il tourne le flanc vers l'animal pris et incline son corps dans la direction opposée. Stevenson, ancien secrétaire du président de Quito, et de lord Cochrane, a vu un Bouf sauvage pris au lasso entraîner le Huaso et le Cheval, dont les pieds sillonnèrent la terre dans un espace de près de deux mètres. Les Indiens sont très-habiles dans ces exercices, qu'ils estiment au point de regarder comme honteux de manquer le but ; plusieurs individus des classes les plus élevées font aussi de cet exercice un amusement ; et, non-seulement au Chili, mais encore dans presque toutes les parties de l'Amérique du Sud, les habitants de toutes les classes, qui résident à la campagne, portent toujours un lasso derrière leurs selles ; souvent même on voit les enfants jeter le lasso, et prendre ainsi de la volaille, des Chiens et des Chats, dans les maisons, les cours et les rues : c'est ainsi que cet art, qu'on regarde comme indispensable, s'apprend dès l'enfance. Dans les guerres de l'indépendance, de 1820 à 1828, les miliciens portaient leurs lasso, avec lesquels ils étranglaient bon nombre de soldats espagnols. Le cavalier galopant à toute bride au moment de jeter le lasso, le malheureux qui se trouvait pris ne pouvait s'en débarrasser et était traîné derrière les pieds du cheval de son adversaire jusqu'à ce qu'il fût mort.

On confond souvent en Europe, avec le lasso, qui rappelle assez, on le voit, la manière de combattre des *Laquearii*, chez les Romains, un autre engin qui y a beaucoup de rapports, et

que l'on nomme *bolas*; celui-ci est d'origine exclusivement américaine. Il consiste en deux pierres arrondies, de la grosseur d'un œuf d'Oie, et même plus, enveloppées chacune d'un morceau de vessie de Guanaco ou Lama. Elles sont réunies l'une à l'autre par une tresse faite en cuir de deux à trois brasses. On substitue quelquefois aux pierres des boules de métal, et au milieu de la tresse on attache une autre courroie qui forme comme le manche d'une fourche, et dont on se sert pour faire tourner les *bolas* et pour leur imprimer une plus grande rapidité. Lorsqu'on lâche ce lien, les boules partent comme si elles étaient lancées par une fronde. Dans leur course, elles s'écartent l'une de l'autre, la lanière dont elles forment l'extrémité se tend, et, lorsqu'elle vient à rencontrer un corps qui fait obstacle à son passage, les deux boules, ne pouvant perdre immédiatement la vitesse qu'elles ont acquise, prennent un mouvement circulaire. Elles tournent autour de l'obstacle en sens inverse l'une de l'autre. Si l'impression donnée a été très-rapide, la courroie est serrée avec force; elle peut étrangler l'animal qu'elle saisit au cou. Si l'une des *bolas* passe sous le corps d'un quadrupède et l'autre devant lui, les jambes sont immédiatement enveloppées, et il faut nécessairement qu'il s'abatte. Maniée par des mains habiles, cette arme est extrêmement redoutable. Au reste, on le voit, le *lasso* et les *bolas* sont de la même famille quoique d'origine différente.

Pour en revenir à l'histoire du Condor, nous dirons qu'il n'était connu que de nom à l'époque de Buffon, et que c'est à de Humboldt et depuis à d'Orbigny que nous devons les descriptions exactes de cet oiseau et les détails les plus curieux sur ses mœurs. Le Condor n'attaque pas l'homme, ni même les enfants; il n'est pas assez courageux, sa proie ne doit lui offrir qu'une faible résistance. On sait d'ailleurs que les Indiens confient ordinairement la garde des troupeaux à leurs jeunes en-

fauts et que ceux-ci savent fort bien les préserver des Condors en prenant à côté d'eux les mères en gésine, ou en emportant les nouveau-nés dans leurs bras; et l'on voit fréquemment des enfants de six à huit ans poursuivre ces énormes oiseaux, fuyant timidement à leur approche, quand ils pourraient les renverser d'un seul coup d'aile et les tuer d'un seul coup de bec.

Le Condor a des ongles longs, il est vrai; mais ils ne servent qu'à consolider la station; ils sont généralement usés, parce que cet oiseau ne se pose que sur les rochers, et n'étant pas rétractiles ils ne peuvent lui servir à saisir une proie quelconque. Son bec seul lui sert à dépecer ses victimes, qu'il maintient seulement à l'aide des pattes. Il n'est pas probable non plus que le Condor puisse attaquer des Cerfs, des Lamas et moins encore des Génisses. D'Orbigny assure que le Condor n'attaque jamais un animal adulte, ne fut-il que de la taille d'un Mouton, à moins que cet animal ne soit affaibli et malade. Mais il est très-friand des animaux qui viennent de naître dans les champs et du placenta abandonné par la mère. Le même voyageur affirme aussi que le Condor n'attaque jamais les oiseaux ni les plus petits mammifères. Il mangé de tout ce qui est animal. On l'a vu se nourrir de Mollusques, quoique ce ne soit que comme dernière ressource. Il s'acharne sur tous les animaux morts, sans exception, les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons, et ne montre quelque préférence que pour la chair des mammifères. Il mange jusqu'à des excréments quand la faim le presse.

Les Condors nuisent surtout beaucoup aux troupeaux en tuant ou blessant les animaux nouveau-nés; aussi les habitants actuels leur font-ils une guerre d'extermination, et mettent-ils en jeu, pour les détruire, toutes les ruses possibles. La plupart du temps, ils les guettent, cachés près d'un lieu garni par eux d'un appât, et les tuent à coups de fusil; ou bien, attendant qu'ils soient repus, ils les poursuivent à cheval et les prennent au

lasso. Les Condors sont très-sauvages; ils fuient de fort loin à l'approche de l'homme; et, si ce n'est en Patagonie, où voyant des hommes peut-être pour la première fois, ils laissèrent passer d'Orbigny et ses compagnons à cent cinquante ou deux cents mètres au-dessous de leurs rochers; ce voyageur n'a jamais pu approcher un Condor d'assez près pour le tuer, et il n'est parvenu à se donner cette satisfaction qu'en se tenant caché et à l'affût à peu de distance d'une proie qui les attirait.

Cette sauvagerie présente cependant quelques exceptions de circonstance. Écoutons, à ce sujet, le plus récent de nos voyageurs naturalistes, M. de Castelnaui, qui, dans son voyage de Potosi à la Paz, en traversant les Andes, a pu souvent observer ces oiseaux. « Dans ces régions élevées, dit-il, apparaît le Condor, ce Vautour des Andes, qui évite avec un soin égal les plateaux tempérés et les pics dont la tête s'élève trop avant dans la zone des neiges éternelles. L'Indien de la Cordillère est, avec cet oiseau remarquable, l'habitant le plus constant de ces lieux peu accessibles... Des oiseaux énormes nous accompagnaient : c'étaient ces Condors, si célèbres par leur taille colossale. En les voyant, il semble que la nature, qui venait de créer la Cordillère, ne put se résoudre à rentrer de suite dans des proportions ordinaires, et que cet animal se ressentit de l'exubérance de matière qu'elle avait à sa disposition. Ces oiseaux rapaces s'élevaient d'un vol pesant, planaient au-dessus de nos têtes, en éclipsant le soleil et en projetant sur nous des ombres énormes; puis ils allaient à peu de distance se percher sur une crête pour nous attendre et regarder passer notre caravane; alors, tenant leur tête dénudée presque entièrement cachée dans leur manteau de plumes, ils nous suivaient d'un regard perçant, pour reprendre bientôt un nouvel essor, recommençant vingt fois la même manœuvre, dans l'espoir sans doute que, vaincu par la fatigue et la rigueur du climat, l'un d'entre nous, ou au moins l'une de nos



Fig. 8. — Sarcoramphus Condor femelle.

montures, succombant en ces lieux, deviendrait une proie facile, sur laquelle pourrait s'abattre leur bande affamée. On a vu des voyageurs, affaiblis par la fatigue et la souffrance, tomber à terre

et être aussitôt attaqués, harcelés et déchirés par ces oiseaux féroces qui, tout en arrachant des lambeaux de chair à leurs victimes, leur fracassent les membres à coups d'ailes. Les malheureux résistent bien quelques instants; mais bientôt des débris ensanglantés restent seuls pour annoncer aux voyageurs qui passeront encore, la mort horrible de ceux qui les ont précédés dans ces passages dangereux. »

On est encore peu fixé sur la véritable durée de la vie du Condor; mais, s'il faut en croire les indigènes, sa longévité surpasserait de beaucoup celle de tous les autres oiseaux de proie. Les Indiens ont assuré à d'Orbigny en revoir encore de temps à autres quelques-uns marqués par leurs pères, il y avait plus de cinquante ans, de certains signes particuliers. Les Condors ne font point de nids; ils se contentent de choisir, dans les rochers ou dans les falaises, comme sur la côte de Patagonie, des creux assez larges pour recevoir leur corps et leurs œufs; préférant toujours, pour faire leur ponte, les points inaccessibles, moins par leur élévation que par leur escarpement. La femelle pond deux œufs blancs. Tel est celui rapporté du Chili par M. Gay, qui l'a donné au Muséum d'histoire naturelle de Paris : cet œuf est de forme ovale allongée, à pointe assez prononcée, à coquille un peu rude au toucher, sans reflet, sans aucune tache, quoi qu'en dise d'Orbigny, qui n'en avait vu que des débris d'origine assez incertaine; cet œuf a treize centimètres de grand diamètre sur six et demi de petit. Tels sont aussi les œufs qui ont été pondus en Angleterre, soit à Regent's-Park, soit au Jardin zoologique de Londres. C'est surtout de novembre à février qu'a lieu la ponte. Les couples s'éloignent alors encore davantage des lieux habités, pour chercher une solitude complète. Au dire des Indiens, la femelle couverait seule. En tout cas, le mâle et la femelle s'occupent de concert du soin de nourrir les jeunes, en dégorgeant dans leur bec les aliments qu'ils ont pris eux-mêmes. Les petits

grandissent assez lentement et peuvent à peine voler au bout d'un mois et demi. Ils suivent longtemps encore le couple, qui les guide dans leurs premières chasses; mais le plus long terme de leur éducation ne dépasse jamais quelques-mois. Dès ce moment, on voit les jeunes Condors s'isoler de leurs parents et chercher eux-mêmes à pourvoir à leur nourriture. Plus voraces alors que les vieux, mais moins prévoyants et moins défiants, parce qu'ils ont moins d'expérience, ils tombent plus facilement dans les affûts des chasseurs; aussi tue-t-on souvent des jeunes et rarement des adultes. Le mâle adulte seul porte une crête développée et des plis sur le cou; la femelle en est, dit-on, toujours dépourvue. Les jeunes, au moment de l'éclosion, sont couverts d'un duvet long et frisé, comme celui qui couvre les jeunes de toutes les espèces d'oiseaux de proie. Ce duvet est gris-blanc, et bientôt recouvert de plumes d'un brun noirâtre, qui conservent deux ans cette teinte, d'ailleurs plus ou moins foncée. La seconde année, à l'époque de la mue ou du métachromatisme qui précède l'époque des parades, les plumes repoussent un peu plus noires, sans montrer encore la tache blanche des rémiges. La collerette blanche commence à paraître dès cette époque, mais elle est alors étroite. Le mâle n'a pas encore ses caroncules, ou sa crête charnue, et ne commence à la prendre que la troisième année, époque à laquelle la collerette devient aussi plus touffue. C'est à cette même époque que les rémiges, d'abord d'une couleur partout uniforme, commencent à blanchir. Au dire des Indiens, les Condors auraient d'autant plus de blanc dans leur plumage qu'ils seraient plus vieux.

La taille moyenne des Condors est de un mètre cinq à un mètre trente centimètres de la pointe du bec au bout de la queue. Leur envergure est de deux mètres et demi à trois mètres. Quelques individus, favorisés par l'abondance de la nourriture ou par d'autres circonstances, acquerraient, selon de

Humboldt, jusqu'à quatre mètres cinquante centimètres d'envergure. La femelle est un peu plus grande que le mâle, ce qui



Fig. 9. — Sarcoramphe Condor mâle, troisième année.

se remarque chez presque tous les oiseaux de proie; mais la différence est moins sensible dans cette espèce que dans toutes les autres.

A l'occasion de ces variétés de taille et de dimensions, de Humboldt a fait cette réflexion : Il est frappant que tous les exemples que l'on cite des Condors extrêmement grands, soient du Chili ou de la partie la plus australe du Pérou. Existe-t-il une race de Condors plus grande dans les climats froids ou tem-



pérés que dans la zone torride? La température des basses régions de l'air doit d'ailleurs être assez indifférente pour un oiseau qui, se nichant à son gré plus ou moins haut sur la pente des Cordillères, choisit le climat qui lui convient; mais peut-être que la nourriture plus ou moins abondante et d'autres circonstances locales contribuent au développement de l'organisation. Temminck, contrairement à l'opinion de d'Orbigny, croit à l'existence de deux races de Condors. Ce qu'il y a de certain, c'est que, d'après les observations fort curieuses de Santiago Cardenas, né à Lima au commencement du dernier siècle, et qui n'est cité ni par de Humboldt ni par d'Orbigny, il paraîtrait que l'on reconnaît dans les Andes trois espèces de Condors. La première, désignée sous le nom de *Moromoro*, n'a pas moins de quatre mètres soixante centimètres d'envergure; il est de couleur cendrée. Dans les airs, lorsqu'il plane, il offre le spectacle le plus imposant: il est majestueux surtout lorsqu'il lutte contre les tempêtes. La seconde espèce n'aurait pas, dans les Andes, de nom particulier: elle est plus rapide, plus courageuse que la première, dont elle n'a ni la taille ni la force, puisqu'elle n'a guère que trois mètres soixante à quatre mètres trente centimètres d'envergure; son plumage est couleur café. La troisième espèce serait le Condor à queue et à dos blancs, qui n'atteint que trois mètres ou trois mètres soixante-six centimètres d'envergure; c'est le Condor, seule espèce connue des naturalistes européens. La première de ces trois espèces a fourni au Péruvien Santiago Cardenas de curieuses observations sur ses évolutions aériennes, qui lui faisaient espérer une application possible à la science aérostatique.

Le Condor, pris vivant, est triste et timide pendant la première heure; bientôt après il devient très-farouche. De Humboldt a eu à Quito, pendant huit jours, une femelle vivante dans la cour de sa maison, et il était dangereux de s'en approcher.

Mais voici un fait assez curieux publié plus récemment par le *Zoological magazine* sur une paire de ces oiseaux transportés en Europe : On a conservé plusieurs années à Londres, dans Regent's Park, un couple de Condors, dont la femelle pondit sept œufs, du 4 mars 1844 au 7 mai 1847. Les six premiers furent couvés par la mère d'une manière irrégulière, et par conséquent sans succès. Quelqu'un proposa alors de faire couvrir par une Poule le premier œuf qui serait pondu. En conséquence, le 7 mai 1847, à sept heures et demie du matin, l'œuf, fraîchement pondu, fut mis sous une Poule de Dorking. Le lieu choisi pour l'incubation était une cage un peu élevée au-dessus du plancher, dans une des volières. La Poule couva avec une assiduité exemplaire. Les jours, les semaines se passèrent, et elle couvait toujours. L'époque ordinaire de l'éclosion des œufs de poule était depuis longtemps dépassée, et elle n'en continuait pas moins consciencieusement sa tâche maternelle. Enfin, le 50 juin, après une incubation de *cinquante-quatre jours*, le jeune Condor commença, vers six heures du matin, à briser sa coquille; l'éclosion fut très-lente. Le jeune oiseau n'était dégagé qu'au bout de vingt-sept heures, et encore ne fut-ce qu'avec l'aide du gardien, qui dut enlever la coquille, dont la membrane s'était desséchée autour du petit. C'est ainsi que fit son entrée dans le monde le premier Condor né en Angleterre. Il avait un aspect assez étrange, et semblait tout étonné de se trouver là. Sa tête paraissait difforme, car elle était surmontée d'une espèce de poche pleine d'eau logée entre la peau et le crâne. Cette poche s'affaissa graduellement, et, le 1<sup>er</sup> juillet, dans l'après-midi, la tête avait pris sa forme régulière. Elle était nue et d'une couleur brun-cendré; les pattes et la cire qui commençait à pointer, présentaient la même nuance. Le corps était couvert d'un duvet blanc sale. L'oiseau avait l'air bien portant et vigoureux : il mangea, le soir même de son premier jour, un morceau de foie de Lapereau.

La chair de Lapereau fut sa nourriture habituelle. On lui faisait faire cinq repas par jour, en lui donnant à chaque repas un morceau de la grosseur d'une noix; mais le foie était l'objet de ses préférences. Pendant les dix premiers jours, on dû le faire manger; le onzième jour, il becqueta lui-même sa nourriture dans la main de son gardien. Il ne buvait pas et on ne le forçait pas à boire.

Le 18 juillet, le petit Condor continua à bien venir; la bonne Poule qui avait couvé l'œuf contenant ce prodigieux poussin restait toujours dans sa cage et paraissait fort attachée au nourrisson confié à ses soins. Quand elle quittait le jeune oiseau pour aller manger, ce qui ne lui arrivait que deux fois par jour, elle paraissait évidemment inquiète et pressée: on eût dit qu'elle avait hâte de retourner à son devoir. Le duvet du petit prit à cette époque une teinte plus grise, et l'on commença à apercevoir les rudiments des vraies plumes. La tête et le cou avaient noirci, et la cire s'était développée. La mandibule supérieure du bec était légèrement mobile; les membres inférieurs avaient pris une teinte plus foncée et paraissaient très-forts; cependant ils ne pouvaient pas encore supporter le poids du corps. Cette faiblesse avec l'apparence de la force ne peut-elle expliquer la continuation des soins assidus de la Poule? Son devoir, par rapport à ses propres œufs, consiste à faire éclore des poussins qui courent presque immédiatement; mais elle les tient sous son aile jusqu'à ce que leurs membres inférieurs aient assez de force pour leur permettre d'aller à la recherche de leur nourriture et de se mettre à l'abri du danger. Dans le cas actuel, la Poule voit que son gros poussin ne peut pas marcher, et elle continue à le couvrir de son corps. Lorsqu'on tirait le jeune oiseau de dessous la Poule, il agitait ses ailes encore dépourvues de plumes, et ouvrait le bec comme tous les autres jeunes oiseaux, mais sans faire entendre aucun cri de demande. Il se servait beaucoup de sa langue pour

prendre sa nourriture, ainsi que pour faciliter la déglutition. Enfin, le 21 juillet, le Condor, qui paraissait si bien portant, mourut dans la matinée. Le local qu'il habitait avec la poule logeait aussi beaucoup de rats, dont le cri ressemblait énormément à celui du jeune oiseau; et, dès qu'il fut enlevé, la poule, agitée, inquiète de l'absence de son nourrisson et trompée par le cri des rongeurs, s'approchait alors du trou d'où partait le cri, écoutait et restait là à appeler en gloussant, dans l'espoir de voir sortir son élève. Ce fait de la ponte d'oiseaux si remarquables, et de la naissance d'un Condor en Europe, nous a paru assez intéressant pour le faire connaître dans tous ses détails. Continuons maintenant l'histoire du Condor. L'idée de symboliser les productions de la nature, surtout les êtres vivants, remonte à la plus haute antiquité et se retrouve chez toutes les populations du globe. Ainsi le Condor, cet oiseau si récemment connu dans l'ancien monde, joue un grand rôle dans les traditions mythologiques et historiques des anciens peuples de l'Amérique. Il est curieux de voir un oiseau de proie révérendé dans les deux vastes empires du Mexique et du Pérou, et de retrouver les traces de l'adoration du Condor bien avant l'époque des Incas.

Santiago Cardenas rapporte que les Quichmas désignaient les diverses espèces qu'il prétend exister, sous le nom de *Conture*, qui vient lui-même des mots *Cuncure eder*, exprimant l'odeur désagréable qu'exhale le corps de ces oiseaux, ce qui prouve que de Humboldt, sauf une erreur de traduction, quoi qu'en dise d'Orbigny, était beaucoup plus près que lui de la véritable étymologie du mot. Les dénominations de *Cuntur* et de *Penna* (le Lion américain, ou Puma) étaient, sous le règne des Incas, des dénominations nobiliaires. On appelait un chef de guerre *Apiu Cuntur*, le grand Condor; *Cuntur Pusac*, le chef de huit Condors; *Cuntur quinquí* ou *Kanki*, le Condor par excellence, le grand-maître des chevaliers. Garcilaso de la Vega dit aussi, en

parlant des diverses religions antérieures aux Incas, que quelques peuplades adoraient les Condors à cause de leur taille, et parce qu'elles se glorifiaient de les avoir eu pour ancêtres. Il dit encore, en parlant des conquêtes que fit le onzième roi des Incas, *Tapac Inca Yupanqui*, que, lorsque ce prince pénétra à l'est de Cajamarca, au sixième degré sud, chez la nation Chachapuya, cette nation avait le Condor pour principal dieu. Enfin, parlant des offrandes des chefs ou *Curacas* à l'Inca lors de leur visite, à l'occasion de la grande fête annuelle du Soleil, il dit que les Indiens donnèrent à l'Inca beaucoup d'animaux, parmi lesquels on remarquait des Condors. Dans cette même fête, où les Indiens se déguisaient de diverses manières, on en voyait quelques-uns se présenter avec des ailes de Condor attachées aux épaules, comme prétendant aussi descendre de cet oiseau.

D'Orbigny, en dernier lieu, rapporte avoir vu les mêmes usages se reproduire dans les déguisements des Indiens Aymaras de la Paz (Bolivie), lors des grandes fêtes du catholicisme, par exemple, le jour de la Saint-Pierre et de la Fête-Dieu, et il a trouvé dans les anciens monuments, seuls vestiges qui nous restent de ces vieilles nations, sur des statues colossales, sur des portiques monolithes, et partout enfin, des figures de Condors, tantôt entières et tenant un sceptre représentant le messager du Soleil, tantôt par fragments s'adaptant à des épaules royales ou ornant la tête d'un dieu.

Plusieurs localités ont tiré leur nom de celui du Condor. Les Indiens désignent encore aujourd'hui les cimes les plus élevées des Andes, par exemple, sur la route de Potosi à Oruro, sous le nom de *Cuntur-apacheta*, (la gorge du Condor), et plusieurs autres localités, comme *Cuntur-marca* (la demeure du Condor), dont on a fait, dans notre langue, *Cuntumarca*; ils désignent en effet sous ce nom les sommets perdus dans les nuages, et que, les Condors seuls peuvent atteindre. C'est une habitude géné-

rale, chez les diverses tribus indiennes de l'Amérique, de prendre pour emblème de divinité, ou signe de ralliement, soit celui

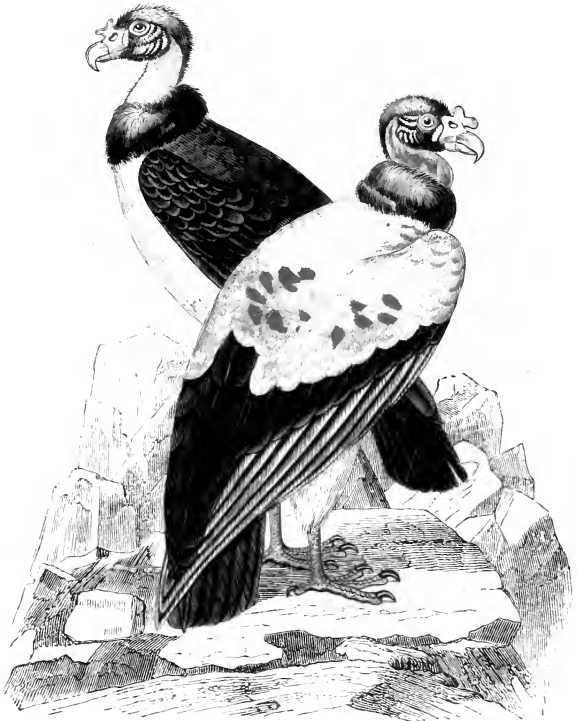


Fig. 10. — Sarcophamhe Papa, *Sarcoraphus Papa*, mâle et femelle.

des oiseaux de proie qui leur paraît le plus redoutable ou le plus utile, soit seulement les plumes de ces oiseaux. Ainsi les Musco-

gulgues font leur étendard royal avec les plumes d'une autre espèce, le Sarcoramphé Papa, ou roi des Vautours, étendard auquel ils donnent un nom qui signifie *Queue d'Aigle*; ils le portent quand ils vont à la guerre, mais alors ils peignent une bande rouge entre les taches brunes. Dans les négociations et autres occasions pacifiques, ils le portent neuf, propre et blanc.

Les mœurs du Sarcoramphé Papa, dont nous allons parler, ne diffèrent pas de celles du Condor. Répandu dans les parties chaudes des deux continents américains, descendant, vers le sud, jusqu'au vingt-huitième degré, au Paraguay, à Corrientes, il remonte, vers le nord, jusqu'aux Florides. Mais on ne l'y voit guère que lorsque les herbes des plaines ont été brûlées, ce qui arrive fort souvent, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, soit par le tonnerre, soit par le fait des Indiens, qui mettent le feu pour faire lever le gibier. On aperçoit alors les Sarcoramphes Papa arriver de fort loin, se rassembler de tous côtés, s'approcher par degrés des plaines en feu, et descendre sur la terre encore couverte de cendres chaudes. Ils ramassent les Serpents, les Grenouilles, les Lézards, et en remplissent leur jabot. Il est aisé alors de les tuer, car ils sont si occupés de leur repas qu'ils bravent tout danger et ne s'épouvantent de rien.

La livrée du Sarcoramphé Papa est assez belle. Cet oiseau est d'un roux carné très-clair sur les parties supérieures, et d'un blanc pur en dessous; les ailes sont noires; il a un collier ardoisé au bas du cou; le bec est rouge à l'extrémité et noir à la base; l'œil est blanc et entouré d'un cercle rouge; la crête, charnue, est orangée, adhérente à la cire, bilobée, dentelée et non érectile; la tête et le cou sont nus et d'une teinte violâtre en avant; le sommet est couvert de poils ardoisés et courts, des plis charnus et orangés naissent derrière l'œil, et les rides de la gorge sont variées de rouge et de jaune; les tarses sont bleuâtres.

2<sup>e</sup> GENRE : CATHARTE, *CATHARTES*, Illiger.

La vue des Cathartes est perçante et étendue; leur odorat beaucoup moins sensible qu'on ne l'a pendant longtemps prétendu; ils souffrent la privation de nourriture avec une patience extraordinaire, et ils ont assez de force pour soutenir leur vol à une grande hauteur sans se fatiguer. Leur tête semble un peu petite relativement au volume du corps, parce qu'elle est nue,



Fig. 11. — Catharte Aura, *Cathartes Aura*.

de même que le haut et le devant du cou, le tarse et son articulation. D'amples narines, qu'aucune membrane ne recouvre, sont placées près du haut du bec, qui se prolonge en ligne droite jusqu'à sa pointe, fort crochue. Le bec est grêle et allongé, comparativement aux vrais Vautours, qui viennent après. L'œil n'est ni grand, ni enfoncé, ni couvert par une saillie de l'orbite, comme celui des Aigles et des Faucons. La paupière est grosse et sans cils; le tarse est arrondi, robuste et couvert de petites écailles;



les doigts sont allongés et naturellement étendus : les trois antérieurs sont unis par une membrane jusqu'à la première articulation, et le postérieur très-court. Les ongles, quoique forts, ne sont ni très-aigus, ni très-recourbés, ni aussi longs que ceux des oiseaux de rapine, et nullement rétractiles; les Cathartes ne se servent pas plus de leurs ongles que de leurs doigts pour saisir leur proie. Les ailes, dans l'état de repos, se soutiennent mal; elles se rétrécissent beaucoup du côté du corps, et, dans le vol, elles prennent une forme arrondie, parce qu'elles sont à peine dépassées par la queue, dont les douze penes sont un peu courtes, coupées carrément et à barbes nombreuses. La troisième et la quatrième penne des ailes sont les plus longues.

Les Cathartes proprement dits, au nombre de deux espèces seulement, l'Urubu et l'Aura, sont exclusivement propres au nouveau continent. C'est uniquement pour obéir aux principes de distribution géographique en zoologie, qu'on en a séparé deux autres espèces, que nous restituons à ce genre, le Catharte perenoptère ou Alimoche, et le Catharte moine ou piléifère, dont on a fait le genre perenoptère, et qui n'appartiennent qu'à l'ancien continent; ils sont identiques aux Cathartes par les caractères zoologiques et par leurs habitudes; le genre comprend donc quatre espèces : les deux premières américaines, la troisième répandue dans l'Europe méridionale et orientale, en Asie et en Afrique, la quatrième enfin spéciale à l'Afrique.

Les Cathartes ont beaucoup d'analogie avec les Vautours, mais ils sont moins gros et moins robustes. Ils sont protégés par les lois au Chili et surtout au Pérou, et seulement par l'usage en Orient. Leurs habitudes sont tellement familières, qu'on les voit n'éprouver nulle crainte et vivre comme des oiseaux de basse-cour au milieu des rues et sur les toits des maisons. Leur utilité est d'autant mieux appréciée, dans l'Amérique équatoriale, si chaude, que le pays est habité par la race espagnole, et que ces

oiseaux semblent seuls chargés du nettoyage des voies publiques et de la propreté des abords des habitations, qu'ils débarrassent des charognes et des immondices de toute sorte, que l'incurie des habitants sème au milieu d'eux.

L'odeur des Cathartes est excessivement fétide. Tous sentent mauvais; ils ne crient point; ils marchent à pas pesants, et leur corps se soutient horizontalement; ils prennent leur essor avec quelque peine et après avoir fait plusieurs sauts. Ils tournoient ensuite dans les airs pendant plusieurs heures, pour découvrir les charognes sur lesquelles ils s'abattent, sans jamais attaquer le plus petit oiseau ni le plus faible mammifère. Ils perchent sur les plus gros arbres ou sur les anfractuosités des rochers; le cou un peu rentré dans les épaules : ils vivent généralement seuls ou par paires; mais ils se réunissent en troupes dans les villes ou, pour s'acharner sur les animaux morts, dans les lieux éloignés des habitations. Leur ponte annuelle est de deux œufs, qu'ils déposent sur quelques bûchettes négligemment posées au sommet des rochers.

CATHARTE URUBU, *Cathartes atratus*, Wilson. — L'Urubu est, sans contredit, le plus commun de tous les oiseaux de proie, et il est en apparence plus sociable que les autres vulturidés. Il n'est pas rare d'en voir des centaines réunies sur un seul cadavre. Sa familiarité et les services qu'il rend aux villes lui donnent le droit de cité. Sa chair, infecte, n'est pas mangeable, et il est dégoûtant au point de faire craindre de le toucher; aussi l'on ne tire aucun parti ni de sa peau ni de ses plumes. Il est rare de voir les habitants, même dans les villes où les lois ne le protègent pas, chercher à lui faire du mal; il multiplie à l'infini partout, tandis que le Condor et le roi des Vautours deviennent de plus en plus rares.

L'Urubu, selon ses habitudes citadines, campagnardes ou sauvages, car il faut bien faire cette distinction, passe la nuit soit

sur les branches inférieures des gros arbres, soit sur les assises des rochers ou des falaises, soit sur le faite des maisons, soit même sur les buissons, lorsqu'il ne trouve pas d'arbre. Sans aimer réellement la société, il est cependant rare de le rencontrer seul. On le voit, le plus souvent, en nombre sur le même



Fig. 12. — *Catharte Uruba*, *Cathartes atratus*.

arbre ou sur le même toit. Il revient toujours au même gîte, et les arbres sur lesquels il perche se reconnaissent facilement, tout couverts qu'ils sont d'une fiente blanchâtre, qui les fait promptement périr. Dans l'attitude du repos, on voit cet oi-

seau, la tête rentrée dans les épaules, le bec horizontal, les pattes verticales, et les ailes légèrement pendantes, position qui lui donne un air stupide et disgracieux. L'Urubu est, de tous les oiseaux diurnes, celui qui se couche le plus tard, car il vole encore au crépuscule, et cependant il est aussi le plus matinal de tous. En cas de mauvais temps et de pluie, il reste au gîte quelques moments de plus, secouant la tête par intervalles; et, si la faim ne le presse pas, il s'y tient toute la journée; mais, quand il fait beau, c'est au petit jour qu'il prend son essor. A-t-il en réserve, quelque part, une proie entamée de la veille, il s'y rend à l'instant et déjeune. N'a-t-il, au contraire, aucune provende assurée, il parcourt d'un air circonspect les environs de sa demeure, s'élevant quelquefois très-haut, comme pour s'assurer s'il n'apercevra pas au loin quelque réunion de ses semblables. S'il ne voit ou ne rencontre rien, il va de suite s'abattre sur une muraille, sur une barrière, sur un poteau, sur l'arbre le plus voisin de quelque habitation, et là, il regarde attentivement autour de lui, restant ainsi quelquefois immobile pendant des heures entières, pour ne s'envoler que lorsqu'un autre Urubu plus fort vient le débusquer, ou s'il découvre quelque proie aux environs. Lorsqu'il est campagnard, il passe presque toute la journée près des habitations, et couche dans les bois voisins.

L'Urubu, plus que tout autre oiseau, peut rester fort longtemps sans manger; mais s'il arrive qu'à portée de l'observatoire qu'il s'est choisi, on tue un Bœuf ou un Mouton, il descendra soudain et viendra disputer aux Chiens les intestins de l'animal. Il sera bientôt suivi d'autres Urubus, de sorte qu'en peu d'instants la place où la victime a été vidée se trouve nettoyée. On voit même souvent les Urubus attendre que quelque besoin fasse sortir les habitants d'une maison, pour se repaître de leurs déjections.

Comme le Condor, ils suivent sur les côtes maritimes les troupes d'Otaries ou de Phoques ou les innombrables volées

d'oiseaux de mer qui couvrent quelquefois de grandes portions de la côte à certaines époques. Lors de la descente, sur le Paraguay et sur le Parana jusqu'à Buénos-Ayres, de ces immenses radeaux chargés de marchandises, et qui portent assez de bestiaux pour la nourriture de leurs équipages, l'Urubu suit ces radeaux en troupes nombreuses, et s'arrête avec eux dans l'espoir de manger quelques morceaux de chair ou les restes du repas des rameurs, qui couchent habituellement à terre.

Dans l'Amérique du Nord, les Cathartes vont par troupes et s'associent quelquefois au nombre de vingt, quarante et plus. Ainsi, ils explorent le pays en vue l'un de l'autre, et découvrent une immense étendue de terrain. Une troupe de vingt Urubus peut sans peine explorer une surface de plus de dix kilomètres, d'autant mieux qu'ils volent en décrivant de larges cercles, s'entrecoupant souvent l'un l'autre et formant une longue chaîne dont les anneaux ne sont pas interrompus. Les uns se tiennent haut, les autres bas; aucun recoin ne leur échappe, et dès que l'un d'eux découvre une proie, il se met à voler autour, et, par l'impétuosité de ses mouvements, semble en donner avis à ses voisins, qui le suivent immédiatement et se voient eux-mêmes successivement suivis par tous les autres : le plus éloigné se précipite, comme le reste, en droite ligne, vers le lieu indiqué par la direction des autres, et tous arrivent sans s'écarter, paraissant obéir à cette finesse olfactive qu'on leur accorde si gratuitement et sur de fausses apparences. Quand l'objet ainsi découvert est gros, récemment mort, et revêtu d'une peau trop coriace pour pouvoir être entamé facilement et dévoré de suite, ils patientent et s'établissent dans le voisinage, perchés sur des rochers, sur de hauts sommets dénudés, d'où ils sont facilement aperçus par d'autres Cathartes, qui comprennent ce que cela veut dire, et viennent attendre aussi leur part du festin. L'arrivée soudaine de ces nouveaux venus semble justifier encore la finesse olfactive

de ces oiseaux, tandis que c'est la vue seule qui les dirige. C'est ainsi qu'Audubon a vu, vers le soir, près du cadavre d'un Bœuf, des centaines de Cathartes assemblés, alors que le matin du même jour il n'avait aperçu sur le même Bœuf que deux ou trois de ces oiseaux. Plusieurs des derniers arrivés venaient très-probablement de huit ou dix kilomètres en cherchant une proie, et ils se sont abattus sur celle indiquée par le rassemblement, auquel se joignent aussi des individus d'une autre espèce, le Catharte Aura, dont nous parlerons plus loin. Urubus et Auras restent autour de la grosse proie; quelques-uns viennent de temps en temps l'examiner, l'attaquent aux endroits les plus accessibles, et attendent que la corruption l'ait entièrement envahie. Alors toute la troupe se met à l'œuvre, offrant le plus dégoûtant tableau; les plus forts chassent les plus faibles, et ceux-ci, à leur tour, harassent les autres avec toute la rancune et l'animosité d'un estomac affamé. On les voit sauter sur la carcasse, la quitter avec un lambeau bientôt englouti, l'assaillir de nouveau, entrer dedans, s'y disputer des morceaux déjà en partie engloutis par deux ou trois bees en présence, puis siffler avec fureur, et à chaque instant vider leurs larges narines des matières qui les bouchent et les empêchent de respirer. Bientôt on ne voit plus qu'un squelette. Aucune partie de peau ou de chair n'a été trop dure, tout est déchiré, avalé, et il ne reste que des os bien nettoyés, autour desquels stationnent forcément les plus gorgés, à peine capables de remuer les ailes. A ce moment, l'observateur peut approcher et voir souvent les Cathartes mêlés à des Chiens, qui ont été attirés par l'odeur. Audubon a vu des Cathartes travailler à un bout de la carcasse, tandis que des Chiens déchiquetaient l'autre bout. Mais qu'il survienne un Loup, ou mieux encore un couple de Pygargues pourvus d'un suffisant appétit, et sur-le-champ place leur est faite, jusqu'à ce que leurs besoins soient satisfaits.

Le repas fini, la plupart des Cathartes gagnent lentement les plus hautes branches des arbres voisins, et y restent jusqu'à complète digestion. Seulement, de temps en temps, ils ouvrent les ailes, soit à la brise, soit au soleil, pour se rafraîchir ou se réchauffer. Le voyageur peut passer au-dessous d'eux sans qu'ils y prennent garde, ou, s'ils le remarquent, ils essayent de s'envoler, ou, repliant doucement leurs ailes, le regardent passer, pour ne se mettre en mouvement que lorsqu'ils y sont poussés par la faim. Cela dure souvent plus d'un jour; et on les voit partir les uns après les autres. Alors ils s'élèvent à une immense hauteur, tracent dans les airs des spirales ou des cercles gracieux; parfois ils s'arrêtent, planent pendant quelques instants et reprennent leur majestueux essor, s'élèvent encore, et l'observateur, dont l'œil suit leur ascension dans l'espace, ne distingue bientôt plus que quelques points noirs qui ne tardent pas à disparaître complètement.

Dans l'Amérique du Sud, les mêmes instincts amènent les mêmes scènes; mais les compétiteurs affamés changent. Ainsi, lorsqu'un Catharte Urubu aperçoit dans la campagne le cadavre d'un animal, il se met de suite en devoir de l'entamer par les yeux, par la bouche ou par les autres orifices; mais il n'est pas longtemps seul. Comme toujours, d'autres Urubus se joignent immédiatement à lui, avec des Caracaras, autres oiseaux dont nous parlerons plus loin. Une journée suffit pour en rassembler des bandes nombreuses et jalouses. Les plus affamés cherchent à chasser les autres à coups de bec. Leur lutte présente un spectacle assez singulier; ils sautent continuellement les uns contre les autres, et, de loin, on croirait qu'ils dansent. Quand ils sont parvenus à détacher un morceau trop gros pour être avalé, d'autres le saisissent par l'extrémité pendante, et chacun tire de son côté. Il faut entendre alors les cris de la bande; ce sont des croassements rauques, assez semblables à ceux des Corbeaux

d'Europe. On les voit aussi, sans motifs apparents, s'élever tous à la fois de quelques pieds, comme par un saut, et retomber de suite sur leur proie. Quand ils sont très-nombreux, les plus avides s'acharnent sur l'animal, les autres, en bien plus grand nombre, perchent patiemment sur les arbres des environs, ou tournoient, à diverses hauteurs, dans les airs, se préparant au repas, en attendant leur tour. Le tournoiement dont nous venons de parler est, dans ce cas, pour l'habitant des campagnes un signe certain qu'il va trouver la pièce de bétail qui lui manque et dont il ignorait le sort.

Les Cathartes ont souvent occasion de dévorer de jeunes animaux vivants dans les environs des grandes plantations. Cependant on peut dire que rarement ils les attaquent : ils se contentent le plus souvent de ceux qu'ils trouvent morts dans la campagne. D'Orbigny a vu en Patagonie des réunions extrêmement nombreuses d'Urubus. On avait tué, dans un seul établissement, douze mille têtes de bétail, pour les saler, dans l'intérêt d'une opération commerciale. Pendant cette boucherie de quelques mois, les os, encore assez garnis de chairs, avaient été entassés au bord du Rio-Negro, et attirèrent un grand nombre d'Urubus et de Caracaras, que devait séduire une si riche et si facile curée. Aussi les carcasses en étaient-elles incessamment couvertes, et notre voyageur n'a pas cru exagérer en évaluant à plus de dix mille le nombre de Cathartes agglomérés sur ce point.

Accoutumés que sont les Urubus, par les privilèges qu'on leur accorde, à demeurer aux environs des villes et des villages, dans l'Amérique méridionale et dans les États du Sud de l'Amérique septentrionale, ils les quittent rarement et pourraient être considérés, dit Audubon, comme formant une espèce à part, essentiellement différente, quant aux mœurs, de ceux qui résident continuellement loin des habitations. Habités à ce qu'on les nourrisse, ils sont encore plus paresseux. Tout mouvement pour



eux est une fatigue, et la faim seule peut les faire descendre du toit de la cuisine dans la rue, ou suivre les rares voitures de la voirie. Cependant dans les lieux où, comme à Natchez, le nombre de ces parasites est si grand que toutes les ordures de la ville ne peuvent leur suffire, on les voit accompagner jusqu'à destination les charrettes de vidanges, en sautillant joyeusement et témoignant l'impatience d'un grand appétit.

Audubon croit que les Cathartes ainsi attachés aux villes ne sont pas aussi portés à la multiplication que ceux qui habitent plus constamment les lieux sauvages, ou bien que les couples producteurs s'éloignent à l'époque de la ponte. Il a, en effet, remarqué d'abord la diminution du nombre de ces oiseaux dans les lieux habités lorsque vient le moment de la reproduction, et enfin il a constaté que plusieurs individus, bien connus de lui pour être positivement des citadins, ne quittaient en effet la ville en aucun temps et ne nichaient jamais.

La familiarité des Urubus est extrême. D'Orbigny en a vu, dans la province de Mojos, lors des distributions de viande faites aux Indiens, leur enlever des morceaux au moment même où ils venaient de les recevoir. A Concepcion de Mojos, au moment d'une de ces distributions, un Indien le prévint qu'il allait voir un Urubu des plus effrontés, bien connu des habitants, parce qu'il avait une patte de moins. On ne tarda pas, en effet, à le voir arriver et montrer toute l'effronterie annoncée. On assura au naturaliste voyageur que cet oiseau connaissait parfaitement l'époque de la distribution, qui avait lieu tous les quinze jours dans chaque mission; et, la semaine suivante, étant à la mission de Magdalena, distante de vingt lieues de celle de Concepcion, à l'heure même d'une distribution semblable, il entendit crier les Indiens, et reconnut l'Urubu boiteux, qui venait d'arriver. Les curés des deux missions ont garanti à d'Orbigny que cet oiseau ne manquait jamais de se trouver aux jours fixés dans l'une et

dans l'autre résidence. Ce fait prouverait un instinct assez développé et une mémoire assez rare chez les oiseaux.

Audubon va plus loin relativement à l'appréciation de l'instinct des Urubus, car il n'hésite pas, dans le cas particulier que voici, à le considérer comme touchant de très-près au raisonnement. Pendant une de ces fortes rafales qui, au commencement de l'été, se déchainent si fréquemment dans la Louisiane, il vit une troupe de Cathartes accomplir une singulière manœuvre. Assurément ils avaient deviné que le courant qui déchirait tout au-dessus d'eux ne consistait qu'en une simple nappe d'air, car ils s'élevèrent obliquement à l'encontre, avec une grande puissance, et, glissant à travers l'impétueux tourbillon, parvinrent à le surmonter, pour reprendre, au-dessus de lui, leur course paisible et élégante.

On doit également remarquer, dans ces oiseaux, la faculté que leur a donnée la nature de discerner le moment où un animal blessé va mourir. Dès qu'ils en aperçoivent un malade ou languissant, ils s'attachent à lui, le suivent sans relâche, jusqu'à ce que, la vie l'ayant tout à fait abandonné, ils n'aient plus qu'à le dépecer. Un vieux Cheval accablé de misère, un Bœuf, un Daim embourbé au bord du lac, où le timide animal s'est enfoncé pour échapper aux Monches et aux Moustiques, si insupportables dans les chaleurs, deviennent un spectacle attrayant pour les Cathartes, qui spéculent sur leur détresse. Ils s'assemblent immédiatement, et, si la pauvre bête ne peut se remettre sur ses jambes, ils s'établissent autour d'elle et attendent le moment opportun pour la dépecer. Cependant ces mêmes oiseaux passeront souvent au-dessus d'un Cheval bien portant, d'un Porc ou d'un autre animal couché par terre et se réchauffant immobile au soleil, comme s'il était mort, sans qu'ils s'en occupent le moins du monde!

La marche de l'Urubu est grave et lente; il allonge beaucoup

les jambes pour faire de grands pas; mais, quand il est pressé d'arriver sur une proie ou de se sauver, il saute des deux pieds à la fois, surtout s'il veut s'envoler. En général, il marche peu. Son vol est quelquefois élevé, lorsqu'il cherche pâture ou qu'il sent l'approche de l'orage; mais ordinairement il est bas et bruyant. L'Urubu diffère beaucoup de l'Aura pour le vol; car il plane rarement et ne peut parcourir un grand espace sans mouvoir ses ailes, tandis que l'Aura plane tout à fait, comme la Buse. Lorsque le temps est à l'orage, l'Urubu s'élève en tournoyant, en troupes nombreuses, à une grande hauteur, et se perd alors dans les nuages, d'où quelquefois il se laisse tomber comme une flèche et avec grand bruit jusqu'à près du sol, puis il reprend tranquillement son vol ordinaire ou recommence à monter, en tournoyant, pour aller rejoindre ses compagnons, qui l'attendent dans les airs. Pendant la pluie, il se pose sur les branches inférieures des arbres, et cherche à se mettre à l'abri. Les ailes basses, la tête enfoncée dans les épaules, il attend le retour du beau temps; va se placer alors au faite d'un arbre, sur le pignon d'une maison, se tourne du côté du vent et étend ses ailes, qu'il tient des heures entières à moitié ouvertes, sans se fatiguer. Rien de plus singulier que de voir, après un orage, un grand nombre d'Urubus rangés en ligne sur une maison, ayant tous les ailes ouvertes pour les faire sécher; et quand, au contraire, il fait grande chaleur, on les voit également ouvrir les ailes pour recueillir le peu de fraîcheur que peut donner la circulation de l'air.

Il serait facile de faire contracter à cet oiseau des habitudes de domestication; mais il est rare que les habitants veuillent s'en donner la peine, d'autant plus qu'ils l'ont en horreur, à cause de son odeur forte et nauséabonde. Cependant d'Orbigny en a vu de domestiques dans quelques maisons. De son côté, d'Azara, pendant plus d'un an, en a vu aussi un que l'on nourrissait dans

une habitation; il était d'une grande douceur, savait distinguer son maître, et l'accompagnait à de grandes distances en volant au-dessus de sa tête, et se posant quelquefois sur sa voiture. Il venait toujours lorsqu'on l'appelait, et jamais il ne se joignait à ceux de son espèce pour prendre sa part de leur nourriture. Un autre, également privé, accompagnait son maître dans des voyages jusqu'à Montévidéo; il se tenait et dormait en dehors de la voiture; mais quand il voyait qu'elle prenait le chemin de la maison, il se hâtait de la devancer, et annonçait ainsi à la maîtresse du logis le retour de son mari. Enfin Audubon en a élevé et conservé un grand nombre pour les soumettre à ses expériences sur l'odorat des Vantours.

CATHARTE AURA, *Cathartes Aura*, Illiger. — L'Aura est beaucoup moins commun que l'Urubi. Rarement en voit-on des bandes de plus de vingt-cinq ou trente. Il vit plus retiré, se nourrit de gibier mort, de Serpents, de Lézards, de Grenouilles et de Poissons qu'il trouve rejetés sur les bords de sable des rivières et des bords de la mer. Il est plus coquet dans sa tenue, plus propre et mieux fait que l'autre. Son vol est plus vif, plus élégant; quelques battements de ses larges ailes lui suffisent pour s'enlever de terre, et alors on le voit planer en faisant un simple mouvement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; et c'est avec une telle lenteur qu'il incline et ramène sa queue pour changer de direction, qu'en le suivant longtemps des yeux, on serait tenté de le prendre pour un cerf-volant. Le bruit que font les Cathartes en glissant obliquement du haut des airs vers la terre, rappelle celui de nos plus grands Faucons, lorsqu'ils tombent sur leur proie. Mais quand ils approchent du sol, et n'en sont plus qu'à une centaine de mètres, ils ne manquent jamais de ralentir leur vol, pour passer et repasser en tournoyant, et bien examiner le lieu où ils vont descendre.

L'Aura supporte mal le froid; pendant les chaleurs de l'été,

quelques-uns seulement poussent leurs excursions jusque dans les États du nord et du centre de l'Union, et ils reviennent généralement à l'approche de l'hiver. Ils conservent un grand attachement pour certains arbres qu'ils ont choisis comme perchoirs; Audubon croit même qu'ils franchissent des distances considérables pour y revenir tous les soirs. En se posant, chaque individu cherche à se faire belle place, et occasionne un trouble général; et souvent, quand il fait nuit, on entend leurs sifflements, qui indiquent qu'ils se disputent les meilleures places.

Ces arbres qu'ils préfèrent, situés généralement au milieu des marais, sont principalement de grands cyprès morts. Cependant ils perchent fréquemment avec les Urubus, et alors c'est sur les plus gros tas de bois de charpente qu'on trouve amoncelés dans les champs et dans le voisinage des habitations. Quelquefois aussi le Catharte Aura perche sur une grosse branche, contre le tronc de quelque arbre bien garni de feuilles; et, dans cette position, Audubon en a tué plus d'un en chassant au clair de lune, et les prenant pour des Dindons.

Dans l'Amérique du Sud, ils se préparent à nicher dès le mois de novembre, et dans le Mississippi, la Louisiane, la Géorgie et la Caroline, dès le commencement de février, ce qui est commun avec la plupart des oiseaux de proie. C'est sans doute l'acte le plus remarquable de leur existence. Ils s'assemblent par troupes de huit ou dix, mâles et femelles, se posent sur de grosses souches, et manifestent le plus vif désir de se plaire mutuellement. Les mâles s'occupent du choix d'une compagne, et quand leur goût est fixé, chaque couple s'envole loin des autres, pour ne plus se mêler ni s'associer avec le reste de la bande, du moins tant que leur couvée ne sera pas en état de les suivre.

Ces oiseaux ne bâtissent pas de nid, et cependant ils sont très-attentifs à bien placer leurs œufs, au nombre de deux seulement. Ceux de l'Urubu, d'un ovale allongé et légèrement pointu, ont

sept centimètres et demi de grand diamètre sur cinq centimètres de petit. Ils sont d'un blanc sale, légèrement verdâtre, semé de taches d'un brun violet, irrégulières, de grandeur variable, le plus souvent arrondies, en plus grand nombre sur le gros bout que sur l'autre. Les œufs de l'Aura diffèrent peu; ils sont oblongs, pointus à l'une de leurs extrémités, et ont huit centimètres environ de grand diamètre sur cinq centimètres et demi de petit diamètre; ils sont d'un blanc bleuâtre, agréablement marqués de larges taches d'un rouge brun, plus ou moins foncées, très-distantes les unes des autres, et bien plus rapprochées du gros bout que du petit. Indépendamment de ces grandes taches, toute la surface est couverte de taches également espacées et très-peu apparentes, d'un beau violet. Nous possédons des œufs de ces deux espèces, et nous les devons à l'obligeance de d'Orbigny.

Des deux espèces de l'ancien continent, l'une, Catharte pernoptère ou Alimoche, se trouve sur presque toutes les côtes de la Méditerranée, et surtout sur la côte d'Afrique, et elle devient d'autant plus commune qu'on se rapproche de l'Orient. L'autre, Catharte moine ou pilifère, se rencontre au Sénégal, et l'on ne connaît pas parfaitement les limites géographiques qui doivent lui être assignées.

Les Cathartes de l'ancien continent sont peu farouches, en Afrique surtout, et se laissent facilement approcher par le chasseur, mais il faut les tirer avec du gros plomb, pour les faire tomber sur le coup. Levaillant était presque toujours obligé de les faire suivre après les avoir blessés, parce qu'ils allaient mourir quelquefois fort loin du lieu où il les avait tirés. Il n'a pas campé une seule fois chez les Namaquois qu'il n'ait été visité chaque jour par ces oiseaux. Il lui arrivait de tirer plusieurs fois sur le même et de le blesser grièvement, sans que cela rebutât le Catharte, qui revenait toujours à la charge pour dérober à ses gens la viande qu'ils faisaient sécher ou fumer en plein air. Faute de

chair, le Pernoptère se nourrit de Lézards et de petits Serpents; il ne dédaigne même pas les Vers de terre et les insectes qui recherchent la fiente des bestiaux. Enfin il s'accommode de tout, et ce voyageur n'a même quelquefois trouvé dans le jabot de ceux qu'il tuait que des excréments de Bœuf ou d'autres animaux.



Fig. 15. — Cathartes pernoptère, *Cathartes pernopterus*, d'après Gould.

Nous avons tué un bon nombre de Pernoptères pendant notre séjour à Constantinople, dans les jardins du vieux sérail que nous habitons; ils se donnaient rendez-vous sur les vieux murs et s'offraient facilement à nos coups, pendant les voyages qu'ils faisaient le matin de la côte d'Asie, où ils trouvaient encore des

animaux abandonnés et en putréfaction, à la côte d'Europe, où les corvées de nos soldats suppléaient à la malpropreté des Turcs. Mais les habitants du quartier de Sainte-Sophie s'alarmèrent, et comme notre but n'était pas la destruction d'animaux si utiles dans un pays aussi sale, mais bien le désir d'enrichir notre collection de quelques-uns de ces oiseaux, les Percnoptères n'eurent plus rien à redouter. Notre ami Lesson, enlevé malheureusement aux sciences qu'il cultivait avec tant de succès, a soulevé une émeute à Lima pour avoir tué un de ces oiseaux, qu'il tenait à ajouter aux riches collections qu'il rapportait. Quiconque, à Lima ou à Arica, tue un Urubu, est condamné à une amende de cinquante piastres, ou deux cent cinquante francs.

Les œufs de l'espèce de l'ancien continent sont de forme et de couleur très-variables, et mesurent de six centimètres et demi à sept centimètres de grand diamètre sur quatre à cinq de petit; ils sont blancs, avec quelques grosses taches brunes couronnant le gros bout; quand leur forme est plus arrondie, ils sont uniformément teints de brun rouge, comme nous le verrons sur des œufs de Caracaras et de Faucons. Quelques variétés, provenant d'Égypte, sont grivelées de petites et grandes taches, qui, au lieu d'être de couleur brune ou brun rouge, sont du violet foncé le plus pur, ce qui leur donne, dans la série, un aspect étrange. Ceux de l'Algérie sont généralement beaucoup plus petits que ceux d'Europe, ne mesurant que six centimètres sur cinq de diamètre. Enfin un de ces œufs, venant des Indes orientales, offre à peine, sur un fond d'un blanc pur, quelques fines grivelures plus serrées et plus rapprochées au gros bout.

Les Cathartes, avons-nous dit, ne construisent pas de nids. Le plus souvent ils déposent leurs œufs dans un trou de rocher ou dans les anfractuosités des falaises qui bordent fréquemment les grandes rivières en Amérique, ou bien au milieu des marais profonds, mais toujours au-dessus de la ligne des plus grandes eaux;



ils cherchent quelques gros arbres creux, soit debout, soit à terre, et les œufs sont déposés sur la vermineure du bois, quelquefois immédiatement à l'entrée du trou, d'autres fois à plus de



Fig. 13. — Catharte moine, *Cathartes pileiferus*.

vingt pieds dans l'intérieur. Le père et la mère couvent à tour de rôle et se nourrissent l'un l'autre, ce que chacun d'eux fait en dégorgeant immédiatement, devant celui qui est sur le nid, tout ou partie du contenu de son estomac. L'éclosion des petits

demande trente-deux jours. Un épais duvet les recouvre complètement à leur naissance; ce duvet, blanc, long et frisé comme dans toutes les autres espèces d'oiseaux de proie, contraste avec la couleur noire de leur face, et leur donne une physionomie des plus originales : à cette première période et pendant près de deux semaines, les parents les nourrissent en leur dégorgeant aussi, mais dans le bec, les aliments presque digérés, à la manière du Pigeon commun. Après quelques jours, le duvet s'allonge et devient plus rare et d'une teinte plus foncée, à mesure que l'oiseau grandit. Au bout de trois semaines, les Cathartes paraissent gros pour leur âge, et pèsent plus d'une livre, mais ils sont excessivement gauches et engourdis. Ils peuvent alors lever leurs ailes encore en partie recouvertes de gros tuyaux; ils les traînent presque toujours à terre, et toute leur force se porte sur leurs longues jambes et sur leurs pieds.

Qu'un étranger ou un ennemi s'approche d'eux à ce moment, ils se mettent à siffler, et font comme un Renard ou un Chat qui s'étrangle; puis ils se gonflent et sautent de côté et d'autre, aussi lestement qu'ils peuvent. C'est également ce que font les parents, si on les inquiète pendant l'incubation; ils s'envolent seulement à quelques pas et attendent le départ de celui qui les trouble, pour se remettre à leur devoir. Quand les jeunes sont devenus plus forts, le père et la mère se contentent de jeter la nourriture devant eux; mais, malgré tout le mouvement qu'ils se donnent, ils parviennent rarement à pousser aux champs leur paresseuse progéniture. Le nid devient si fétide, avant que ceux-ci l'aient définitivement abandonné, que si l'on était contraint de demeurer auprès seulement une demi-heure, on courrait risque d'être suffoqué. On pense généralement qu'ils prêtèrent la chair corrompue à toute autre; c'est une erreur : toute viande leur convient, pourvu qu'ils puissent la mettre en morceaux à l'aide du bec, et ils l'avalent aussitôt, fraîche ou non. Ce que nous

avons dit de leur habitude de tuer et de dévorer de jeunes animaux le prouve suffisamment. Mais il arrive souvent que ces oiseaux sont forcés d'attendre jusqu'à ce que l'enveloppe ou le cuir de la proie puisse céder à l'effort de leurs mandibules. Audubon vit un jour le cadavre d'un grand Crocodile entouré de Cathartes, et la chair du monstre était presque décomposée avant que les oiseaux eussent pu parvenir à entamer sa rude peau; de sorte que, quand l'attaque devint possible, ils restèrent tout désappointés devant des chairs liquéfiées.

Les Cathartes n'ont pas, comme les Aigles et les Faucons, le pouvoir d'enlever leur proie tout d'une pièce avec leurs griffes; ils n'emportent que les entrailles, et encore par lambeaux, qui leur tombent du bec. S'il leur arrive alors d'être pourchassés par d'autres oiseaux, ce simple fardeau rend leur vol très-lourd, et les force à reprendre terre presque immédiatement.

Les Cathartes Urubu et Aura n'ont pas de zone distincte d'habitation, car on les rencontre depuis l'hémisphère nord jusque dans les parties les plus australes de l'Amérique; on les voit également depuis les plaines ou les rivages de la mer jusqu'aux régions les plus élevées. Il est vrai qu'ils ne se trouvent dans ces dernières localités qu'accidentellement et de passage, n'y faisant jamais leur séjour habituel. L'Aura seul, qui, relativement à l'Urubu, paraît plus spécial à l'Amérique du Sud, a été rencontré aux îles Malouines par Garnot et Lesson.

Nous terminerons l'histoire des Cathartes en citant les expériences dont ils ont été l'objet de la part d'Audubon, pour s'assurer de la prédominance de l'odorat sur la vue chez les vautours, question si souvent agitée et dont nous avons dit un mot dans nos Généralités. On sait que nous avons admis, au contraire, la prédominance de la vue sur l'odorat, dont nous trouvons à peine la trace chez ces oiseaux. Nous laisserons parler notre grand naturaliste :

« Quand vous aurez vu, comme moi, dit-il, le Catharte Aura suivant de près et avec un soin pénible la lisière des forêts, explorant les sinuosités des criques et des rivières, planant au-dessus des vastes plaines, plongeant son œil perçant dans toutes les directions, aussi attentif que le fut jamais le plus noble faucon pour découvrir la proie qui lui convient; lorsque, ainsi que moi, vous l'aurez vu mainte et mainte fois passer au-dessus d'objets bien propres à exciter son vorace appétit sans en avoir aucune connaissance, parce qu'ils étaient cachés; lorsqu'enfin vous aurez observé l'avidé Catharte, poussé par la faim ou plutôt par la famine, se précipitant comme le vent et descendant en cerles rapides dès qu'une charogne a frappé ses regards, alors vous renoncerez à cette vicille croyance si profondément enracinée, à savoir que cet oiseau possède la faculté de découvrir la proie à une immense distance à l'aide de l'odorat. J'ai eu beaucoup de peine à renoncer à mes anciennes croyances; cependant, après avoir vécu plusieurs années parmi ces Cathartes, du temps de mes courses à travers les États-Unis; après m'être assuré par mille et mille observations qu'ils ne sentaient nullement quand j'approchais d'eux, caché par un arbre, même à quelques pas, tandis qu'au contraire, dès que, de cette distance ou de bien plus loin, je me montrais à eux, ils s'envolaient avec tous les signes de la plus vive frayeur, je dus enfin abandonner ma première idée, et je m'engageai dans une série d'expériences ayant pour but de me démontrer, à moi du moins, jusqu'à quel point existait cette finesse d'odorat, et si même il était vrai qu'elle existât. J'en consigne ici le résultat; chacun pourra ainsi conclure et juger combien il est facile de se laisser abuser par les assertions d'hommes qui, avec leur air d'assurance, n'ont cependant jamais rien vu, ou qui se sont contentés des récits d'individus se souciant eux-mêmes fort peu d'observer la nature de près.

« *Première expérience.* — Je me procurai une peau de daim entière jusqu'aux sabots, et je la bourrai consciencieusement d'herbes sèches, de façon à la remplir même plus que dans l'état naturel. Je laissai le tout sécher et devenir aussi dur que du vieux cuir, puis je la fis porter dans un vaste champ où on l'étendit sur le flanc, les jambes déjetées deçà et delà, comme si l'animal était mort et déjà en putréfaction. Alors je me retirai à environ cent mètres, et quelques minutes étaient à peine écoulées qu'un Catharte, aux aguets à une assez grande distance, ayant aperçu le daim, vola directement vers lui et s'abattit à quelques pas. De suite je m'avancai, toujours caché par un gros arbre, jusqu'à une cinquantaine de mètres, d'où je pouvais parfaitement observer l'oiseau. Il s'approcha de la peau, jeta sur elle un regard de méfiance, puis sauta dessus, leva la queue et se vida librement, ce que tous les oiseaux de proie à l'état sauvage font généralement avant de manger. D'abord il s'en prit aux yeux, qui étaient ici deux globes d'argile séchée, durcie et peinte; il les attaqua l'un après l'autre, sans pourtant rien y faire que les déranger un peu. Enfin, cette partie ayant été abandonnée, l'oiseau se porta sur l'autre extrémité, et là, se donnant encore plus de mouvement, il parvint à déchirer les coutures et à tirer quelques poignées de fourrage et de foin. Mais, pour de la chair, il n'avait garde d'en trouver ni d'en sentir; et cependant il s'opiniâtrait à en découvrir là où il n'y en avait pas la moindre trace. Après des efforts réitérés, tous sans profit, il prit son vol, et, s'étant remis à explorer les environs du champ, je le vis soudain tourner, puis descendre et tuer un petit serpent jarretièrre (*coluber saurita*) qu'il avala. Après quoi il se renvola encore, recommença à planer, passa et repassa plusieurs fois très-bas, au-dessus de la peau bourrée, comme au désespoir d'abandonner un morceau de si bonne mine.

« Ainsi voilà un Catharte qui, à l'aide du sens prétendu si extraordinaire de l'odorat, n'est pas capable de découvrir qu'il n'y avait sous cette peau ni chair fraîche, ni chair corrompue, et qui, du premier coup d'œil et d'une distance considérable, peut apercevoir un petit serpent à peine gros comme le doigt, et sans aucune odeur ! Cela me donnait à réfléchir, et j'en conclus que les facultés visuelles étaient, chez lui, bien supérieures aux facultés olfactives.

« *Deuxième expérience.* — Je fis traîner à quelque distance de ma maison un porc qui venait de mourir, et que l'on jeta dans un ravin profond d'une vingtaine de pieds, où le vent soufflait très-fort. Ce ravin était obscur, rempli de broussailles et de grands roseaux. C'est là que j'ordonnai à mes gens de cacher l'animal, en recourbant les roseaux sur lui, et je l'y laissai deux jours, pensant bien que cela intriguerait Urubus, Auras ou autres, et qu'ils viendraient voir ce que ce pouvait être. On était alors au commencement de juillet, c'est-à-dire à une époque où, sous ces latitudes, un cadavre se corrompt et devient extrêmement fétide en très-peu de temps. D'un moment à l'autre je voyais des Cathartes cherchant pâture passer par-dessus le champ et le ravin dans toutes les directions; mais aucun ne découvrit le porc qui y était caché, bien que, sur ces entrefaites, plusieurs chiens lui eussent rendu visite et s'en fussent copieusement repus. Je voulus moi-même m'en approcher, mais l'odeur en était si insupportable à vingt pas à la ronde que j'y renonçai, et les restes, tombant d'eux-mêmes en putréfaction, finirent par s'affaisser complètement.

« Je pris alors un jeune porc, et, d'un coup de couteau dans la gorge, je le saignai sur la terre et l'herbe; puis, l'ayant traîné à la même place que le premier, je le fis couvrir de feuilles et j'attendis le résultat. Les Cathartes aperçurent la trace du sang frais, et, s'étant abattus, la suivirent jusque dans le ravin, où

ils découvrirent l'animal, qu'ils dévorèrent sous mes yeux, quoiqu'il n'eût point encore d'odeur.

« Ce n'était pas assez pour moi de ces expériences cependant si décisives.

« Ayant trouvé deux jeunes Urubus de la taille de petits poulets, que le duvet recouvrait encore et qui avaient plutôt l'air de quadrupèdes que d'oiseaux, je les emportai chez moi, les mis dans une grande cage en vue de tout le monde, dans la cour, et me chargeai moi-même de leur donner à manger. Je les fournis abondamment de pies à tête rouge et de perroquets que je tuais, en aussi grand nombre que je voulais, sur des mûriers où ils cherchaient leur nourriture.

« Mes deux élèves les déchiraient par lambeaux à grands coups de bec et en les tenant sous leurs pieds. Au bout de quelques jours, ils étaient si bien habitués à mes visites que lorsque j'approchais de leur cage, les mains pleines du gibier que je leur destinais, ils commençaient aussitôt à siffler et à gesticuler, presque à la manière des jeunes pigeons, et se présentaient mutuellement le bec comme s'ils s'attendaient à recevoir la nourriture l'un de l'autre, ainsi qu'ils l'avaient reçue de leurs parents. Deux semaines s'écoulèrent, les plumes noires paraissaient et le duvet diminuait. Je remarquais un accroissement extraordinaire des pattes et du bec, et les trouvant propres à mes expériences, je fermai avec des planches trois des côtés de la cage, ne laissant que le devant garni de barreaux, pour qu'ils pussent voir au travers. Je nettoyai, lavai, sablai la cage afin d'enlever toute mauvaise odeur résultant de la chair corrompue qu'elle contenait; et sur-le-champ je cessai de me présenter par devant comme j'avais coutume de le faire lorsque je voulais leur donner à manger. Je m'en approchais souvent nu-pieds; et je reconnus bientôt que, quand je ne faisais pas de bruit, les jeunes oiseaux continuaient à rester droits, sans bouger et silencieux, jusqu'à

ce que je me fusse montré par le devant de leur prison. Plusieurs fois il m'arriva de prendre un écureuil ou un lapin, de lui ouvrir le ventre, de l'attacher à une longue gaule, avec les entrailles pendant librement, et, dans cet état, de le placer par derrière leur cage; mais c'était en vain : ils ne sifflaient ni ne remuaient, tandis que, quand je présentais le bout de la gaule devant la cage, à peine avait-il paru par le coin que mes oiseaux affamés sautaient et faisaient tous leurs efforts pour atteindre le morceau. Cela fut souvent répété avec de la viande soit fraîche, soit corrompue, mais toujours appréciée à leur goût.

« Complètement satisfait pour mon compte, je cessai ces expériences, et néanmoins je continuai à nourrir les deux Cathartes jusqu'à leur entier développement. Alors je les lâchai dans une cour attenante à la cuisine, pour qu'ils pussent y ramasser tout ce qu'on leur jetterait; mais bientôt leur voracité causa leur mort : les petits cochons ne leur échappaient pas lorsqu'ils se trouvaient à leur portée; jeunes canards, dindons et poulets étaient pour eux une tentation si continuelle, que le cuisinier, ne pouvant veiller constamment sur eux, les tua l'un et l'autre pour mettre un terme à leurs déprédations.

« Pendant que je tenais mes deux Cathartes en captivité, je fus témoin d'un fait assez curieux. Un Catharte déjà vieux, planant par hasard au-dessus de la cour au moment où j'expérimentais avec ma perche et mes écureuils, aperçut la proie et s'abattit sur le toit d'un hangar, près de la maison; de là il descendit à terre, se dirigea tout droit vers la cage et s'efforça d'attraper la viande qu'il voyait à l'intérieur. Je m'approchai avec précaution, il recula un peu; mais, quand je me retirai, il revint; et, chaque fois, mes deux captifs manifestaient le plus vif empressement envers le nouveau venu. Je donnai l'ordre à quelques nègres de le pousser doucement vers l'étable et de tâcher de l'y faire entrer, mais il ne voulut pas. Enfin, après plusieurs tentatives,



je parvins à l'enfermer dans cette partie du hangar où l'on dépose les graines de coton, et là je le pris. Comme je le reconnus bientôt, le pauvre oiseau était devenu si maigre que c'était uniquement à son état de misère que j'avais dû de pouvoir m'en emparer. Je le mis en cage avec les jeunes, qui, tous deux, commencèrent à sauter autour de lui et à lui faire accueil, en gesticulant de la façon la plus grotesque; mais le vieux, tout déconcerté de se voir en prison, leur répondit par de grands coups de bec. Craignant qu'il ne les tuât, je les retirai d'avec lui et le rassasiai complètement. A force de jeûner, il avait pris un tel appétit qu'il mangea trop et mourut étouffé.

« J'aurais encore à citer, dit Audubon en terminant, beaucoup d'autres faits indiquant que le pouvoir olfactif dans ces oiseaux a été singulièrement exagéré, et que, s'ils peuvent sentir à une certaine distance, ils peuvent aussi voir, et de beaucoup plus loin. Je demanderai à toute personne ayant observé les mœurs des oiseaux pourquoi, si les Cathartes sentent leur proie d'une telle distance, ils perdent tant de temps à la chercher, eux qui naturellement sont si paresseux que, lorsqu'ils ont trouvé de la nourriture dans quelque endroit, ils ne le quittent jamais, ne se déplaçant juste que de ce qu'il faut pour la prendre. »

Comme cet habile observateur, nous croyons ces expériences très-concluantes, et nous nous reprocherions de ne pas avoir profité de l'occasion pour leur donner toute la publicité qu'elles méritent, en France surtout, quoiqu'elles datent déjà de loin. Nous ne renonçons cependant pas, lorsque des faits contradictoires se présenteront, à les relater avec le même soin, s'ils peuvent fournir une exception quelconque aux expériences d'Audubon

---



Fig. 15. -- Vautour fauve ou Griffon, *Vultur fulvus*.

## QUATORZIÈME LEÇON

### Suite des Vulturidés.

5<sup>e</sup> GENRE. — VAUTOUR, *VULTUR*, Linné.

Les caractères généraux des vrais Vautours sont d'avoir la tête et le cou plus ou moins nus, ou dénués de plumes et revêtus d'un duvet court et peu serré, ou garnis de caroncules charnues. Le plus souvent la partie inférieure du cou est bordée de plumes dites collaires, formant un rebord, et toutes allongées et acuminées. Les yeux sont à fleur de tête. Le bec est droit, plus ou moins robuste, comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure fortement crochue : la mandibule inférieure est droite, arrondie et légèrement inclinée vers la pointe. Les narines sont ovales ou oblongues, percées obliquement sur les bords de la cire. La langue est cartilagineuse, un peu aplatie et pointue, souvent bifide à son extrémité. Leur corps est épais, robuste, oblong, terminé par une queue généralement courte, composée de rectrices égales, et par conséquent coupée presque carrément. Les ailes sont pointues, très-longues, dépassant l'extrémité de la

queue et presque constamment à demi étendues, dans le repos ou dans la marche. La quatrième rémige est la plus longue, la première la plus courte : les tarses sont robustes, réticulés, ou garnis de petites écailles, nus ou emplumés, munis d'ongles faibles et peu longs par rapport à la taille. On compte douze ou quatorze rectrices.

Les Vautours, dont le nom est passé dans le langage figuré, sont des oiseaux voraces, affamés, poltrons, dont le goût dépravé se contente plutôt de charognes que d'animaux vivants, qu'ils n'osent attaquer. Cependant ils ne dédaignent point la chair palpitante, comme on le dit communément; mais, ainsi que les autres vulturidés, ils ne cherchent jamais à dévorer que quelques jeunes animaux sans défense et éloignés de leurs parents.

Ce qui distingue surtout les Vautours des Aigles ou des autres espèces belliqueuses de rapaces, dont il sera question dans de prochaines leçons, c'est une série de caractères accessoires qu'il est important de ne pas négliger : au repos, les Vautours sont toujours dans une position demi-horizontale, qui peint la défiance. L'Aigle, au contraire, se tient fièrement dans la position redressée, et a le sentiment de sa force et de son courage. Leur vol est pesant, lourd. A peine peuvent-ils prendre leur essor quand ils sont rassasiés; et, ce qui leur est particulier avec les Cathartes, c'est qu'ils sont réduits à dévorer leur proie sur place, et qu'ils ne peuvent point l'enlever avec leurs serres, trop faibles, ainsi que le pratiquent plus ou moins facilement tous les autres oiseaux de proie.

Écoutons Buffon peignant à grands traits les habitudes des Vautours : « L'on a donné aux Aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les Vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leur

démarche plus hardie, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie. Les Vautours, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité, ils ne combattent guère les vivants que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'Aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit : les Vautours, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme



Fig. 16. — Vautour indien. *Vultur indicus*

de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car, dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre, et plusieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres, au point de les déchiqeter jusqu'aux os : la corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser. Les Faucons, les Éperviers et jusqu'aux plus petits oiseaux montrent plus de courage, car ils chassent seuls, et presque tous dédaignent la chair morte et re-

fusent celle qui est corrompue. Dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le Vautour semble réunir la force et la cruauté du Tigre avec la lâcheté et la gourmandise du Chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres, tandis que l'Aigle a le courage, la noblesse, la magnanimité et la munificence du Lion. »

Frédéric Cuvier, beaucoup plus positif, fait observer, avec infiniment plus de raison, que si les Aigles se nourrissent de proie vivante, attaquent leur victime avec impétuosité, la déchirent et la dévorent toute palpitante, et, confiants par instinct dans leur force, ne paraissent connaître que très-faiblement le sentiment de la crainte, les Vautours, au contraire, ne se nourrissent que de proie morte; quelques espèces, mais seulement quand elles sont poussées par la faim, attaquent les animaux les plus faibles, et toutes fuient à la moindre apparence de danger. Ces différences de mœurs, associées dans notre esprit aux différences de physionomie qui caractérisent les oiseaux de ces deux familles, font que les Aigles sont devenus pour nous les emblèmes de la force et du courage, tandis que les Vautours ne nous représentent que la faiblesse et la lâcheté. Les Aigles, il est vrai, sont portés par leur instinct à attaquer les animaux vivants qui pourraient se défendre; mais ils sont tellement supérieurs à ces animaux par leur force, ils courent si peu de dangers dans la lutte que quelquefois ils peuvent avoir à soutenir; même, quand ces dangers existeraient, ils sont si peu capables de les prévoir, et, s'ils les connaissent, si peu portés à les braver, que jamais estime ne fut plus injustement acquise que celle que nous leur accordons. Il est également vrai que les Vautours vivent au milieu de tous les autres oiseaux sans jamais les attaquer; mais c'est par instinct qu'ils le font, parce qu'ils n'ont aucun goût pour la chair vivante et que c'est de la chair morte surtout qu'il leur faut. Il n'y a donc pas plus de lâcheté au Vautour brun, au



Fig. 17. — Vautour Oricou, *Vultur auricularis*.

Condor, au Lammergeier, qui sont des oiseaux de dix à quinze pieds d'envergure, à ne pas attaquer un Pigeon ou un Lapin, qu'il n'y a de courage à un Aigle royal ou à une Harpie, armés de

leur bec crochu et de leurs griffes acérées, à se jeter sur ces animaux. Les uns et les autres obéissent à leur nature. Ils remplissent aveuglément leur destinée; et les sentiments qui les animent ne ressemblent pas plus à ceux que nous éprouvons, lorsque nous bravons ou que nous fuyons un danger dont nous avons apprécié l'étendue, que leurs facultés morales et intellectuelles ne ressemblent aux nôtres.

Nous ferons remarquer combien ces mots, dont le sens est tout moral : noble, généreux, cruel, etc., font naître d'idées fausses lorsqu'on les applique aux animaux. En vain l'on prétexterait qu'ils n'ont été employés et ne doivent être pris que dans un sens figuré, que poétiquement, l'erreur qui en résulte n'en existerait pas moins, et, quoi qu'on puisse dire, la poésie n'embellit l'erreur qu'aux yeux de ceux qui ne connaissent pas le charme de la vérité. Un sentiment de faveur ou de défaveur est intimement lié en nous à ces mots qui expriment des penchants pour lesquels nous avons de l'estime ou du mépris, et ce sentiment, nous le reportons sur les êtres que ces mots désignent. Or, rien ne serait plus faux que de haïr les Vautours parce qu'ils seraient bassement cruels, que de mépriser les Milans ou les Buses parce qu'on les croirait immondes et lâches, que d'estimer les Aigles et les Faucons parce qu'on jugerait que la noblesse est leur partage! Les uns comme les autres remplissent fatalement, sans liberté, le rôle qui leur a été imposé par la nature; ils travaillent au maintien de l'ordre et de l'harmonie sur notre terre, et cette tâche est assez belle. Au surplus, s'il fallait absolument se prononcer sur la part que ces oiseaux prennent à l'économie de ce monde, sur l'utilité du rôle qu'ils y jouent, sur les services qu'ils rendent à l'homme, je ne sais si les Aigles et les Faucons l'emporteraient sur les Vautours ou les Buses.

Telles sont les opinions admises sur les Vautours : nous les avons toutes rapportées sans chercher à les affaiblir; et l'on



nous permettra bien d'ajouter, avec Lesson, que dans les vues sages de la nature tout a été disposé pour le mieux; que ces vices et ces vertus que nous prêtons aux animaux sont enfants de nos préjugés; que ce que nous appelons magnanimité du



Fig. 18. — Vautour fauve occidental. *Vultur occidentalis*.

Lion et de l'Aigle n'est souvent que la bienveillance de l'estomac rassasié d'un animal essentiellement carnivore et sanguinaire; que la lâcheté du Vautour ne peut pas plus être réputée bassesse que l'audace de l'Aigle ne peut être réputée magnanimité. La nature a voulu des carnassiers pour arrêter la trop grande multiplication de certains animaux, et établir une sorte

d'équilibre; elle a voulu aussi des espèces pour purger la terre des cadavres de ceux que la mort naturelle ou accidentelle laisse exposés à une putréfaction nuisible à tous. Les uns et les autres remplissent les fonctions qui leur ont été départies avec la vie. On se figure difficilement, dans nos régions tempérées, avec quelle rapidité les cadavres se décomposent dans les contrées très-chaudes, et les émanations dangereuses qu'ils répandraient inévitablement seraient des causes incessantes d'épidémies.

Les Vautours se réunissent souvent aussi en bandes nombreuses, et leur voracité les rend quelquefois téméraires. Levaillant avait tué, en Afrique, deux Buffles, et présidait au dépeçage de ces animaux, dont il faisait pendre les quartiers de viande aux branches des arbres qui entouraient ses tentes pour les faire sécher aux rayons d'un soleil brûlant. Tout à coup il se vit entouré par une bande de Vautours qui enlevèrent les morceaux de chair, malgré ses efforts pour chasser ou pour détruire les déprédateurs à coups de fusil. A peine l'un d'eux tombait-il frappé d'une balle qu'un autre prenait sa place.

Un autre voyageur anglais qui marchait depuis quelques jours, en Abyssinie, à la tête d'une petite armée, parle du nombre considérable de ces oiseaux, qu'il compare au sable de la mer. Ils se montrèrent à lui plus courageux que ne le sont d'ordinaire certaines autres espèces de la même famille, car il vit un jour l'un de ces oiseaux étendre à terre un Aigle qui s'était faufile par hasard dans une bande de Vautours assemblés pour dévorer des hommes tués pendant une bataille que s'étaient livrée deux tribus. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, dans l'Inde, ces oiseaux passent pour être doués d'un instinct prophétique, qu'ils présentent les combats et sont avertis de la mort des animaux.

En Afrique, si un chasseur tue quelque grosse pièce de gibier qu'il ne peut emporter sur l'heure, et qu'il l'abandonne un instant; à son retour il ne la retrouve plus, mais, à sa place, il

voit une bande de Vautours, et cela dans un lieu où il n'y en avait pas un seul un quart d'heure avant. C'est ce que Levailant dans ses voyages, a éprouvé lui-même plusieurs fois, de la part des Vautours, soit de l'Oricon, soit d'autres espèces, car tous ces immenses carnivores se réunissent et se mêlent dans cette circonstance. La première fois qu'il fut victime de leur voracité, il était à bout de ressources, ce qui rendit la leçon très-désagréable. Levailant avait tué trois Zèbres; satisfait de sa chasse, il retourna à son camp, dont il était éloigné d'une lieue, et commanda qu'on amenât un chariot pour les enlever. Les Hottentots, plus habitués que lui aux rapines des Vautours, lui dirent que ce voyage leur paraissait inutile, parce que les Zèbres seraient dévorés avant leur arrivée. On partit néanmoins, mais à peine approchait-on que l'on vit de loin l'espace rempli de Vautours. Les Zèbres étaient dépecés; il n'en restait que les gros os, et cependant les Vautours arrivaient encore, et de tous côtés; il y en avait plus de mille. Curieux d'observer comment pouvait sitôt arriver un si grand nombre de Vautours, Levailant se cacha un jour dans un buisson après avoir tué une grande Gazelle, qu'il laissa sur place; dans un instant il vint des Corbeaux qui voltigèrent au-dessus de l'animal en croassant; en moins d'un quart d'heure, il arriva des Milans et des Buses; un instant après il aperçut, à une prodigieuse hauteur, des oiseaux qui descendaient toujours en tournoyant, et il ne tarda point à reconnaître des Vautours. Les plus pressés s'abattirent sur la Gazelle : mais il ne leur donna pas le temps de la dépecer, et sortit de son buisson; les Vautours reprirent lourdement leur vol et en rejoignirent d'autres qui, arrivant de tous côtés, semblaient sortir du ciel; l'enlèvement de la Gazelle les fit bientôt disparaître tous.

Une bande de Vautours en expectative sur un point est quelquefois une indication utile pour le voyageur. Elle l'avertit du

voisinage d'un Lion, d'un Tigre ou d'une Hyène. Lorsqu'un de ces animaux a tué quelque grand quadrupède, les Vautours, qui l'ont aperçu, arrivent aussitôt, et toujours en nombre, et le voyageur prévenu se tient sur ses gardes. Mais ces oiseaux timides, ne se sentant pas le courage de disputer une proie, montrent dans cette occasion toute la timidité de leur caractère; car, n'osant faire usage de leur force, de leurs armes, de la masse du corps, de l'avantage du vol, ni même de celui du nombre, on les voit se poser respectueusement à quelque distance de l'animal féroce, attendant qu'il ait fini son repas et que sa retraite leur permette de dévorer les restes qu'il leur abandonne. Les Hottentots et les colons du Cap de Bonne-Espérance, bien instruits, par l'expérience, de l'habileté des Vautours à découvrir une proie et de leur voracité, n'abandonnent jamais une grosse pièce de gibier qu'ils ne peuvent emporter sur leur dos sans l'avoir cachée sous un tas de branches et de feuillages, ou même sans l'avoir provisoirement enterrée, et, malgré cette précaution, il leur arrive souvent de ne trouver à leur retour qu'un squelette; car les Corbeaux, plus hardis, travaillent d'abord à découvrir l'animal, et les Vautours, rassurés par leur présence, ont bientôt entièrement dévoré leur proie. On voit que les Hottentots se méfient plus de la vue perçante des Vautours que de la finesse de leur odorat, et il faut s'en rapporter à leur appréciation et à leur expérience. Aussi ce que nous avons dit des Cathartes peut s'appliquer aux Vautours; et nous ne reviendrions pas à la question si nous n'avions à communiquer deux observations, l'une qui confirme la supériorité de la vue sur l'odorat, et l'autre qui prouve cependant que le sens olfactif n'est pas sans finesse chez ces oiseaux.

Le docteur Franklin, en traversant, comme Levaillant et tant d'autres, les immenses déserts de l'Afrique, où ne se rencontre pas un brin d'herbe qui puisse attirer un animal vivant, et où,

par conséquent, les oiseaux de proie n'ont aucun motif de faire leur ronde, a été deux ou trois fois témoin d'une scène qui a éveillé son attention. Si, par hasard, un des Chameaux ou toute autre bête de somme appartenant à la caravane dont il faisait partie venait à succomber, on l'abandonnait, et, en moins d'une demi-heure, on découvrait dans les airs une multitude de petits points qui se mouvaient lentement en décrivant des cercles. En peu de temps les points grossissaient, et cela à mesure qu'ils descendaient en spirale vers la terre : on reconnaissait des Vautours. L'odeur que pouvait répandre ce cadavre non encore décomposé n'était pas assez forte pour les attirer ou les guider, et cependant ils arrivaient de tous les côtés à la fois.

Un pauvre émigré allemand, qui vivait seul dans une chaumière, avait fait une provision de viande qu'il ne put faire cuire, parce qu'il tomba sérieusement malade et qu'il resta plusieurs jours sans connaissance. Cette viande se putréfia, et l'odeur se répandit même au dehors de la chaumière. Les Vautours du voisinage arrivèrent bientôt les uns après les autres, et attirèrent l'attention des voisins, qui pensèrent que l'Alsacien, qu'ils n'avaient pas vu depuis plusieurs jours, était mort. On pénétra dans la chaumière; le malade vivait encore, mais l'odeur repoussante de sa chambre s'expliqua dès qu'on découvrit la viande en putréfaction. Il est évident que, dans ce cas, l'odeur seule a attiré les Vautours qui rôdaient sans doute dans le voisinage.

Ces oiseaux se montrent quelquefois plus délicats dans le choix de leur nourriture. En Égypte, dans la saison où les Crocodiles déposent leurs œufs dans le sable du rivage, les Vautours se tiennent en observation et guettent les mouvements des femelles. A peine se sont-elles retirées, qu'ils arrivent et détachent les œufs à l'aide de leurs griffes et de leur bec, et les avalent. Les Vautours ne méprisent pas, d'ailleurs, le cadavre du Crocodile; mais, comme ces reptiles sont recouverts d'une véri-

table cuirasse, trop forte pour être brisée et ouverte par le bec ou par les ongles, les Vautours sont souvent obligés d'attendre longtemps que cet obstacle cède de lui-même par suite de la décomposition intérieure. Mais ils sont souvent déçus dans leurs espérances, comme l'avons déjà vu au sujet des Cathartes, car la chair se trouve alors dans un état si avancé, qu'elle coule sur le sol en un fluide immonde.

Le vol des Vautours est plutôt remarquable par sa continuité que par sa rapidité. Ils se tiennent sur leurs ailes pendant un temps considérable. La nature n'a généralement donné la vitesse qu'aux oiseaux de proie qui poursuivent des animaux vivants. Les ongles allongés du Vautour ne lui permettent guère d'enlever les charognes dans son nid. La plupart de ces oiseaux dévorent la viande morte sur place, et l'emportent dans leur jabot pour la dégorger dans le bec de leurs petits. Lorsqu'ils sont repus, lorsqu'ils ont dépecé le corps d'un animal, soit pour leur couvée, soit pour eux mêmes, le bas de leur œsophage se gonfle outre mesure, sous forme d'une grosse vessie qui fait saillie entre les plumes. Ils demeurent alors immobiles pendant des heures entières et la tête appliquée sur le jabot.

Un caractère qui distingue les Vautours des autres oiseaux de proie, c'est, nous l'avons déjà dit, la nudité de la tête et d'une partie du cou, qui sont seulement recouvertes d'un duvet court. On a cru voir dans cette nudité une précaution de la nature. Plongeant sans cesse, non-seulement le bec, mais la tête tout entière dans des masses de matière putréfiée, ces oiseaux ne pouvaient avoir de plumes sur la tête ni sur le cou, comme les Aigles et les Faucons, car ces plumes, sans cesse humectées par la pourriture, auraient, en se collant les unes aux autres et en séchant, fort incommodé ces animaux.

Les Vautours se plaisent sur les rochers élevés et inaccessibles; c'est là qu'ils établissent leur aire, mais on les voit descen-

dre dans les plaines pendant l'hiver. On n'est pas d'accord sur le nombre de leurs œufs, qui paraît varier selon les espèces. En Sardaigne, le docteur Franklin a vu ces oiseaux construire un



Fig. 19. — Vautour chassieffe, *Vultur Kolbitz*.

nid d'un mètre et plus de diamètre, sur de très-hauts arbres. Ces nids contenaient deux et quelquefois trois œufs, plus gros que ceux de l'Oie. Ces œufs sont d'une forme plus constamment

ovalaire qu'arrondie, parfois ovée; à coquille d'un grain épais, dur et rude au toucher, blanche et légèrement bleuâtre, irrégulièrement poreuse, mate et sans reflet, tantôt unie et sans tache, ce qui est le plus ordinaire chez le Vautour fauve; tantôt clairsemés, surtout au gros bout, de taches de couleur brun de Sieme, formant des points plus ou moins arrondis; souvent recouverts irrégulièrement de larges taches de cette couleur, comme chez le Vautour Oricon; ou enfin entièrement couverts de taches brunes, fines, d'un violet pâle ou cendré, comme chez le Vautour de Nubie. Leurs dimensions sont de neuf centimètres de grand diamètre et de six centimètres de petit.

Dans les ménageries, les Vautours font généralement une assez triste figure, et ils répandent autour d'eux une odeur infecte. Mais, à l'état de nature, c'est tout autre chose. Libre, le Vautour a sa beauté. Il faut voir ces oiseaux perchés dans les lieux sauvages, auxquels ils donnent une sombre poésie. Leur attitude rêveuse, leurs yeux baissés, leur tête ensevelie dans leurs épaules, tout leur donne un air mystérieux. Le docteur Franklin en a rencontré plus d'une fois sur les grands pins morts ou sur les cyprès. Ils restent là quelquefois perchés pendant des heures entières, les ailes ouvertes. Quelques voyageurs croient que les Vautours prennent cette position, fatigante en apparence, pour que l'air puisse souffler sur toutes les surfaces de leur corps et emporter l'odeur infecte qu'ils répandent.

Les Vautours ne sont ni aussi stupides ni aussi lâches qu'on le croit assez généralement. Un ami du docteur Degland a vu un Vautour cendré vivant en captivité depuis plusieurs années, et qui répondait à la voix de son maître; il ne craignait pas les Chiens qui cherchaient à le mordre. Une autre personne de la connaissance de M. Bouteille, le savant ornithologiste du Dauphiné, en a pendant longtemps possédé un, qui s'était rendu familier au point de venir demander sa nourriture. Cependant il



s'est échappé une fois, et il a blessé cruellement deux hommes qui le suivaient. Cette espèce est très-redoutée des pâtres des Aldules.

Les Vautours sont originaires des contrées chaudes du globe. A mesure qu'on s'éloigne de ces contrées, ils ne se rencontrent plus qu'en petit nombre. C'est ainsi que, sur une douzaine d'espèces, trois seulement sont propres à l'Europe. La limite de leur distribution géographique est pourtant plus reculée que ne l'avaient cru les anciens naturalistes. On voit exceptionnellement des Vautours même en Angleterre. En 1826, rapporte le docteur Franklin, près de Bridgewater, dans le Somersetshire, un oiseau étrange, inconnu, avait été remarqué à terre sur une route. Poursuivi, il prit son vol et se porta à environ trois kilomètres de la mer; puis il s'abattit sur le rivage, où il fut tué d'un coup de feu. Il venait de se gorger de la chair d'un Agneau mort, et ce repas copieux fut sans doute la cause de sa perte, car son vol alourdi ne lui permit pas de s'élever hors d'une portée de fusil. Un autre Vautour, à en juger par la description des gens de la campagne, fut vu, quelques jours après, non loin du même endroit où le premier avait été tué; mais il échappa à la poursuite des chasseurs.

On observe une différence de mœurs entre ceux de ces oiseaux qui vivent dans les contrées très-chaudes et ceux qui habitent des climats plus tempérés. En Europe, les Vautours gisent, durant la belle saison, sur les montagnes les plus hautes et les plus désertes, tandis que, en Égypte et dans d'autres contrées de l'Afrique ou de l'Asie, ils s'approchent sans crainte des endroits habités, se répandent au point du jour dans les villes et les villages, et prennent tranquillement leur repas au milieu des rues. Ce contraste de mœurs ne saurait tenir à une différence de température. Il faut plutôt en chercher la cause dans l'hospitalité qu'ils rencontrent chez les uns, et les coups de fusil qui les at-

tendent chez les autres. Dans les chaudes cités de l'Orient, les Vautours sont protégés, encouragés, on pourrait presque dire honorés. Ils font partie du service public et semblent avoir conscience de leur utilité. Aussi dans ce cas se montrent-ils bons princes et familiers avec les habitants. Entourés de marques de bienveillance, ils accomplissent avec la plus grande confiance leur fonction, qui consiste à débarrasser la voie publique des immondices et des charognes. En Europe, au contraire, où les hommes se chargent de ces fonctions, les Vautours sont poursuivis et tués comme un objet d'aversion ou de curiosité. De là leur défiance, de là leur vie cachée dans les sombres et inaccessibles retraites des montagnes.

Les Vautours des contrées relativement froides émigrent au commencement de l'hiver, et vont chercher des climats plus chauds. Une bande considérable de Vautours cendrés, ou Arrians, a passé aux environs d'Angers en octobre 1859. On évalua à plus de cent le nombre d'individus qui la composaient, et l'on en tua trois. Une autre bande, plus considérable encore, assure-t-on, s'y était également fait voir en octobre 1857. Elles venaient l'une et l'autre du nord, et se dirigeaient vers les Pyrénées.

Le plus commun des Vautours est le Vautour fauve, ou Griffon (*Vultur fulvus*, Brisson), qui compte au nombre des espèces d'Europe; on le trouve dans les contrées méridionales et orientales, dans les Alpes et les Pyrénées, en Espagne, en Sardaigne, en Grèce, etc. Les caractères qui le distinguent sont : — Tête et cou garnis d'un duvet court et d'un blanc sale; — une collerette de plumes effilées d'un blanc roussâtre; — plumes des parties supérieures d'un gris isabelle plus ou moins foncé, celles des parties inférieures tirant sur le roux; — bec livide; cire couleur de chair; — iris noisette; — pieds gris; — les jeunes, tachetés de brun; — taille, 1<sup>m</sup>,10 à 1<sup>m</sup>,20.

Le Vautour cendré, plus connu sous le nom de Vautour Ar-

rian (*Vultur monachus*, Linné), est aussi quelquefois désigné sous les noms de Vautour noir, de Vautour moine, de Vautour d'Arabie; c'est le grand Vautour de Buffon. Il a les caractères



Fig. 20. — Vautour Arrian, *Vultur monachus*, d'après Gould.

suivants : — Tête et cou couverts d'un duvet brun touffu et laineux; — nuque et devant du cou nus et d'une teinte livide bleuâtre; — une fraise de plumes effilées et contournées à la base du cou; — plumage entièrement brun, plus foncé chez les vieux; — pointe du bec et ongles noirs; base du bec et cire violacées; — iris brun; — pieds gris-livide, bleuâtres; — les jeunes, plus fauves; — taille, 1<sup>m</sup>,20.

4<sup>e</sup> GENRE. — GYPAËTE, *GYPAETUS*, Storr.

L'esprit d'association diminue chez ceux des vulturidés qui, plus forts, mieux armés, attaquent quelquefois des proies vivantes. C'est une exception que va nous offrir l'étude des mœurs du Gypaëte.

Les caractères de ce genre sont : — Bec allongé, renflé vers la pointe, qui est courbée comme un crochet ; — narines ovales, couvertes, ainsi que la cire, de soies rudes couchées sur la base du bec ; — tête et cou vêtus de plumes ; — joues, gorge et vertex couverts de duvet cotonneux et de quelques plumes petites et à barbes désunies ; — tarses courts, emplumés dans toute leur étendue ; — doigts antérieurs réunis à leur base par un repli membraneux ; — ongles faibles et assez aigus ; — ailes longues ; — les quatre premières rémiges<sup>\*</sup> échancrées, la première plus courte que la deuxième, la troisième la plus grande ; — queue allongée et composée de douze pennes étagées.

Ce bel oiseau, dont la taille dépasse celle des plus grands Aigles, habite toutes les chaînes de montagnes de l'ancien monde, mais il n'est pas aussi commun que les Vautours. On le rencontre, en Europe, dans les Pyrénées et dans les Alpes. Il est redouté des bergers, dont il trompe souvent la surveillance. Il est beaucoup plus commun en Afrique, où il se rapproche parfois des villes.

Le nom de cet oiseau exprime bien le rang intermédiaire qu'il occupe, par ses formes et ses habitudes, entre le Vautour et l'Aigle. Le nom de Gypaëte est composé de deux mots grecs qui signifient *Vautour-Aigle*. Ce rapace forme, en effet, le trait d'union entre les deux familles. Quoique bien armé, il n'a ni le bec ni la serre de l'Aigle. L'Aigle enlève toujours sa proie ; le Gypaëte, plus robuste, l'élève bien aussi, mais seulement quand le danger ne lui permet pas de la dévorer sur place. Enfin, il a

les yeux petits et à fleur de tête, les serres peu puissantes du Vautour, et les tarses emplumées de l'Aigle.



Fig. 21. — Gypaète barbu, *Gypaetus barbatus*.

Si, comme les Vautours, les Gypaètes se gorgent parfois de chairs en putréfaction, ils préfèrent cependant les proies vivantes. Dans les Alpes, cet oiseau est connu sous le nom de *Lämmergeier* (Vautour des Agneaux). Il attaque en effet les Agneaux, les Chèvres, les Moutons; les Chamois, et même, s'il faut en

croire certains récits, les hommes endormis et les enfants. Le Gypaète détruit aisément les petits animaux, car son bec, quoique allongé, est dur et fort; mais il n'en est plus de même quand la lutte s'engage avec des animaux d'une grande taille. Dans ce cas il a recours à la ruse. Fondant à l'improviste sur quelque Chamois qui paît ou se repose au bord d'un précipice, le Gypaète l'attaque avec furie, le harcèle, bat l'air de ses grandes ailes, agite ses serres autour des cornes de l'animal effaré, éperdu, et le force à se précipiter dans l'abîme, où il s'élançe à sa suite et le dévore.

Bruce raconte un trait qui prouve l'audace du *Læmmergeier*. Attiré par les préliminaires du dîner que préparaient les domestiques de sa caravane au sommet d'une haute montagne, un Gypaète apparut et finit par s'abattre sans façon près du cercle que formaient les voyageurs. Les naturels, effrayés, coururent aux armes, c'est-à-dire à leurs lances et à leurs boucliers. Après une tentative inutile pour s'emparer de la viande qui cuisait, l'oiseau se contenta d'enlever dans ses serres un morceau de mouton accroché à peu de distance, et partit sans se presser. Encouragé sans doute par ce premier succès, il revint quelques minutes après; mais il fut victime de son audace et tué d'un coup de fusil.

Il n'y a pas longtemps que les naturalistes sont complètement renseignés sur cet oiseau de proie, le plus grand de ceux qui habitent l'Europe. Buffon lui-même l'a confondu avec le Condor. Un naturaliste suisse, Steimmüller, est le premier qui en ait donné une description satisfaisante, que d'autres complétèrent, et parmi lesquels nous citerons Temmink. Mais le dernier mot n'était pas dit; et c'est au docteur Tschudi que nous le devons, et il a ajouté à ses observations personnelles les renseignements certains qu'il a pu obtenir des chasseurs montagnards.

L'organisation de cet énorme oiseau est très-vigoureuse. Ses

muscles pectoraux sont extraordinairement larges et forts; sa puissance digestive est remarquable; il digère facilement de gros os. On a trouvé dans l'estomac d'un de ces oiseaux, au moment où il venait d'être tué, une côte de Renard, la queue tout entière de cet animal, la cuisse d'un Lièvre, plusieurs omoplates et une grosse pelote de poils. L'estomac d'un autre Gypaète, tué par le docteur Schinz, contenait un gros fragment de l'os du bassin d'une Vache, un Tibia entier et une côte de Chamois, un grand nombre d'os plus petits, des ergots de Coqs et une masse de poils. Les os sont digérés par couches, et le sabot d'un Cheval, les os du pied d'une vache, ne résistent pas à l'action de son suc gastrique, action qui se prolonge même quelque temps après la mort; car, dans un Gypaète tué pendant qu'il mangeait un Renard et ouvert seulement trois jours après, on a trouvé la tête du Renard ayant subi l'effet d'une première digestion.

Il n'est pas facile de bien observer les habitudes du Gypaète, connu aussi sous le nom de Vautour des Alpes, car ce n'est pas sans danger qu'on parvient à le suivre sur les rochers escarpés qu'il habite. Il prend son vol le matin pour explorer les lieux où, la veille, il a trouvé quelque bonne proie, et s'élève à une grande hauteur pour embrasser plus d'espace. Sa vue est excellente et son odorat plus fin que celui des autres vulturidés. Veut-il saisir une victime, il plie subitement les ailes et tombe sur elle de tout le poids de son corps. Si c'est un animal de taille moyenne, comme un Lièvre, un Agneau, un Chien, un Renard et même un Blaireau, il l'emporte sur les rochers, souvent à une grande distance; mais, s'il ne peut l'enlever, il en déchire vivement quelques lambeaux, dont il se gorge, et il reviendra plus tard et tant qu'il y aura quelque morceau à dépecer. S'il veut s'emparer d'une Chèvre ou d'un Chamois paissant dans le voisinage d'un précipice, il décrit au-dessus de la proie qu'il convoite des cercles de plus en plus resserrés, pour l'inquiéter, jusqu'à ce

qu'elle arrive au bord du précipice. Alors il fond sur elle avec la rapidité d'une flèche et réussit souvent à la lancer dans l'espace. Des Gypaètes ont essayé la même manœuvre avec des chasseurs de Chamois, et les gens qui ont échappé à ce péril déclarent qu'il est difficile, même à un homme, de résister au terrible élan de leur vol et à la puissance de leurs énormes ailes. On a vu un Gypaète tenter de renverser un Bœuf égaré sur le bord d'un rocher à pic. L'oiseau persistait obstinément dans son audacieuse entreprise; mais il n'était pas facile de faire sortir le paisible ruminant de son calme habituel. Le front baissé et les cornes en avant, il se planta solidement sur ses jambes nerveuses et attendit patiemment que le Gypaète eût reconnu l'inutilité de ses efforts.

Le Gypaète se laisse difficilement approcher, et pour le tirer il faut le surprendre ou l'attendre à l'affût. On le prend assez facilement au piège amorcé. Les paysans piémontais l'attirent dans une fosse étroite au fond de laquelle ils placent un cheval mort; il se gorge alors tellement que la difficulté qu'il éprouve pour prendre son vol, ajoutée à la voracité qui lui fait oublier sa prudence habituelle, permet de le prendre ou de le tuer dans la fosse.

On accorde une prime à celui qui tue un de ces oiseaux, qui sont aujourd'hui beaucoup plus rares qu'autrefois. On sait, à n'en pas douter, qu'on tuait encore dans les Alpes, il y a soixante ou quatre-vingts ans, cent cinquante ou deux cents Gypaètes par an. Dans le canton des Grisons, l'heureux chasseur porte sa capture de maison en maison, comme chez nous on porte un loup, pour se faire donner une récompense.

Le Gypaète est parfois victime de sa témérité. Le docteur Tschudi, que nous citerons souvent, a été témoin du fait suivant. Au près d'Alpnach, dans l'Unterwalden, tout à côté d'un endroit appelé le Trou-du-Dragon, un Gypaète avait pris un Renard et l'emportait tout vivant. Mais maître Renard se débattit si bien qu'il finit par saisir son ravisseur au cou et le serra si



fort qu'il le força à descendre à terre plus vite qu'il ne voulait. L'oiseau se tua en tombant, et le Renard, dégagé de son étroite, s'enfuit à toutes jambes emportant de son excursion aérienne un souvenir qu'il ne dut pas oublier de sitôt. Le même observateur cite plusieurs exemples d'enfants enlevés par des Gypaètes, entre autres la délivrance presque miraculeuse d'une petite fille ainsi enlevée et qui, depuis lors, reçut le nom de *Geïer-Ame*. L'événement fut consigné sur les registres d'une paroisse de l'Oberland bernois auprès de laquelle ce fait eut lieu, et l'héroïne vivait encore il y a une dizaine d'années.

Un fait plus récent et plus malheureux est rapporté par M. Moquin-Tandon. Il y a une vingtaine d'années, deux petites filles, dans le voisinage d'Alesse, canton de Vaud, l'une âgée de cinq ans, l'autre de trois, jouaient ensemble lorsqu'un de ces oiseaux se précipita sur la première, et, malgré les cris de sa compagne et l'arrivée de quelques paysans, elle fut emportée. D'actives recherches faites sur les rochers des environs n'eurent pour résultat que la découverte de l'aire qui contenait deux petits, et près de laquelle on trouva un soulier et un bas de l'enfant au milieu d'un tas d'ossements de chèvres et d'agneaux.

Si les Gypaètes n'attaquent pas habituellement l'homme, ils ne craignent cependant pas de le faire pour défendre leurs petits. Un jour, dans le canton de Glaris, un ouvrier résinier, aperçut une aire au sommet d'un roc. Il y grimpa et trouva deux jeunes Gypaètes. Notre homme s'en empara, leur lia les pattes, les jeta sur son épaule, et il opérait sa descente quand, aux cris des prisonniers, les parents mâle et femelle arrivèrent et l'attaquèrent avec fureur. Ce ne fut qu'en se servant habilement de sa hache qu'il les tint à distance, encore l'escortèrent-ils jusqu'au village de Schwanden, à quatre lieues de là.

Le fameux chasseur de chamois Joseph Scherrer, d'Ammon, sur le Wallensie, grimpa une fois, pieds nus et son fusil sur

l'épaule, jusqu'à une aire qu'il soupçonnait devoir contenir des petits. Avant qu'il eût atteint le but, le Gypaëte mâle se montra, et le chasseur, s'arrêtant sur un talus, le tua facilement. Scherrer rechargé son arme et continua son ascension; mais, au moment où il arrivait à l'aire, la femelle se précipita, furieuse, sur lui, le saisit à la hanche avec ses serres et chercha à le jeter en bas du rocher, tout en lui portant de terribles coups de bec. La position du chasseur était des plus périlleuses, obligé qu'il était de se cramponner d'une main au revers du précipice sans pouvoir faire usage de son arme; cependant il eut assez de présence d'esprit pour dégager son fusil et le diriger d'une main sur le corps de l'oiseau, qui ne lâchait pas prise. Le Gypaëte tomba mort au milieu des rochers. Scherrer, de retour avec ses prises, reçut une prime de cinq florins et demi, et il en fut quitte pour de profondes blessures au bras et à la hanche.

Comme la plupart des rapaces, le Gypaëte peut vivre longtemps en captivité. Le professeur suisse Scheitlin en garda un pendant plusieurs années; mais ce n'est pas sans danger, car ces animaux conservent toujours leurs instincts. Le fait suivant rapporté en 1840 par M. Crespon, dans son *Ornithologie du Gard*, en est la preuve. « Depuis plusieurs années, dit-il, je possède un Gypaëte vivant, qui n'est pas redoutable pour les autres oiseaux de proie qui se trouvent dans la même volière que lui. Mais il n'en est pas de même pour les enfants, sur lesquels il s'élançait en étendant les ailes et en leur présentant la poitrine comme pour les en frapper. Dernièrement, j'avais lâché cet oiseau dans mon jardin. Épiant le moment où personne ne le voyait, il se précipita sur une de mes nièces, âgée de deux ans et demi. L'ayant saisie par le haut des épaules, il la renversa. Heureusement que ses cris nous avertirent du danger qu'elle courait; je me hâtai de lui porter secours. L'enfant n'eut que la peur et une déchirure à sa robe. »

Ceux des gros oiseaux de proie, tels que les Vulturidés, dont les serres ne sont ni assez recourbées ni assez aiguës pour leur permettre d'accrocher leur proie et de l'enlever à la manière des Aigles, atteignent le même but d'une autre façon. Ils se servent de leur bec fort et crochu pour saisir une proie un peu lourde, et d'un coup de tête en arrière ils la jettent entre les épaules, où elle se place dans le creux formé par les ailes.



Fig. 22. — Gypaète de Barbarie, *Gypaetus meridionalis*.

Quelques naturalistes croient à l'existence de deux espèces de Gypaètes, l'une d'Europe, à plumage blanc en dessous, tandis que [chez celle d'Afrique les mêmes parties sont couleur de

rouille. Saut cette différence de couleur de la gorge, du cou et des parties inférieures, ces oiseaux sont identiquement les mêmes. Ceux qui ne reconnaissent qu'une seule espèce disent avec raison que la couleur ocracée des individus d'Afrique n'est pas fixe, qu'elle disparaît en mouillant les plumes et en les frottant avec un linge, ce qui est prouvé par les expériences qui ont été faites. Cette coloration d'emprunt serait due à la nature des terrains et à la couleur des rochers sur lesquels ces oiseaux fixent leur résidence. Ceux, au contraire, qui croient à l'existence de deux espèces trouvent que celle d'Afrique diffère encore par un autre caractère. Les plumes de la partie postérieure du cou sont épineuses et semblent formées d'une tige sans barbe. Serait-ce bien là un caractère suffisant et le frottement fréquent du cou contre les rochers ne peut-il le produire? cette question est encore pendante. Enfin, on a remarqué que les individus des Alpes comparés à ceux des Pyrénées et de la Sardaigne sont d'une plus forte taille, ce qui, suivant quelques auteurs, parmi lesquels nous citerons le prince Ch. Bonaparte, constituerait une troisième espèce. Quoi qu'il en soit, la femelle se distingue du mâle par une taille plus forte, les soies de la base du bec et les plumes tibiales moins longues. Les jeunes ont un plumage plus foncé dans toutes ses parties et qui s'éclaircit graduellement chaque année.

La ponte du Gypaète est généralement de deux œufs, de même forme que ceux des Vautours. Ils sont d'un brun uniforme pâle, avec quelques raies ou taches d'un brun beaucoup plus foncé et presque rouge, tels sont généralement ceux de l'Algérie, ou d'un brun-violet pâle uniforme, tels sont ceux d'Europe. Il est à remarquer que ceux de l'Algérie sont généralement plus petits que ceux d'Europe; ils ont huit centimètres de grand diamètre et six centimètres et demi de petit. C'est d'après une fausse indication que, dans l'*Encyclopédie*, nous avons attribué au Gypaète un œuf blanc; nous nous empressons de rectifier cette erreur.

5<sup>e</sup> GENRE. — SERPENTAIRE, *GYPOGERANUS*. Illiger.

Ce genre est représenté par une seule espèce connue sous plusieurs noms : *Messageur*, à cause de la rapidité de sa marche;

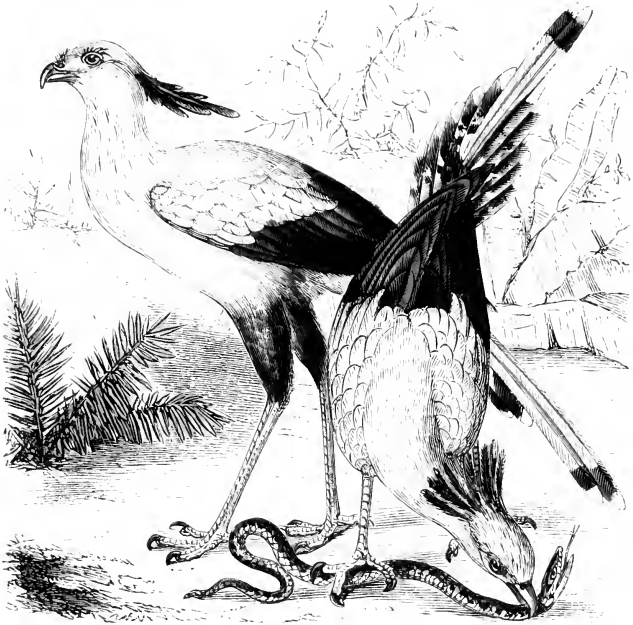


Fig. 25. — Serpentaire oriental, *Gypogerranus oricuttalis*.

*Serpentaire*, parce qu'elle ne mange que des reptiles et principalement des Serpents; et enfin, *Secrétaire*, à cause des plumes qu'elle porte derrière le cou, et qui rappellent assez bien la plume que les commis aux écritures mettent derrière l'oreille.

Jusqu'à l'époque du voyage de Levaillant en Afrique, l'absence d'observations exactes et les rapports incertains des voyageurs avaient empêché les naturalistes de voir dans cette espèce un oiseau de proie armé d'un bec épais, crochu et d'ailes robustes, qui lui servent à assommer les reptiles comme avec une massue. Cet oiseau est cependant bien un rapace diurne par la forme de son bec, par celle de son corps et par ses instincts; mais il est modifié comme devait l'être un oiseau de rapine fait pour se nourrir de reptiles; ses ongles sont émoussés par suite de ses habitudes plutôt terrestres qu'aériennes, car il vole très-rarement. Il est, en un mot, dans tout son ensemble, ce que devait être un oiseau de proie terrestre, destiné à modérer la multiplication des reptiles qui abondent dans les diverses régions de l'Afrique. Par la longueur de ses tarses et par d'autres détails d'organisation, il a aussi des rapports avec certains échassiers, tels que les Grues et les Cigognes; et c'est dans cet ordre que quelques auteurs ont voulu le placer. Illiger a bien compris cette double affinité, en créant pour cet oiseau le nom générique *Gypogeranus*, qui signifie Vautour-Grue.

Le Serpentaire a en effet la jambe et surtout le tarse très-longs, pour élever son corps et le garantir de la morsure venimeuse des Serpents, qui sont sa principale nourriture. Privé en quelque sorte de serres, si utiles aux autres rapaces, il a en compensation des ailes munies de proéminences osseuses arrondies, qui constituent, avec son bec vigoureux, de puissants moyens d'attaque et de défense. Sa course est rapide; pour l'accélérer, il ne se sert point de ses ailes, qu'il réserve pour le combat. Surprend-il un Serpent loin de son gîte, le reptile s'arrête, se redresse et cherche à intimider l'oiseau par le gonflement extraordinaire de sa tête et par un sifflement aigu. C'est dans ce moment que le Serpentaire emploie tous ses moyens; il développe une de ses ailes, la ramène devant lui, et la transforme en bou-

elier qui couvre ses jambes et la partie inférieure de son corps. Le Serpent s'élançe; l'oiseau bondit, frappe, se jette en arrière, saute en tous sens, et revient au combat en présentant toujours à la dent venimeuse de son adversaire les plumes solides de son aile; et pendant que celui-ci épuise sans succès son venin sur des pennes insensibles, il lui détache avec l'autre aile de vigoureux coups, dont l'action est puissamment augmentée par les proéminences osseuses dont nous venons de parler. Enfin le reptile, étourdi d'un coup d'aile, chancelle et cherche à fuir; mais il est vivement saisi et lancé en l'air à plusieurs reprises, jusqu'au moment où il n'est plus à redouter. Le vainqueur lui brise le crâne à coups de bec, et l'avale le plus souvent tout entier. S'il est trop gros, il le dépèce en l'assujettissant sous ses doigts. Des piquants aigus, comme ceux du Jacana et du Kamichi, seraient sans effet sur la peau lisse et le corps arrondi des Serpents; des nœuds osseux et durs remplacent avantageusement ces piquants chez le Serpenteaire; des coups réitérés et donnés avec force étourdissent le reptile et lui brisent souvent la colonne vertébrale du premier qu'il reçoit. C'est ainsi que procède le Serpenteaire en liberté; et c'est à peu près de la même manière qu'il se conduit en domesticité. On peut en voir un à la ménagerie du Muséum, malheureusement il a perdu une patte. Un autre de ces oiseaux, vivant aussi dans le Jardin zoologique de Londres, il y a déjà près de trente ans, a donné lieu à la description suivante, qui ne manque pas d'intérêt.

Le Serpenteaire, avec ses jambes grêles, sa culotte de velours, sa physionomie circonspecte, sa démarche insinuante, son air de dignité mêlée de réserve et de finesse, a quelque chose de merveilleusement aristocratique. S'il y a dans sa conduite un huitième de courage, il y met sept huitièmes de finesse. Faites pénétrer un reptile d'espèce ordinaire dans le parquet qu'il habite : d'abord le Serpenteaire observe patiemment son ennemi,

rien ne révèle la violence de l'émotion qui le domine. L'œil étincelant et fixe, il demeure immobile jusqu'au moment favorable; alors il tombe sur sa proie, l'écrase sans pitié, la serre vigoureusement, et la frappe de l'aile et du pied. Aussitôt il se redresse en vainqueur, sans quitter prise et toujours en garde. Bientôt, avec son bec, il porte sur la tête du reptile agonisant un coup terrible, qui est souvent le coup de grâce. Mais sa prudence ne l'abandonnera pas; son œil vigilant ne se détachera point de l'ennemi. A chaque nouvelle blessure qu'il fait, le Serpenteaire a soin de se détourner et de se mettre à l'abri des retours de celui qu'il terrasse, jusqu'au moment où il est rassuré par l'immobilité complète de sa victime. Seulement alors il commence paisiblement son repas, et dévore son ennemi avec une grâce remarquable.

C'est avec cet instinct mêlé de courage et de prudence qu'il pourvoit à sa subsistance au milieu des sables de l'Afrique. Sa taille svelte, ses longues jambes défendues par des écailles impénétrables, la vigoureuse défense qu'il peut faire avec ses ailes, le mettent à même de vaincre les plus redoutables reptiles du continent africain. On le voit souvent, tenant un Serpent dans son bec, s'enlever avec lui, le laisser retomber, le reprendre encore pour l'étourdir par une nouvelle chute, et l'achever sans craindre la moindre résistance. En captivité, ses instincts s'émoussent, deviennent plus vulgaires; son histoire alors ne dit plus les exploits du désert, et constate seulement la guerre que l'esclave fait aux parasites de toutes sortes qui s'introduisent dans les jardins et les cours des habitations.

Le Serpenteaire en liberté se nourrit aussi de Lézards, moins dangereux à combattre, de petites Tortues, qu'il avale tout entières après leur avoir brisé le crâne. Il ne dédaigne même pas les insectes et les Sauterelles. A l'état de domesticité, il se nourrit de toute espèce de viandes crues ou cuites, et mange même



des poissons. Levaillant l'a vu mainte fois avaler de jeunes Poulets et de petits oiseaux avec toutes leurs plumes; et il a remarqué que toujours il avait soin de les faire entrer dans son bec la tête la première. Cependant il ne pense pas que, libre, il attaque les oiseaux; du moins on n'en cite pas d'exemple.

L'un des Serpentaires qu'avait tués ce voyageur avait dans son jabot vingt et une petites Tortues entières, dont plusieurs avaient près de cinq centimètres de diamètre, onze Lézards de seize à vingt centimètres de longueur, trois serpents longs de cinquante centimètres, un grand nombre de Sauterelles et d'autres insectes, dont plusieurs étaient même si intacts qu'il put les conserver dans ses collections. Les Serpents, les Lézards et les Tortues avaient tous un trou dans la tête. Il trouva aussi dans l'estomac du même oiseau une pelote grosse comme un œuf d'Oie; elle n'était composée que de vertèbres de Serpents et de Lézards, d'écaillés de Tortues, d'ailes et de pattes de Sauterelles, et enfin d'élytres de plusieurs Scarabées. Cet oiseau, comme le font presque tous les rapaces diurnes et nocturnes, rejette par le bec toutes ces dépouilles qu'il ne digère pas.

On a remarqué que c'est dans le courant de juillet que les Serpentaires s'apparient. La jalousie devient alors entre les mâles une cause de combats opiniâtres; ils se frappent du bec et des ailes pour se disputer une femelle, qui se rend toujours au vainqueur. Ils construisent un nid plat, en forme d'aire, comme celui de l'Aigle, et le placent, à hauteur d'un mètre, au centre du buisson le plus touffu du canton qu'ils ont choisi pour domaine. Ce nid est garni intérieurement de laine et de plumes; sa dimension est au moins d'un mètre de diamètre; il est arrangé fort habilement. Les branches sont disposées de manière à servir de base à l'édifice; elles poussent de tous les côtés des jets qui montent bientôt plus haut que le nid et forment une espèce de rempart circulaire qui le dérobe à la vue. Le mode de nidification

varie suivant les localités; celui que nous venons d'indiquer se remarque aux environs du Cap et dans les plaines où la végétation a peu de vigueur; mais, vers la côte de Natal, Levailant a vu leur aire placée sur les arbres les plus élevés, et il fait remarquer que là aussi ces oiseaux se retirent tous les soirs sur les arbres pour y passer la nuit. Le même nid sert longtemps au même couple, qui, comme les Aigles, habite seul un domaine fort étendu. La ponte est de deux et souvent de trois œufs, d'un blanc laiteux, avec de fines grivelures brunes à peine apparentes et entremêlées seulement au gros bout de quelques taches rares, irrégulières, d'un brun plus foncé. La forme de ces œufs est en rapport avec celle du corps du Serpentaire; elle tient le milieu entre celle des œufs de Vautour et celle des œufs d'Échassier. C'est une confirmation nouvelle de ce que nous avons dit de la forme des œufs d'oiseaux de tous les ordres. Ainsi cette forme est ovée et se rapproche beaucoup de l'ovoïconique, caractère distinctif de l'œuf des Échassiers. Leurs dimensions sont de sept à huit centimètres comme longueur, sur cinq centimètres et demi de largeur à la partie la plus renflée.

Les petits sont longtemps hors d'état de prendre leur essor; leurs tarses longs et grêles, sur lesquels ils ont d'abord beaucoup de peine à se soutenir, sont la cause de ce retard; et on les trouve encore dans le nid, quoiqu'ils aient tout leur développement. Ils ne peuvent bien courir qu'à l'âge de quatre à cinq mois, et, jusqu'à ce moment, ils marchent en s'appuyant sur le talon du tarse, ce qui leur donne fort mauvaise grâce, tandis qu'à l'état parfait ces oiseaux ont la démarche aisée, le port noble et les mouvements pleins de dignité. En temps ordinaire, le Serpentaire marche avec calme et assurance; mais, au besoin, sa course est d'une vitesse extrême. Se voit-il poursuivi, il a plus de confiance dans ses jambes que dans ses ailes. Il faut, pour l'obliger à prendre son vol, le surprendre à courte distance en

le poursuivre à Cheval au grand galop ; mais alors il s'élève peu et redescend aussitôt qu'il se voit hors de danger, pour recourir à ses jambes.

Le Serpentaire est très-méfiant et singulièrement rusé : on ne l'approche que difficilement à portée de fusil ; et, comme on ne le rencontre guère que dans les plaines les plus arides et les plus découvertes, lieux que fréquentent de préférence les animaux dont il fait sa proie, il s'y trouve en sécurité ; aussi le chasseur remarqué par lui doit-il renoncer au projet de le joindre. Il faut employer la ruse : cet oiseau revient toujours dans les mêmes cantons, et, lorsqu'on en a reconnu un qu'il fréquente d'ordinaire, il faut s'y rendre avant le jour, se cacher dans un buisson bien touffu et y rester jusqu'à ce qu'il se présente à bonne distance. Il faut, pour cette chasse, s'armer de beaucoup de patience, ne pas faire le moindre mouvement, et le buisson dans lequel on se cache doit être même bien fourré ; sans ces précautions, l'oiseau, très-clairvoyant, a bientôt découvert le chasseur. Levaillant dit même qu'il n'a réussi à tirer de Serpentaires, encore n'en a-t-il tué que cinq pendant tout son séjour en Afrique, qu'en prenant le soin de ternir le brillant du fusil et de ses batteries avec du sang d'un animal fraîchement tué. C'est la méthode qu'emploient généralement les colons du Cap ; le ternir du bronze ordinaire est insuffisant lorsqu'ils veulent approcher même des Gazelles.

Appariés, le mâle et la femelle se séparent rarement, et on les trouve presque toujours ensemble. Pris jeune, cet oiseau s'apprivoise facilement et devient même familier. Si on a soin de le bien nourrir, il ne fait aucun mal aux oiseaux de basse-cour ; dans le cas contraire, son appétit n'a aucune considération. Il n'est pas méchant et semble aimer la paix pour lui comme pour les autres ; car, s'il y a quelque bataille dans la basse-cour qu'il habite, on le voit aussitôt accourir pour séparer les combattants. Beaucoup de colons, au cap de Bonne-Espérance, élèvent de ces

oiseaux, autant pour maintenir la paix parmi les volailles de diverses espèces que pour détruire les reptiles et la vermine.

Nous avons dit que, comme presque tous les oiseaux de proie, un couple de Serpentaires ne souffre jamais aucun autre individu de la même espèce dans le canton qu'il a choisi. Mais, en revanche, les petits oiseaux, et principalement les diverses espèces de Tisserins, choisissent le voisinage de leur domicile pour y établir leurs nids, qu'ils suspendent même quelquefois autour de l'aire; il semblerait que ces petits oiseaux cherchent, en agissant ainsi, à se mettre sous la protection des maîtres du canton. Ils sont en effet bien inspirés, car les Serpents, qu'ils redoutent et dont ils seraient victimes partout ailleurs, ne peuvent les attaquer impunément autour du nid de leurs protecteurs. C'est à Jules Verreau, l'un de nos collaborateurs, que nous devons cette communication intéressante sur les habitudes des Tisserins et la bienveillance des Serpentaires à leur égard.

Ce doyen de nos voyageurs et ses frères ont possédé, pendant leur séjour au cap de Bonne-Espérance, un grand nombre de Serpentaires, et depuis bien des années ils ont proposé d'introduire cet oiseau dans nos colonies françaises. En 1826, ils décidèrent M. Freycinet à prendre plusieurs couples de Serpentaires pour les transporter à Cayenne, où il se rendait comme gouverneur. Pendant quelques années ils ont pu croire au succès de leur idée, mais bientôt ils ont appris que des colons peu intelligents avaient tué ces utiles oiseaux. Le docteur Lherminier, en 1852, avait aussi introduit le Serpentaire aux Antilles, notamment à la Guadeloupe, où le serpent trigonocéphale, si redoutable, est très-commun; mais cette importation n'a pas eu plus de succès, sans doute à cause de la même ignorance des services que peut rendre cet oiseau, si bien apprécié au Cap que chaque maison a, faut-il dire, le sien.

Nous résumerons l'histoire du Serpentaire en disant qu'il est

caractérisé par un bec crochu et fort comme celui des Aigles, par un long tarse, par des plumes inégales qui forment, sur le derrière du cou, une sorte de huppe pendante qu'il peut hérissier



Fig. 24. — Serpentaire commun, *Gypocercus serripennis*.

à volonté, et enfin par une queue très-étagée dont les deux plumes centrales sont très-longues et traînent à terre pour peu que l'oiseau les tiennne obliquement. L'œil est grisâtre; il est très-ouvert

et garni d'un sourcil noir; l'arcade sourcilière elle-même est très-prononcée. Le bec est fendu jusque sous les yeux; la gorge est large et extensible, ainsi que la peau du cou. Le jabot est d'une ampleur considérable et peut contenir une quantité prodigieuse de nourriture. Le plumage du Serpentaire mâle adulte est gris bleuâtre sur la tête, le cou, la poitrine et généralement tout le manteau; cette teinte est nuancée de brun roux sur les couvertures des ailes; les grandes plumes sont noires. La gorge et la poitrine sont blanchâtres; le dessous de la queue est d'un blanc teinté de roussâtre; le bas-ventre est noir, mêlé de roux ou de blanc; enfin, les plumes des jambes sont d'un beau noir rayé imperceptiblement de brun. La base du bec et la peau nue des yeux sont d'un jaune plus orangé au-dessus de l'œil. Le bec est couleur de corne noirâtre, ainsi que les ongles, qui sont courts et émoussés. Les doigts, très-épais, sont, ainsi que le tarse, couverts de larges écailles d'un brun jaunâtre; les plumes de la queue sont, en partie, noires, et prennent toujours plus de gris à mesure qu'elles s'allongent; elles sont toutes terminées par une partie blanche; les deux médianes sont nuancées de brun vers l'extrémité, où elles portent une tache noire. Les taches terminales blanches disparaissent quelquefois par suite de frottement. La huppe, qui se relève à volonté, est généralement composée de dix plumes très-apparentes, implantées deux à deux, les plus courtes sur le haut du cou et les longues à sa partie moyenne. Ces dernières sont noires, surtout à leur bord externe; d'autres sont mélangées de gris et de noir; toutes ont des barbes étroites qui s'allongent un peu vers l'extrémité. La taille du Serpentaire varie entre un mètre et un mètre quinze ou vingt centimètres.

Nous ne sommes entrés dans ces détails de description que pour constater l'uniformité de la livrée, sauf l'intensité des couleurs, sur les individus du Sud et des régions orientales de

l'Afrique. On propose, en effet, l'établissement de deux espèces, l'une que nous venons de décrire et qui est du sud de l'Afrique, tandis que l'autre est de l'orient du même continent. Cette dernière, nommée par Jules Verreaux Serpentaire oriental, présenterait des différences dans la disposition des plumes occipitales et dans la nuance plus claire du plumage.

Déjà M. Ogilby a distingué le Serpentaire de la Gambie de celui du Cap, d'après des caractères différentiels qu'on retrouve aussi chez les individus du Nil blanc et du Kordofan. En effet, chez ces derniers, les plumes de la huppe sont implantées de chaque côté de la tête et de la partie postérieure du cou, de manière que, s'écartant à droite et à gauche à la volonté de l'animal, elles forment une sorte d'éventail renversé, encadrant le cou jusqu'à plus de moitié de sa longueur; tandis que la plupart des individus du cap de Bonne-Espérance ou du sud de l'Afrique ont ces mêmes plumes placées tout autrement. Ce n'est plus une huppe dans le sens rigoureux du mot, mais une espèce de crinière simple, sur le prolongement de la nuque, et dont chaque plume se trouve régulièrement superposée à la partie médiane et postérieure du cou. Cette sorte de huppe cervicale est simple chez les individus du Sud et double chez ceux des régions orientales.

Si nous classons cet oiseau parmi les vulturidés et à leur suite, c'est que, partageant l'opinion de d'Orbigny, nous considérons le Serpentaire comme formant la transition la plus naturelle des Vulturidés aux Falconidés, qui vont suivre. Les Caracaras, qui dans la classification se trouvent en tête des Falconidés, ont de nombreux rapports d'organisation et de mœurs avec le Serpentaire; ils forment évidemment un genre voisin, caractérisé également par la forme du bec sans dentelure, par la nudité du tour des yeux, et même par la huppe, remplacée, chez certains Caracaras, par des plumes frisées, tandis que certains autres ont la faculté

de relever à volonté les plumes de la partie postérieure de la tête. Un autre rapport se trouve encore dans la nudité du tarse; enfin le Serpentaire est plutôt omnivore que carnassier, et il est surtout marcheur. Il est, en un mot, l'analogue, en Afrique, des Caracaras américains, qui habitent également les terrains secs et arides, et la longueur proportionnelle du tarse ne peut être invoquée comme une objection sérieuse à ce rapprochement.



Fig. 23. — Faucon sacre. *Falco sacer*, d'après Schlegel.



## QUINZIÈME LEÇON

### Falconidés.

---

#### 2<sup>e</sup> FAMILLE. — FALCONIDÉS.

Les falconidés se distinguent facilement des vulturidés par leurs formes moins lourdes. Leur tête et leur cou couverts de plumes, leur bec à bords festonnés ou dentelés, leurs serres nerveuses, développées et à ongles rétractiles, sont les caractères les plus saillants. Quelques-uns cependant ont encore la face et une partie de la gorge plus ou moins nues, et établissent le trait d'union qui relie la seconde famille à la première. Nous aurons souvent l'occasion de remarquer qu'en passant d'un type à un autre, c'est-à-dire d'un ordre ou d'une famille à une autre, la puissance créatrice rappelle dans la série nouvelle qu'elle commence quelques-uns des caractères de celle qu'elle vient de terminer.

Ainsi les Caracaras, conservant quelques-uns des caractères des Vautours, mangent des animaux déjà en putréfaction; les Aigles,

les Buses et tous les oiseaux de proie *ignobles* de G. Cuvier vivent un peu de tout. Ils mangent des animaux de toutes les classes et de tous les ordres, et, dans la détresse, ils ne dédaignent même pas les chairs corrompues; il n'en est plus de même des Faucons et de tous les oiseaux de proie *nobles*, qui, en liberté, ne s'arrêtent pas devant une proie morte.

Cette famille est très-nombreuse et comprend les grands genres suivants :

- 1<sup>o</sup> Caracara, *Polyborus*, πολυβόρος, polyphage.
- 2<sup>o</sup> Aigle, *Aquila*.
- 3<sup>o</sup> Pygargue, *Pontoaëtus*, πόντος, mer; ἀετός, aigle.
- 4<sup>o</sup> Spizaète, *Spizaetus*, σπιζα, épervier; ἀετός, aigle.
- 5<sup>o</sup> Buse, *Buteo*.
- 6<sup>o</sup> Milan, *Milvus*.
- 7<sup>o</sup> Faucon, *Falco*.
- 8<sup>o</sup> Épervier, *Accipiter*.
- 9<sup>o</sup> Busard, *Circus*.

Les noms latins sans étymologie sont les anciens noms de ces oiseaux.

L'indication de ces neuf genres, comprenant chacun des espèces plus ou moins nombreuses, permet de reconnaître qu'il serait difficile d'exposer d'une manière générale les mœurs et les habitudes d'oiseaux groupés dans une famille pour se conformer à la méthode, mais présentant, dans chaque genre, des instincts différents et en rapport avec les détails de leur organisation. C'est donc seulement en faisant l'histoire de chacun de ces genres que nous parlerons des instincts des espèces qu'ils comprennent. Cependant on peut dire que tous ces oiseaux sont chasseurs, carnassiers, et que, sauf de rares exceptions, ils préfèrent les proies vivantes aux proies mortes.

Le vol des falconidés, plus rapide que celui des vulturidés, est tantôt très-élevé, comme chez les Aigles, tantôt bas, comme chez les Busards, accéléré chez les Faucons, lent et majestueux chez les Buses. A l'exception des Caracaras, que leur genre de vie attache à la terre, les falconidés ne sont pas marcheurs. Ils s'avancent en sautant, sans développer complètement leurs doigts, sans doute pour ne pas émousser la pointe de leurs ongles crochus et rétractiles. La vue de ces oiseaux a une portée extraordinaire; pendant le vol le plus rapide on les voit souvent s'arrêter tout à coup pour fixer une proie très-éloignée d'eux, et fondre sur elle du haut des airs. Ce sont aussi les plus criards de tous les rapaces, les Caracaras surtout, et certaines espèces d'Aigles qui épouvantent tous les autres animaux; mais quelquefois ces bruyantes clameurs attirent de petits oiseaux qui se liguent contre eux, les poursuivent à coups de bec et les contraignent à fuir, compensant par leur nombre l'infériorité de leur force.

La ponte des falconidés est, en moyenne, de trois à quatre œufs, rarement de six. Leur plumage est un peu plus variable que celui des autres rapaces et présente des différences très-remarquables d'âge et de sexe. Souvent le jeune ne ressemble en aucune façon à l'adulte. Aussi ces différences extraordinaires de plumage et le temps que ces oiseaux mettent à prendre leur livrée d'adulte, les Aigles surtout, expliquent les erreurs ou les incertitudes des naturalistes. Pendant longtemps les divers âges de la même espèce ont été considérés comme des types spécifiques auxquels on a donné différents noms.

1<sup>er</sup> GENRE. — CARACARA. *POLYBORUS*, Vieillot.

Noms tirés du cri de Poiseau et de ses habitudes polyphages.

Nous croyons, avec d'Orbigny, qu'on peut distinguer du reste des falconidés des oiseaux que leurs mœurs analogues à celles des vulturidés et leurs principaux caractères doivent nécessairement réunir dans un même groupe, tels sont les Caracaras, que les auteurs ont pendant longtemps dispersés dans des genres tout à fait distincts.

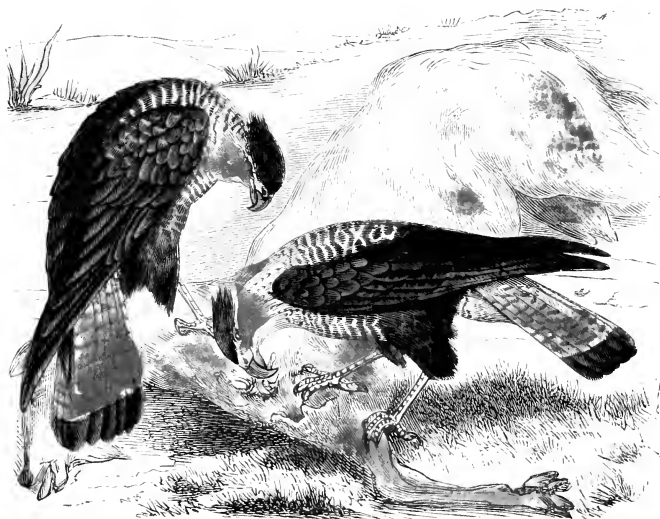


Fig. 23. — Caracara ordinaire, *Polyborus brasiliensis*.

Nous caractériserons donc les Caracaras exclusivement propres à l'Amérique méridionale, ainsi qu'il suit : bec fortement comprimé, non courbé dès sa base, sans dentelure, mais présentant

quelquefois un simple sinus ou feston; cire poilue, prolongée, communiquant avec une partie nue, plus ou moins large, qui entoure les yeux; dessus des orbites non saillant, comme chez les Aigles; tarses longs et nus, souvent entièrement, et plus ou moins régulièrement, écussonnés; doigts en général plus longs que chez les autres falconidés, le médian très-long comparativement aux latéraux, tous terminés par des ongles peu arqués, permettant une marche facile, et, le plus souvent, usés ou émoussés à leur extrémité; la troisième rémige la plus longue de toutes; les deuxième, quatrième et cinquième presque égales, et donnant à l'aile ouverte une forme tronquée et oblongue. Quelques espèces ont les plumes occipitales frisées; d'autres ont la faculté de les relever; enfin une dernière a deux caroncules ou barbillons sous la mandibule inférieure.

Moins sauvages que les autres falconidés, les Caracaras ont dû suivre l'espèce humaine dans ses migrations lointaines, aussi les trouve-t-on depuis les terres les plus australes jusqu'à la ligne, et depuis le niveau de la mer jusqu'aux sommets les plus élevés des Andes; mais tous ne sont pas de la même espèce, et chacune de ces espèces, bien qu'ayant de larges limites géographiques, n'en a pas moins sa zone spéciale. Le Caracara vit partout, depuis la zone glaciale, en passant par la zone tempérée, jusqu'à la zone brûlante des tropiques. C'est un oiseau commun surtout dans les savanes de la Plata, où il est connu sous le nom de *Carrancho*. On le rencontre fréquemment aussi dans les plaines de la Patagonie, et il se trouve en grand nombre dans le désert, entre les rivières Negro et Colorado, sur les points fréquentés par les voyageurs; il attend là les cadavres des animaux qui meurent de fatigue ou de soif. Enfin il habite aussi les forêts humides et impénétrables de la Patagonie occidentale et de la Terre-de-Feu. On ne le voit jamais s'élever sur les hautes sommités, où il est remplacé par le Caracara montagnard, qui, bien différent du pre-

mier, vit exclusivement dans les régions élevées, sèches et arides. Une autre espèce, le Caracara Chimango, vit souvent en compagnie du Caracara ordinaire, dont il a les habitudes et les instincts. Le Caracara Chimachima, au contraire, vit isolé, près des habitations voisines des forêts, ou dans les plaines chaudes intertropicales.

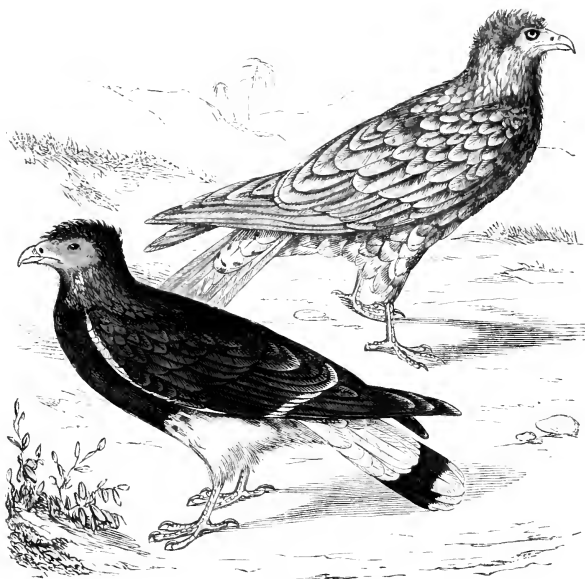


Fig. 27. — Caracara montagnard, *Polyborus montanus*.

Tous ces oiseaux semblent rechercher la présence de l'homme. Par leurs habitudes ils remplacent parfaitement nos Corneilles, nos Pies et nos Corbeaux, dont la nature a été prodigue pour

tous les pays du monde, mais qu'elle a refusés à l'Amérique du Sud. Compagnon fidèle de l'Indien voyageur, le Caracara l'accompagne de la lisière d'un bois à celle d'un autre, sur le bord

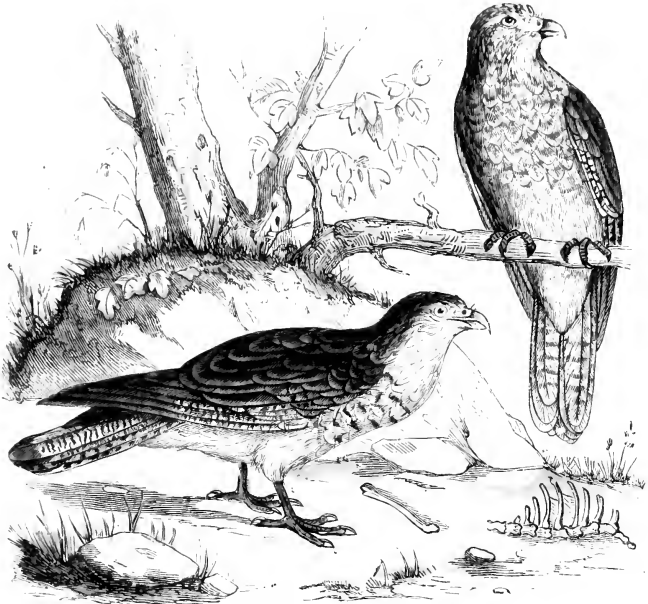


Fig. 23. — Caracara Chimango, *Polyborus Chimango*.

des rivières ou dans les plaines, transportant son domicile accidentel partout où l'homme vient s'établir. Que le sauvage se fixe quelque part et se construise une cabane, le Caracara vient s'y percher, comme pour en prendre possession le premier; il s'en éloigne peu, prêt à profiter de débris de toutes sortes, et il campe dans le voisinage. Que l'homme vienne à former de vastes éta-

blissements agricoles et s'entoure d'un grand nombre d'animaux domestiques, l'avidité assidue du Caracara devient plus active, en raison de l'espoir mieux fondé qu'il conçoit de trouver dans une riche ferme une pâture encore mieux assurée. Stimulé par cet appât, l'intrépide oiseau ne craindra pas même de s'abattre au milieu des basses-cours, enlevant de jeunes Poulets et profitant de la négligence des habitants pour leur ravir le morceau de viande que, suivant l'usage du pays, ils font sécher au soleil ou toute autre partie de leur approvisionnement animal. Comme les Cathartes, les Caracaras pourvoient à l'incurie des villageois et des citadins, en dévorant les animaux morts et les immondices. Alors véritables Cathartes à serres prenantes ou modifiés en Vautours à forme d'Aigle, on les voit disputer avec acharnement la possession d'un lambeau de chair à leurs dégoûtants rivaux.

Les Caracaras sont plus ou moins familiers, selon les espèces; ainsi que les Chimangos, ils fréquentent constamment en nombre les *estancias* et les maisons qui servent de tueries. Si un animal meurt dans la plaine, le Catharte ouvre le banquet, et le Caracara ordinaire et le Chimango mangent les derniers débris de chair et nettoient très-proprement les os. Quoique ces oiseaux mangent souvent ainsi ensemble, ils sont loin de vivre en bonne intelligence : quand le Caracara est tranquillement perché sur une branche d'arbre ou qu'il pose par terre, le Chimango vient fréquemment voler autour de lui, et, dans ses évolutions, il cherche à le frapper de ses ailes; mais le Caracara reste indifférent à ces hostilités, et s'il paraît y faire attention, c'est seulement par un dérangement ou un balancement de la tête. Bien que les Caracaras s'assemblent fréquemment en grand nombre, ils ne forment pas de bandes; car, dans les lieux déserts, on les voit le plus souvent isolés ou par paires.

Le Caracara montagnard a le même genre de vie que les pré-



écédents, mais il n'habite que les montagnes cultivées et couche sur les rochers; tandis que le *Caracara Chimachima*, plus sauvage, se montre seulement par intervalle, pour dévorer des restes d'animaux ou pour attaquer de pauvres bêtes de somme blessées par leur bât, et qui ne peuvent se défendre qu'en se

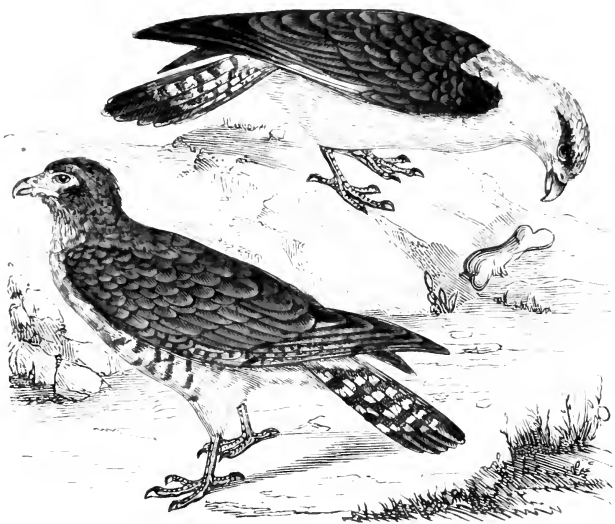


Fig. 29. — *Caracara Chimachima*, *Polyborus Chimachima*.

roulant par terre. Tous ces oiseaux suivent et harcèlent les Chevaux et les Mulets blessés au garot ou à la croupe et abandonnés momentanément dans la campagne. Qu'on se figure un pauvre Cheval épuisé par la suppuration, les oreilles basses et le dos courbé, et l'oiseau planant au-dessus de la plaie, qu'il fixe d'un œil avide, et l'on aura une représentation fidèle de ce tableau

qu'a si bien décrit le capitaine Head avec son esprit original et son exactitude. Cependant, malgré leur voracité, les Caracaras attaquent rarement un animal bien portant, et leurs habitudes nécrophages ont été constatées, non sans émotion, par les voyageurs qui, obligés de s'arrêter pour prendre du repos dans les plaines désolées de la Patagonie, ont pu voir, à leur réveil, sur chaque tertre environnant, un de ces croque-morts, les guettant d'un œil sinistre. Que des chasseurs se mettent en campagne avec leurs Chevaux et leurs Chiens, et bientôt une troupe de ces oiseaux affamés formera leur escorte.

Le jabot découvert du Caracara fait saillie sur sa gorge dès qu'il a mangé; c'est un oiseau indolent, familier, mais poltron. Son vol est lent et lourd : il prend rarement son essor. Deux fois cependant, M. Darwin en a vu un qui glissait à une grande hauteur dans le ciel avec beaucoup d'aisance; il court ou plutôt il sautille, mais avec moins de vitesse que quelques-uns de ses congénères. Sans être généralement bruyant, le Caracara l'est pourtant parfois; il a un cri rauque et particulier qu'on peut comparer au son guttural *g* espagnol suivi d'un double *rr*; quand il pousse ce cri, il élève la tête et la renverse sur le dos.

A ces observations nous pouvons ajouter, d'après d'Azara, que le Caracara mange les Vers, les Sauterelles, les Mollusques et les Grenouilles; qu'il détruit de jeunes Agneaux, comme les Cathartes, au moment où les Brebis viennent de mettre bas, et qu'il poursuit l'Urubu gorgé pour le forcer à vomir la charogne, dont il s'empare aussitôt. Enfin, quelquefois, cinq ou six de ces sales oiseaux se réunissent pour donner la chasse à des Hérons qui viennent de faire leur repas à la rivière, sans doute pour leur faire rendre la nourriture qu'ils ont prise.

Le Chimango est beaucoup plus petit que le Caracara ordinaire. C'est un véritable omnivore; et l'on assure qu'à Chilœ il fait beaucoup de tort aux plantations de pommes de terre,

qu'il sait parfaitement trouver quand elles viennent d'être plantées; mais il préfère la chair, et il a généralement le dernier morceau d'un cadavre. On le voit souvent, dans la carcasse d'une Vache ou d'un Cheval, occupé, comme dans une cage, à déchirer les cartilages intercostaux.

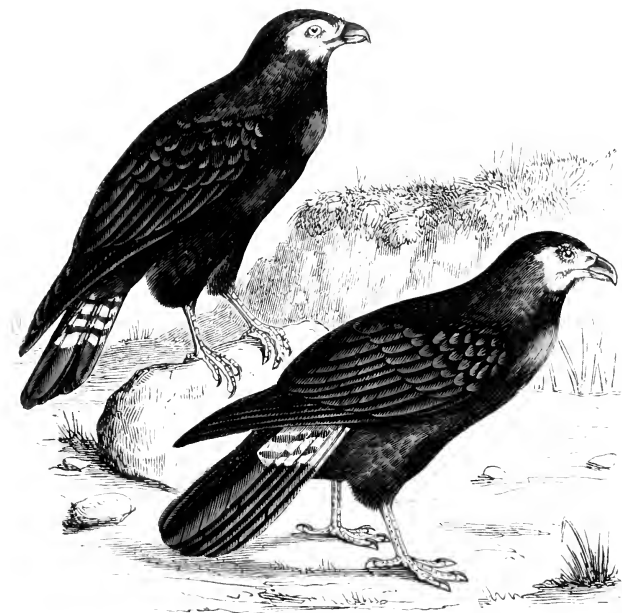


Fig. 50. — Caracara funèbre, *Polyborus funebris*.

Une autre espèce, le Caracara de la Nouvelle-Zélande, est extrêmement commune aux îles Falkland, et ses habitudes sont à peu près les mêmes; cependant elles sont un peu modifiées par le séjour de cet oiseau sur les rochers du bord de la mer, où ils

ont plus souvent l'occasion d'attaquer les animaux vivants et ceux qui sont blessés par les chasseurs. Les officiers du navire l'*Aventure*, qui ont passé un hiver aux îles Falkland, rapportent des exemples extraordinaires de la hardiesse et de la voracité de ces oiseaux. Ils saisirent un jour dans leurs serres un Chien qui était endormi près de son maître; et il n'était pas toujours facile aux chasseurs de les empêcher d'enlever sous leurs yeux les Oies et autres pièces de gibier qui tombaient à quelque distance. Ils attendent et enlèvent les Lapins à leur sortie du terrier. A bord même du navire, rapporte M. Darwin, ils commettaient continuellement quelque vol; et il fallait faire bonne garde pour les empêcher d'arracher le cuir du grément, ou d'enlever la venaison suspendue à l'arrière. Ces oiseaux sont curieux, pillards, ils enlèvent tout ce qui n'exède pas leurs forces, ramassant tout ce qu'ils trouvent par terre. Ils entraînèrent un jour, à près d'une lieue, un grand chapeau noir verni, ainsi que deux de ces bolas dont nous avons déjà parlé, et qu'on emploie ici pour attraper le bétail. Une autre fois, ils enlevèrent un petit compas de Kater dans son étui de maroquin rouge, et l'on ne put jamais le retrouver. Ils sont en outre querelleurs, très-rageurs, et, quand ils manquent leurs coups, ils mordent l'herbe avec tous les signes de la colère; leurs habitudes sont loin d'être sociales. S'ils se réunissent sur la même proie, c'est pour se disputer à chaque instant le moindre lambeau. Leur vol est pesant et gauche, mais, à la différence du Caracara ordinaire, ils courent extrêmement vite. Malgré leur audacieuse familiarité, ils ne font pas leurs nids sur les rochers des deux grandes îles Falkland, mais seulement sur ceux des îlots qui les avoisinent. Les baleiniers prétendent que la chair de ces oiseaux est très-blanche et bonne à manger; nous en douterons jusqu'à plus ample information.

Généralement les habitants des pays où se trouvent des Cathartes et des Caracaras, supportent les premiers avec indiffé-

rence et font une guerre à outrance aux seconds, qui, plus légers et plus rusés, savent éviter les pièges et échapper aux poursuites sans devenir pour cela plus sauvages; car on les prendrait plutôt pour des oiseaux domestiques appartenant au propriétaire d'une ferme que pour des oiseaux de proie ordinairement déliants, et surtout peu habitués à vivre avec l'homme.

Ces oiseaux nichent quelquefois à terre, mais le plus souvent sur des buissons. Leurs œufs ont la forme ovale et arrondie des œufs de Faucon, et, les taches qui les couvrent sont d'un brun rougeâtre, et laissent à peine apercevoir le blanc de la coquille. L'œuf du Caracara ordinaire a les plus grands rapports avec celui du Faucon d'Islande, et, celui du Chimango, sauf ses dimensions un peu plus fortes, avec celui de notre Cresserelle. Les dimensions du premier sont de six centimètres sur cinq de diamètre; celles du second de quatre centimètres et demi sur trois et demi. Leur ponte est de trois ou quatre œufs, et varie suivant les espèces.

2<sup>e</sup> GENRE. — AIGLE, *AQUILA*, Brisson.

La famille des véritables oiseaux de proie, les Falconidés, se divise en deux classes : les Nobles et les Ignobles. Cette distinction est empruntée, comme nous l'avons déjà dit, au langage de la fauconnerie.

L'aigle n'était point considéré par les anciens fauconniers comme un oiseau noble. Son caractère sauvage, féroce, destructeur et, après tout, assez lâche ne mérite point cet honneur. L'opinion publique, si injustement prévenue contre le Vautour, s'est, au contraire, montrée beaucoup trop partielle envers l'Aigle. On a prêté à ce dernier beaucoup de qualités qu'il n'a point. Certains naturalistes, qui avaient étudié la vie de ce rapace dans les livres ou dans les ménageries, nous ont également donné du

roman pour de l'histoire. On a surnommé l'Aigle le roi des oiseaux. Si c'est un compliment qu'on a voulu lui faire, c'est un compliment dont les monarques doivent être peu flattés. Il est

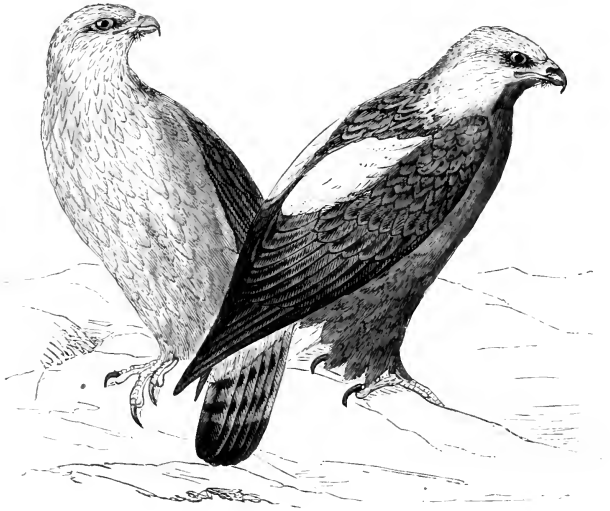


Fig. 51. — Aigle impérial, *Aquila heliaca*.

probable qu'une certaine analogie de mœurs entre le Lion et l'Aigle, la grande force de ces animaux, leur vie solitaire, leurs habitudes guerroyantes, ont été, dans les âges de barbarie, l'origine d'un titre qui correspondait alors aux idées qu'on se faisait de la souveraineté. C'est, en effet, à ce point de vue que s'est placé Buffon pour faire la description du caractère de cet oiseau.

« L'Aigle, dit l'illustre écrivain, a plusieurs convenances physiques et morales avec le Lion. La force, et par conséquent l'em-

pire sur les autres oiseaux, comme le Lion sur les quadrupèdes. La magnanimité : ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris importuns de la Corneille ou de la Pie que l'Aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même. La tempérance : il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le Lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le Lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'Aigles dans la même portion de montagne que deux familles de Lions dans la même partie de forêt ; ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournissent une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'Aigle a de plus les yeux étincelants et à peu près de la même couleur que ceux du Lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant. Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également féroces, également fiers et difficiles à réduire ; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. »

On verra tout à l'heure ce qu'il faut rabattre de ce tableau.

Commençons par bien caractériser ce genre, des plus remarquables dans l'ordre des rapaces par la vigueur des espèces qui le composent, par leur audace et par l'énergie de leurs appétits, comme par la grandeur de leur taille. Leur bec est puissant, fortement recourbé au sommet ; leurs ailes sont pointues et aussi longues que la queue ; celle-ci est carrée, égale ou étagée ; leurs tarses sont complètement emplumés jusqu'à la naissance des doigts.

Les Aigles recherchent généralement une proie vivante, qu'ils emportent dans leurs aires, placées sur les rochers les plus inaccessibles; mais, pressés par la faim, il ne dédaignent pas la chair morte.

Ils vivent sur les plus hautes montagnes, et ne descendent qu'accidentellement dans les plaines; ils sont répandus sur toute la surface du globe, et une espèce habite la Nouvelle-Hollande et se fait distinguer des autres par sa queue étagée.

Il y a peu de chasseurs qui puissent se vanter d'avoir tué un de ces rois des oiseaux. L'Aigle de Jupiter ne se laisse pas tuer comme un simple volatile, lui que nous n'apercevons guère que par delà des nuages, traversant majestueusement les cieux. Au-dessus de l'Aigle ne peut voler aucun être vivant; entre lui et le soleil il n'y a rien, comme dit le spirituel et savant chasseur naturaliste, Ch. Boner, que cet *au delà* que nous appelons l'*espace*. C'est dans cette région qu'il se repose sur ses larges ailes dorées par les rayons qui les inondent. C'est de cette élévation prodigieuse, de ce désert sans limite, qu'il regarde notre planète, et qu'avec une puissance de vision presque surnaturelle il examine les mouvements de tout ce qui vit à plusieurs milliers de pieds plus bas. Rien n'échappe à cette perspicacité, qui ne saurait être égalée que par l'œil prophétique d'un devin. Comment donc s'étonner que les anciens aient fait de l'Aigle le ministre du Dieu suprême et armé ses serres des carreaux de la foudre? L'Aigle royal a été souvent aperçu plus haut que tel sommet de onze cents à douze cents pieds au-dessus de la mer. Les chasseurs de l'Oberland affirment que son essor surpasse celui du Gypaète, qui ne le cède lui-même qu'au Condor. Son immense énergie musculaire lui permet de lutter contre les vents les plus impétueux et les plus violents. Ramond raconte que, quand il atteignit le sommet du mont Perdu, le point le plus élevé des Pyrénées, il ne vit aucune créature vivante, si ce n'est un Aigle qui



passa au-dessus de sa tête, volant avec une rapidité extraordinaire contre un vent furieux qui soufflait du sud-ouest.

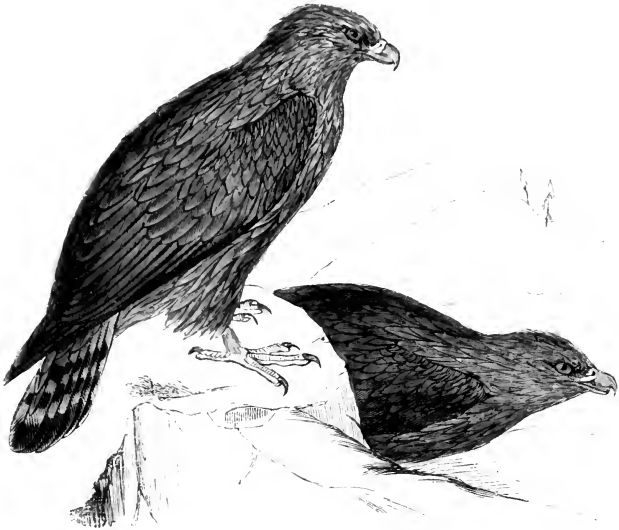


Fig. 52. — Aigle royal. *Aquila chrysaetos*.

On sait à quelle distance incroyable un Aigle royal peut découvrir sa proie; mais on a rarement été témoin d'un aussi grand déploiement de cette faculté que dans l'exemple cité par M. Saint-John. En parcourant la magnifique et déserte contrée entre Killeska et Inchnadamph, en Écosse, ce chasseur naturaliste vit un de ces oiseaux planer sur le versant de la montagne qui s'élève majestueusement aux yeux des voyageurs. L'Aigle se trouvait si haut dans les airs qu'on l'aurait pris pour un point noir, lors-

que de cette haut ur prodigieuse il aperçut tout à coup une Gelinotte dans la bruyère. Trop éloigné pour fondre directement sur elle, il ferma presque entièrement les ailes et descendit, en décrivant une longue spirale, jusqu'à une certaine distance de terre. Pendant ce temps, la Gelinotte était probablement parvenue à s'éclipser, car l'Aigle s'arrêta quelques minutes à planer, tournant la tête de tous côtés comme s'il avait perdu de vue sa victime. Mais, découvrant subitement la pauvre bête, il s'élança les jambes tendues et ne faisant, en apparence, qu'effleurer les bruyères, il saisit la Gelinotte, avec laquelle il prit son vol vers la plus haute crête de la montagne. L'Aiglon, lui-même, a déjà la vue très-développée, car il reconnaît l'approche de son père et de sa mère, invisibles encore à l'homme qui les épie dans le voisinage de l'aire.

Au poids du corps de l'Aigle ajoutez, dit Ch. Boner, celui de la proie qu'il tient dans ses serres; rappelez-vous que cette proie est souvent enlevée à des distances considérables, du fond d'une vallée jusqu'à la cime d'un mont; rappelez-vous que quelquefois l'Aigle franchit la chaîne alpestre qui sépare deux royaumes. Calculez ensuite la force musculaire que la nature a donnée à l'Aigle, quand cette proie est, par exemple, un jeune Chamois ou un Monton, et vous aurez une idée de la vigueur et de la puissance de cet oiseau. Voyez de quel feu brille son regard même dans la cage, lorsqu'il n'est plus qu'un roi captif, et vous comprendrez ses instincts.

L'Aigle, par sa taille, par son appétit et par la puissance de ses armes, est un des mieux nommés parmi les *Rapaces*. Mais ceux qui n'ont vu ces terribles oiseaux que dans les cages de nos jardins zoologiques ne peuvent se former qu'une bien faible idée de ce qu'ils sont en liberté au milieu des rochers et des montagnes. « J'ai eu, dit le docteur J. Franklin, le bonheur de voir de près ces oiseaux dans leurs farouches retraites, et je n'oublierai

jamais l'impression que produisit sur moi la ferveur et brutale majesté de ces tyrans de l'air. La dernière fois que je rencontrai un Aigle, c'était en Auvergne. Je traversais alors la France, en revenant de l'Orient, par Marseille. Je venais d'escalader les hauteurs de cette volcanique province, et je me trouvais au milieu des noirs précipices creusés par les anciennes convulsions de la nature. Une cascade se précipitait avec un bruit de tonnerre. Au milieu des rugissements de l'eau, un cri court et perçant, qui semblait sortir des nuages, frappa mon oreille. En regardant dans la direction d'où était parti ce bruit, j'aperçus bientôt un petit point noir qui se mouvait rapidement vers moi. C'était un Aigle royal ou Aigle doré. L'oiseau venait évidemment des plaines qui s'étendent sous les chaînes de montagnes. Il semblait flotter, ou, pour mieux dire, faire voile dans l'océan d'un air relativement calme. De temps à autre cependant il frappait lentement de l'aile comme pour affermir son vol. Voyant qu'il approchait dans une ligne directe, nous nous cachâmes, mon guide et moi, derrière un rocher, et nous observâmes ses mouvements à l'aide d'une longue-vue. Lorsque nous avions commencé à l'apercevoir, il pouvait être à la distance d'un ou deux kilomètres; mais, en moins d'une minute, il se montra à la portée d'un coup de fusil. Après avoir regardé deux ou trois fois autour de lui, il laissa pendre ses serres, trembla légèrement et s'abattit sur un roc. Pendant un moment il promena encore çà et là ses yeux perçants et brillants, comme pour s'assurer qu'il n'avait rien à craindre, ensuite il fourra sa tête sous une de ses ailes éployées et rangea ses plumes avec le bec. Cela fait, il étendit le cou et regarda fixement le ciel du côté d'où il était venu, puis il poussa quelques cris rapides. Il resta là environ dix minutes, manifestant une grande inquiétude, foulant le granit avec ses serres crochues, toujours impatient, toujours agité, lorsque soudain il sembla voir ou entendre quelque chose. Tout à coup il s'éleva du rocher sur

lequel il s'était posé, se lança dans l'air et flotta comme auparavant, en faisant entendre le même cri aigu. Regardant alors autour de nous pour connaître la cause de son émotion, nous vîmes approcher de lui sa femelle. Il vola à sa rencontre, et bientôt les deux oiseaux devinrent invisibles. C'était le grand Aigle doré; espèce qui se rencontre accidentellement en Angleterre et en Écosse, mais plus souvent en Irlande. »

Les Aigles, surtout ceux de grande taille, ont été, en effet, pendant longtemps assez communs dans les parties désertes et montagneuses de l'Écosse. De jour en jour ils deviennent plus rares dans les Iles Britanniques. L'influence de l'homme a chassé ces brigands de l'air des hautes positions naturelles qu'ils occupaient dans les temps anciens. A une époque sans doute peu éloignée, et peut-être arrivée à l'heure où nous écrivons, ces superbes animaux auront disparu de la Grande-Bretagne. Il y a une vingtaine d'années, on voyait encore des Aigles sur les hauteurs de Mar et d' Athol, dans le Sutherland. Aujourd'hui, c'est presque uniquement dans les solitudes reculées des Highlands, dans quelques îles situées au nord-ouest des côtes de l'Écosse et dans les déserts du nord de l'Irlande qu'on rencontre parfois des Aigles ayant les proportions majestueuses que présentaient ces oiseaux dans les temps primitifs de l'Europe. Même dans ces montagnes, la civilisation a trouvé le moyen de détruire, du moins en partie, ces incommodes voisins qui par leurs ravages, menaçaient la sécurité de l'homme et des troupeaux. Les sociétés d'éleveurs en ont encouragé la destruction à l'aide de primes offertes aux chasseurs; et les gardes-chasse anglais ont achevé l'œuvre au moyen des pièges. Ces magnifiques oiseaux se rencontrent néanmoins encore dans toutes les parties montueuses de l'Europe. L'Aigle royal est celui qu'on y remarque le plus fréquemment, surtout au nord; il est plus commun et même sédentaire en Suisse, en France, dans les basses Alpes et sur les montagnes du Dauphiné;

plus rare dans les Pyrénées; mais il semble que, comparative-ment à ces localités, il abonde dans les Highlands d'Écosse.

Il bâtit son aire dans les cavités de rochers à pic et inaccessibles, sur quelque rebord de précipice, où l'Aiglon grandira à l'abri des animaux qui l'attaqueraient en l'absence du père et de la mère : un roc qui fait face au midi est celui qui leur convient le mieux, parce que cette situation conserve plus longtemps la chaleur de l'œuf quand la mère le quitte. Comme ces rocs inaccessibles ne se rencontrent pas aisément, une fois que l'Aigle s'est installé dans celui qui lui paraît le plus commode et le plus sûr, il y revient chaque année à l'époque de la ponte, et il y est bientôt remplacé s'il l'abandonne. Tel est le rocher de Rohrmoos, cité par M. Ch. Boner, et qui se trouve dans le domaine appartenant au prince Frédéric Waldburg-Wolfegg-Waldsée, à quarante kilomètres environ du lac de Constance. Ce rocher, occupé depuis un temps immémorial, l'était encore en mars 1861, quoique les occupants de l'année précédente eussent été tués. Quelquefois cependant, dans des localités encore plus désertes, l'Aigle place son aire sur des points moins inabordables.

Construite avec des tiges et des racines de bruyère, la demeure de l'Aigle dure effectivement plusieurs années, et peut, à l'aide de quelques réparations légères, abriter plusieurs générations. C'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, et assez solide pour durer longtemps. Ce nid est construit à peu près comme un plancher, avec de petites perches ou bâtons de cinq à six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts et traversés ou entrelacés par des branches souples recouvertes de plusieurs lits de joncs et de bruyères. Ce plancher solide est large de plusieurs pieds et assez ferme, non-seulement pour soutenir l'Aigle, sa femelle et ses petits, mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité de vivres. On a trouvé en Angleterre, dans le Derbyshire, un nid construit

avec de grands bâtons; il reposait d'un côté sur le coin d'un rocher très-escarpé, et de l'autre sur deux bouleaux qui avaient eu la fantaisie de végéter dans cet endroit. Il contenait un Aiglon, un Lièvre mort et un Agneau.

Les œufs, dont la coquille est forte et de grande dimension, sont au nombre de deux, rarement trois ou quatre. Leur forme, à peu d'exceptions près, est généralement ovulaire; les bouts aussi obtus l'un que l'autre; leur coquille, d'un grain moins épais que celles Vautours, est blanche et légèrement bleuâtre dans sa transparence, et extérieurement poreuse, quoique mie, mate et sans reflet. La couleur de l'œuf de l'Aigle doré ou Aigle fauve, dont nous nous occupons principalement ici, est d'un blanc très-légèrement teinté de bleuâtre, et presque toujours maculé de nombreuses taches variant du brun violacé au brun jaunâtre, et de quelques autres taches d'un gris lilas, ressemblant le plus souvent, les unes et les autres, à des éclaboussures dirigées du gros bout vers le petit, et en partie clair-semées distinctement, ou réunies en larges plaques; parfois le blanc de la coquille paraît teinté de jaune sale et simplement moucheté par intervalles de teintes de cette couleur. Les diamètres sont de sept centimètres et demi à six centimètres sur cinq et demi. Quel que soit le nombre de ces œufs, il y a rarement plus de deux petits, et le plus souvent un seul; ce qui est déjà beaucoup, à cause des difficultés qu'éprouvent le père et la mère à trouver une nourriture suffisante.

Le mâle prend part aux travaux de l'aire et couve à son tour. Si même la femelle vient à périr, il se charge seul du soin des œufs ou des Aiglons. Pendant les huit ou dix premiers jours, le jeune Aiglon est nourri avec des morceaux tendres, comme les entrailles d'animaux, puis avec des chairs séparées de l'os, bientôt enfin on lui jette des carcasses entières, qu'il dépèce et dévore comme il peut. Le père et la mère restent à peine six ou huit secondes

dans le nid chaque fois qu'ils y viennent, et deux jours s'écou-  
lent souvent entre deux visites; l'Aiglon est ainsi exposé à jeû-  
ner s'il n'a reçu qu'une provision insuffisante. Mais une fois  
sortis du nid, les Aiglons sont en quelque sorte bannis par leurs  
parents, et doivent chercher eux-mêmes leur subsistance. Il ne  
faut pas croire, dit M. Ch. Boner, à qui nous devons ces nouvelles  
et minutieuses observations, que, parce que l'Aigle parcourt un  
vaste espace, il doive nécessairement trouver des aliments en  
abondance. La nature y a pourvu en rendant l'oiseau, même  
nouvellement éclos, et contrairement aux besoins impérieux des  
autres jeunes oiseaux, susceptible de jeûner des jours entiers, et  
jusqu'à une ou deux semaines, comme le font le Hibou et le  
Grand-Duc. Aussi l'Aigle se gorge-t-il, si le gibier abonde, et  
cinq à six livres de viande disparaissent en un seul repas, quand  
il a subi une longue abstinence.

Loin de justifier sa réputation de courage et de magnani-  
mité, l'Aigle est un oiseau vorace, avide d'aliments impurs, et  
paresseux tant qu'il n'est pas harcelé par la faim. Quoiqu'il ait  
des ongles et un bec en état d'entamer une peau très-dure, il  
préfère conserver sa proie jusqu'à ce qu'elle soit corrompue; et  
malgré sa vigueur et son agilité sans pareilles, il aimera mieux  
dévorer une charogne que se mettre en chasse. Rencontre-t-il  
quelque carcasse de Mouton ou de Chien, il se gorgera comme  
un Vautour, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus s'envoler. Des Aigles,  
surpris dans cet état d'engourdissement, ont été tués à coups de  
bâton. Quand il n'a pu choisir sa proie au milieu d'un troupeau,  
il attaque les Lièvres et les Tétràs Ptarmigans. A la suite des  
inondations et des ouragans de neige, l'Aigle se met en quête  
des Brebis noyées ou étouffées. De loin en loin, il arrive qu'un  
Cerf blessé à mort vient expirer dans la solitude et lui fournit  
une provision durable. Il prend quelquefois, mais rarement, des  
Gelinottes au vol.

L'Aigle n'a pas les mêmes avantages que le Faucon pour saisir sa proie. Ce dernier n'attaquant en liberté que des oiseaux généralement plus petits que lui, ne rencontre aucune résistance. Il n'a point à se défier d'un danger personnel quand il chasse; il exécute tous ses mouvements avec la prestesse qui appartient à sa taille, et s'introduit dans des lieux relativement étroits, interdits à l'envergure de l'Aigle. L'Aigle n'enlève que des objets qu'il peut saisir dans son essor oblique. Il ne descend sur aucune partie du sol qu'avec la certitude de pouvoir remonter en décrivant la même courbe hardie. Il ne se hasarderait pas à être cerné dans un passage resserré; en un mot, pour saisir un Agneau ou tout autre animal, il lui faut le même champ qu'à l'Hirondelle pour attraper les insectes qui volent sur une pièce d'eau. C'est ce qui protège maintes créatures contre un si formidable ennemi. Le moindre buisson devient un abri pour les oiseaux ou les petits animaux qu'il poursuit, car l'Aigle pourrait y engager ses serres, mais il manquerait d'espace pour développer ses ailes. Dans ce cas il aime mieux jeûner que se mettre dans l'embarras. Buffon cite un Aigle qui, pris dans un piège, vécut environ quarante jours sans aliments, et qui ne parut affaibli que vers les huit derniers jours; on le tua pour ne pas le laisser languir plus longtemps. Cette disposition à supporter facilement l'abstinence n'est d'ailleurs point restreinte à l'Aigle : tous les animaux de proie sont organisés de manière à supporter de longs jeûnes.

La vue perçante de l'Aigle embrasse en vain tout un canton; il rencontre souvent de nombreuses difficultés; le troupeau parmi lequel il semblerait n'avoir qu'à choisir une victime a aussi son instinct craintif, qui lui révèle l'approche de l'ennemi et le moyen de parer ses attaques. Les Moutons se serrent les uns contre les autres en troupe compacte, les Brebis autour de leurs Agneaux, et s'ils ont pu se réfugier sous un arbre, contre une haie ou sur le revers d'une colline, et qu'ils se sentent dans une position avan-



tageuse, ils s'animent de courage et d'espérance. Dans ce cas l'Aigle ne songe nullement à attaquer, surtout si le troupeau est sous la garde d'un homme ou près de son habitation. Comme tous les animaux sauvages, l'Aigle craint l'homme, et, fidèle à sa tactique de surprise, il ne livre jamais le combat à un adversaire qui peut lui opposer une arme dont un coup rendrait la victoire même dangereuse. On a vu un Chamois, abrité par derrière, faire reculer un aigle avec ses cornes. Grellet, dans ses Mémoires, raconte qu'il découvrit un jour un Loup et un Aigle morts à côté l'un de l'autre. Le duel, dents contre serres, avait été funeste à l'oiseau comme au quadrupède.

Les montagnes de la Bavière abondent en Chamois, et l'Aigle leur fait fréquemment la chasse; il a recours, ou à peu près, aux manœuvres que nous avons vu pratiquer par le Gypaète. L'occasion se présente souvent d'étudier ces manœuvres de chasse et les ruses de l'Aigle modifiées par les circonstances. Un Chamois adulte, raconte M. Boner, s'était aventuré sur la crête d'un rocher, comme cela arrive si souvent à ces animaux; il est bientôt aperçu par un Aigle, qui, ne pouvant, à cause de son immense envergure, descendre assez près du rocher pour y saisir sa proie, feint cependant de s'élaner sur elle, de manière à la faire reculer pas à pas jusqu'au bord du précipice; et là, simulant un dernier assaut, l'Aigle fait perdre pied au Chamois, qui tombe selon son calcul, et roule de saillie en saillie. Mais, au moment où l'Aigle croyait pouvoir le saisir avant qu'il se noyât dans un lac qui était au-dessous, il découvre deux bateliers qui, ayant suivi tous les mouvements stratégiques de l'oiseau, le forcent à battre lui-même en retraite et s'emparent du butin.

Le même chasseur a vu un Aigle, traquant un Lièvre dans un champ couvert de neige, précipiter son vol circulaire avec une telle rapidité que la pauvre bête ne pouvait fuir d'aucun côté sans être immédiatement distancée par son tyran, qui s'arrêtait

soudain et semblait jouir de la terreur de sa craintive victime.

Quelque extraordinaires que paraissent les distances parcourues par l'Aigle, on s'en étonne moins lorsqu'on sait que chaque coup d'aile lui fait franchir un espace de soixante pieds en une seconde. Cette rapidité d'essor est un attribut de puissance qui frappe l'imagination, et cependant il y a quelque chose de plus imposant et de plus majestueux encore dans cette progression à travers les airs, c'est le calme de l'oiseau, ailes déployées comme les voiles d'un navire, et porté en avant par le simple acte de sa volonté. On ne peut s'expliquer comment il reste ainsi suspendu sans un seul mouvement apparent, et naviguant dans une direction parfaitement horizontale, sur près de deux kilomètres d'étendue. Au milieu du vol le plus rapide, l'Aigle s'arrête instantanément et descend, ailes repliées, d'une hauteur de trois ou quatre mille pieds, tombant ainsi en quelques secondes comme un corps inerte, puis tout à coup ses ailes s'ouvrent, forment un immense éventail, et l'oiseau se relève élégamment et sans effort, tenant dans ses serres l'objet qu'il a saisi trop rapidement pour qu'on ait pu s'apercevoir de ce temps de son mouvement.

On a vu des Aigles tuer leur victime en la frappant d'un coup d'aile, et sans la toucher avec leurs serres. Beaucoup de gens hésitent pourtant encore à croire que ces oiseaux aient une force suffisante pour enlever les enfants et les Moutons. Si cette accusation reposait seulement sur deux ou trois récits plus ou moins vagues, on pourrait encore douter; mais les faits sont, au contraire, très-nombreux et attestés par des témoins dignes de foi. Les naturalistes qui contestent sur ce point le récit des voyageurs, en parlent fort à leur aise. « J'avoue, dit le docteur Franklin, que les Aigles de leurs collections ne sont jamais venus les trouver au coin du feu, ni les alarmer sur le sort de leurs enfants; mais, si nos sceptiques académiciens avaient vécu dans les pays où ces oiseaux commettent toutes sortes de brigandages, ils modifie-

raient peut-être leur opinion. » L'évêque Héber raconte que pendant un de ses voyages dans les montagnes de l'Inde, il apprit qu'on se plaignait beaucoup des enlèvements d'enfants par les Aigles. Mais il n'est point nécessaire d'aller si loin pour trouver les traces de si cruels méfaits. Dans l'île de Syke, en Écosse, une femme avait laissé son enfant, pour un temps fort court, dans un champ : un Aigle emporta cet enfant dans ses serres, et traversa au vol toute la longueur d'un lac. Quelques gens de la campagne qui gardaient leurs troupeaux aperçurent l'oiseau déposer son fardeau sur un rocher, et, entendant les cris de l'enfant, ils se rendirent en toute hâte sur le lieu de la scène, où ils trouvèrent la victime saine et sauve.

En Suède, il y a une douzaine d'années, une femme travaillant dans un parc de brebis avait déposé son enfant sur le sol, à une petite distance; un Aigle s'abattit et enleva l'enfant. Pendant longtemps la malheureuse mère entendit la pauvre victime criant dans l'air; mais il n'y avait aucun moyen de lui porter secours. Bientôt les cris cessèrent; la mère devint immédiatement folle, et, au dire du docteur Franklin, elle vivait encore, il y a quelques années, dans une maison d'aliénés.

Au printemps de 1847, un Aigle, furieux de la perte de ses aiglons, avait enlevé un enfant de dix ans, dans la commune de Héry-sur-Alby (nous ne savons si ce nom est bien orthographié), dans le canton de Genève. Cet enfant fut déposé à environ six cents mètres de l'endroit où il avait été saisi. Il fut heureusement délivré par des bergers témoins du fait, et qui accoururent. L'enfant n'avait que quelques blessures faites par les serres.

A Tirst-Holm, l'une des îles Feroë, placée entre le nord de l'Écosse et l'Irlande, un Aigle enleva un enfant qui se trouvait à une petite distance de sa mère, et l'emporta dans son aire, placée sur la pointe d'un grand roc, si escarpé que les plus hardis n'avaient jamais osé le gravir. La courageuse mère trouva seule le

moyen d'escalader ce rocher. Mais, hélas ! il était trop tard : l'enfant était mort.

En Amérique, dans la paroisse de Saint-Ambroise, près de New-York, deux garçons, l'un âgé de sept ans, l'autre de cinq, étaient en train de faire la moisson, pendant que leurs parents dinaient. Un grand Aigle, fendant l'air à toutes ailes, essaya de saisir l'aîné, mais il manqua heureusement son coup, et s'abattit à petite distance; quelques instants après il recommença son attaque. Mais le jeune et courageux moissonneur se défendit bravement avec sa faucille, et au moment où l'Aigle fondit sur lui pour la seconde fois, il lui porta sur l'aile gauche un coup si vigoureux que cette aile fut entamée et que la pointe de l'instrument traversa les côtes et pénétra dans le corps du ravisseur, qui resta sur place. La faim seule peut expliquer une pareille audace. Les grands Aigles sont très-communs dans cette partie du nouveau monde; ils emportent souvent de grosses volailles et des pièces de bétail, mais c'est le seul exemple qu'on cite dans le pays, d'une attaque dirigée contre des enfants.

Enfin, le docteur Tschudi rapporte que dans un village des montagnes des Grisons, en Suisse, un Aigle fondit sur un enfant de deux ans et l'emporta. Aux cris de la victime, le père accourut et poursuivit le ravisseur sur les rochers. Comme le fardeau était lourd, l'Aigle, avait lâché sa proie, mais le pauvre enfant était mort, et il avait les yeux crevés. Le père désolé promit de se venger et guetta longtemps le meurtrier, qui rôdait continuellement dans le voisinage. Il réussit un jour à le prendre vivant dans un piège à renard. Dans sa colère et son empressement à s'en saisir, il se jeta sur lui si imprudemment, qu'avec son bec et la patte qui lui restait libre l'oiseau le blessa grièvement. Des voisins accourus à propos tuèrent l'Aigle à coups de bâton.

On voit, par ces nombreux exemples, et contrairement à l'opinion généralement accréditée dans la science, que si l'Aigle est

capable de voler à une considérable distance avec un agneau ou un mouton dans ses serres; il peut parfaitement bien aussi enlever un enfant.

Une autre espèce, l'Aigle des montagnes ou Aigle à queue étagée, est pour l'hémisphère du Sud ce qu'est l'Aigle royal pour



Fig. 55. — Aigle à queue étagée, *Aquila fucosa*, d'après Gould.

le nôtre. C'est l'*Aquila fucosa* de Cuvier, le *Wol-dja* des aborigènes des montagnes et des plaines de l'Australie occidentale, l'Aigle-Falcon des colons. Il est répandu généralement sur toute la partie méridionale de l'Australie; on le rencontre en grand nombre à la terre de Van-Diemen et sur les grandes îles du dé-

troit de Bass, et selon toute probabilité, on doit le trouver, au midi, aussi rapproché des tropiques que dans le nord on trouve l'Aigle royal rapproché du pôle. Doué d'une grande force et féroce à l'excès, il est le fléau des bergers et des éleveurs, qui lui font une guerre à mort et le poursuivent sans relâche. M. Gould en tua un qui pesait neuf livres et mesurait six pieds huit pouces d'envergure, mais ce naturaliste en a vu de plus grands. On peut se faire une idée de la force de cet oiseau par celui dont parle Collins : Il avait été pris par le capitaine Waterhouse, dans son expédition à Broken-Bay, et quoique attaché au fond du bateau et les jambes liées, il enfonça ses serres dans le pied de l'un des hommes de l'équipage. Pendant les dix jours que dura sa captivité il ne voulut accepter de nourriture que d'une seule personne. Les naturels le regardaient avec terreur et affirmaient, en l'examinant, qu'il était de force à enlever un Kangourou de moyenne taille. Le captif ne put supporter sa prison, et, un beau matin, on ne trouva plus que ses entraves, dont il avait su se débarrasser.

Cet Aigle se nourrit principalement de Kangourous de la petite espèce. Il a les mêmes habitudes et les mêmes instincts que l'Aigle royal, il attaque des Outardes, deux fois aussi grosses que lui; mais le Kangourou est sa nourriture de prédilection. C'est le capitaine Flinders qui découvrit cet Aigle en Australie. Ce voyageur se promenait un jour avec quelques-uns de ses officiers, quand un grand Aigle, à l'aspect farouche et aux ailes déployées, s'approcha tout d'un bond, puis, s'arrêtant court à une distance d'environ vingt mètres, il s'éleva dans un arbre. Bientôt après un oiseau de la même espèce se montra, et, volant au-dessus de la tête des promeneurs, il parut vouloir s'abattre sur eux; mais il changea d'avis avant de les toucher. Le capitaine Flinders supposa que ces Aigles le prenaient, lui et ses compagnons, pour une bande de Kangourous qui, lorsqu'ils se tiennent sur leurs pattes de derrière, comme c'est leur habitude, ont, jusqu'à un certain

point, la taille et la forme d'un homme. Une circonstance géographique donnait quelque vraisemblance à l'hypothèse du capitaine. C'est que la contrée était absolument déserte et sans aucune trace d'habitation, de sorte que ces Aigles pouvaient bien n'avoir encore jamais vu d'hommes. Mais à présent le mouton se promène où bondissait autrefois le Kangourou, et le terrible oiseau à queue étagée fait une énorme consommation d'agneaux. Il ne dédaigne cependant pas la charogne, car M. Gould, dans l'une de ses expéditions dans l'intérieur des plaines septentrionales de Liverpool (Australie), n'en vit pas moins de trente à quarante autour d'une carcasse de buffle. Quelques-uns, gorgés jusqu'au bec, étaient perchés sur les arbres voisins; le reste de la bande continuait le festin. Il ajoute même que cet Aigle suit les chasseurs de Kangourous des journées entières, pour profiter des débris que jettent ceux-ci lorsqu'ils vident leur gibier.

Il y a quelques exceptions à l'amour des Aigles pour les solitudes : on en rencontre quelquefois dans d'autres parties de la Grande-Bretagne moins sauvages que les déserts des Highlands. Le docteur J. Franklin rapporte qu'un gentleman lui a raconté avoir été visiter, en Écosse, un ami près de la maison duquel était un nid qui, pendant plusieurs étés, avait été habité par deux Aigles. Cette aire se trouvait placée sur une montagne rocheuse, à quelque distance d'un bloc de pierre d'environ six pieds carrés. Le maître de la maison et ses gens trouvaient sur ce bloc, pendant le temps que les deux Aigles avaient des petits, une provision de Coqs de bruyère, de Perdrix, de Lièvres, de Lapins, de Canards, de Bécasses, et, de temps à autre, des Chevreux, des Faons et des Agneaux. Lorsque les Aiglons étaient assez forts pour sauter sur cette pierre, les Aigles apportaient des Lièvres et des Lapins vivants, et apprenaient à leurs petits à immoler les victimes. Mais de temps en temps les Lièvres, les Lapins, les Rats, n'étant pas suffisamment affaiblis par

leurs blessures, parvenaient à s'échapper de la seïre des Aiglons. Comme les Aigles avaient fait de la pierre de la montagne une sorte de garde-manger, toutes les fois que des visiteurs venaient à l'improviste, le maître de la maison avait coutume de recourir à cet *en cas*. Il envoyait ses domestiques pour savoir ce que ses voisins du rocher tenaient en réserve, et rarement ils revenaient sans gibier. Lorsque le gentleman ou ses gens enlevaient ces provisions, les Aigles n'étaient pas longtemps sans apporter d'autres vivres. Mais, lorsque le fruit de leur chasse ne leur était point enlevé, le père et la mère se promenaient çà et là aux environs, et semblaient jouer avec leurs petits, jusqu'à ce que les provisions fussent tout à fait épuisées. Pendant tout le temps que la femelle couvait, le mâle apportait seul de copieuses provisions sur le bloc. Ces deux Aigles faisaient bon ménage, soignaient bien leurs petits jusqu'au moment où ils pouvaient prendre leur volée. Dès lors les Aiglons devaient quitter non-seulement leur berceau, mais la contrée, et on ne les revoyait plus. Ces exigences brutales se retrouvent, comme nous l'avons déjà dit, chez tous les carnassiers. Il leur faut un domaine assez vaste pour suffire à leur appétit, et qu'ils exploitent sans concurrence.

Ce fait d'approvisionnement facile aux dépens des Aigles n'est pas unique. On cite encore un pauvre habitant du comté de Karry, en Angleterre, qui pourvut abondamment à la subsistance de sa famille pendant un été entier, en prenant dans le nid d'un Aigle royal le gibier qu'y apportaient le père et la mère; et, pour prolonger la durée des soins des parents et de l'approvisionnement au delà du terme ordinaire, il guetta le moment où les Aigles étaient en chasse, coupa les plumes des ailes des Aiglons, et retarda ainsi beaucoup leur départ.

Un fait assez curieux de l'histoire des Aigles et en rapport avec leurs instincts chasseurs, ferait croire que ces oiseaux n'exercent pas leur industrie dans le voisinage de leur aire et



qu'ils préfèrent marauder au loin. Aux îles Shiant, groupe de rochers situés entre les Hébrides, les habitants assurent que les Aigles, qui sont assez nombreux, surtout dans la saison de l'incubation, s'abstiennent de nourrir leurs petits avec les animaux appartenant à l'île dans laquelle ils ont fixé leur domicile. Ils les apportent invariablement des îles voisines, et souvent d'une distance de plusieurs kilomètres.

Chez les Romains, l'Aigle marchait à la tête des armées; mais il ne faut point perdre de vue le témoignage de Pline, le naturaliste : « L'Aigle, dit-il, fut substitué aux autres enseignes par Caius Marius. Ce n'était pas d'abord l'oiseau de la nation, c'était celui de la dictature. »

Le caractère intraitable, le poids de l'Aigle et sa force, dont il est toujours prêt à abuser, ne permettent guère de l'employer à la chasse. Les anciens fauconniers de l'Occident ne s'en servaient pas; ce n'est qu'en Russie et dans les pays orientaux qu'il a été possible de le dresser. Nous voyons en effet que les Tartares prennent de jeunes Aiglons et les dressent à la chasse du Lièvre, du Renard, de l'Antilope et même du Loup. Il se peut, néanmoins, que l'oiseau employé par eux et désigné par les voyageurs sous le nom d'Aigle, ne soit réellement pas un Aigle, mais une grande espèce de Faucon. On cite surtout une tribu des Kirguis comme affectionnant ce genre de chasse. Le Kirguis, monté à cheval, place sur le devant de la selle l'oiseau de proie, dont la tête est couverte d'un capuchon. Dès que le chasseur aperçoit l'animal qu'il se propose d'atteindre, il découvre la tête de l'oiseau, qui s'élançe tout à coup sur sa proie, l'étreint dans ses fortes serres et ne lâche prise que lorsque son maître vient la lui enlever. Cette espèce d'Aigle, qui est appelée *Barkout* par les Kirguis, est tellement estimée de ces peuples, qu'ils font volontiers le sacrifice d'un de leurs Chevaux et de leurs prisonniers pour posséder un de ces oiseaux chasseurs.

Un professeur allemand, Reiser, publia, il y a une trentaine d'années, une brochure sur l'emploi qu'on pourrait faire de l'Aigle pour diriger les ballons. Il précise le nombre de ces oiseaux à atteler suivant la proportion de l'aérostat, et indique la manière de harnacher, d'instruire et de guider ces coursiers de l'air. Cette excentricité peut être ajoutée à celle de Santiago Cardenas, qui, dans le même but, proposait aussi d'atteler des Condors.

Quoique l'Aigle soit d'un mauvais naturel, on a des exemples de sa soumission. En 1807, un Aigle d'une grande beauté était conservé à la ménagerie du Muséum de Paris, et il portait à l'une de ses pattes un anneau d'argent. Il avait été pris au milieu de la forêt de Fontainebleau, dans une trappe à Renard, dont le ressort lui brisa une patte. Sa guérison fut longue et le traitement pénible. Il fallut recourir à une opération douloureuse; l'Aigle la supporta avec une grande patience. Pendant cette opération, sa tête seule était libre; mais il ne chercha nullement à s'opposer par des coups de bec au pansement de sa blessure, dont il fallut extraire plusieurs esquilles. Il n'essaya pas non plus de déranger l'appareil qu'exigeait la fracture. Enveloppé dans un linge et couché sur le flanc, il passa toute la nuit sur la paille, sans faire le moindre mouvement. Le lendemain, lorsque la consolidation de l'appareil permit de démailloter le blessé, il se plaça de lui-même sur un perchoir, où il resta toute la journée, appuyé sur sa bonne patte, sans faire aucune tentative pour s'échapper, quoique les fenêtres fussent ouvertes. Cependant il refusa toute nourriture jusqu'au treizième jour de sa captivité. Ce jour-là, on lui présenta un Lapin, qu'il tua d'un coup de bec et qu'il mangea. Pendant vingt et un jours, il ne bougea pas de son perchoir. Le vingt-deuxième jour il commença à essayer le membre blessé, sans déranger en rien l'appareil, et il reprit peu à peu l'usage de sa patte. Cet oiseau passa trois mois dans la chambre

du garde aux soins duquel il était confié. Aussitôt que le feu était allumé, il arrivait se chauffer et se laissait caresser. A l'heure du coucher, il remontait sur son perchoir et se plaçait aussi près que possible du lit de son camarade de chambre; mais, aussitôt que la lumière était éteinte, il s'éloignait à l'autre extrémité du perchoir. La confiance qu'il avait dans sa force semblait bannir chez lui toute défiance. Il est impossible de montrer plus de courage, plus de résignation, ou pourrait dire plus de raison, que n'en montra cet Aigle pendant la longue période de sa maladie. Avant de venir au Jardin des Plantes, il avait appartenu à l'impératrice Joséphine. On l'avait habitué à vivre avec un jeune Coq anglais, qui finit malheureusement victime d'un accès de colère de son compagnon. Ce fait et plusieurs autres prouvent qu'il n'est pas impossible d'appivoiser l'Aigle.

Le village d'Eblingen, près du lac de Brientz, dans l'Oberland bernois, est renommé pour ses nids d'Aigle. A une lieue à peu près de ce pays, dans une partie sauvage et dénudée des montagnes, il est un endroit que les Aigles affectionnent tout particulièrement. Perchés sur des pics inaccessibles, ils dominent et inspectent la grande vallée des Laes. Les chasseurs Eblingenois leur font une guerre perpétuelle et les attirent dans leur voisinage en accrochant aux arbres des animaux morts, et surtout des Chats à demi grillés. Cela se passe en été, et comme alors l'Aigle n'est pas au dépourvu et qu'il peut choisir des mets plus friands, il dédaigne souvent la curée. En hiver, les chasseurs mettent leurs appâts à terre et les y attachent avec des pieux. L'Aigle ne peut pas s'enlever de terre aussi rapidement qu'il le ferait d'un perchoir élevé, et, quand une fois il est attablé, il y reste souvent des heures entières. Les amorces sont placées de manière à être vues du village à l'aide de lorgnettes. Les chasseurs, pour qui ce genre d'exercice est une passion, font continuellement le guet à leurs fenêtres. Quand ils voient un Aigle à

la curée, ils partent, et, bien qu'ils aient une bonne lieue à faire à travers les rocs et les broussailles avant d'arriver à portée de fusil de l'oiseau, ce dernier leur échappe rarement. Les environs si éminemment pittoresques d'Eblingen offrent partout aux yeux du touriste le spectacle dégoûtant de ces charognes, qui se balancent aux branches des arbres : ici c'est un Chevreau putréfié, là c'est une tête de Cheval infecte, plus loin c'est un Chat à moitié rongé.

Il est extrêmement difficile de parvenir à l'aire d'un Aigle et de se procurer des œufs de cet oiseau ou des Aiglons. C'est, en général, en profitant de l'absence des Aigles occupés à la chasse que les dénicheurs, souvent en exposant leur vie, se font descendre, à l'aide de cordes, jusqu'à l'aire. Guidés tantôt par l'espoir du gain, tantôt par le désir de voir le couple abandonner une région qu'il dévaste chaque jour, ils ont la précaution de se munir de pistolets ou de bâtons ferrés, pour le cas où le père et la mère viendraient les attaquer en les surprenant pendant l'enlèvement de leurs petits. M. Bailly, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Savoie, a eu occasion de voir, à Saint-Michel-des-Déserts, un homme de trente ans qui s'était ainsi laissé surprendre par le père et la mère de deux Aiglons. Il a assuré qu'il aurait infailliblement péri des coups de bec et de poitrine que le mâle et sa femelle essayaient de lui porter à la tête, en plongeant alternativement sur lui, s'il n'avait eu soin de s'armer d'un bâton ferré à la pointe, avec lequel il put se défendre.

L'escarpement inaccessible des lieux où l'Aigle place son aire, la hauteur de son vol, la puissance de sa vision, la prudence qui le tient loin des habitations, expliquent comment il est si rare, aujourd'hui surtout, qu'un chasseur ait la bonne fortune de tuer un si formidable oiseau. Un Bavaïois, Joseph Solacher, est cité pour en avoir tué trois, et le hasard seul lui procura le troi-

sième. Mais le grand tueur d'Aigles de ce siècle est le comte Max d'Arco, qui en a tué dix, dont quatre dans le voisinage de leur aire, et les autres qu'il avait attendu à l'affût, en exposant un Chevreau ou un Chamois comme appât. Le journal de cet intrépide chasseur est très-intéressant, et il peint beaucoup mieux les mœurs des Aigles que la plupart des livres spéciaux; malheureusement nous ne pouvons le reproduire, à cause de son étendue.

La durée de la vie d'un Aigle est évaluée à plus de cent ans par un grand nombre de naturalistes; et Klein cite l'exemple d'un Aigle qui vécut en captivité, à Vième, pendant cent quatre ans.

On compte douze espèces d'Aigles réparties dans les diverses contrées du globe, dont deux seules, cosmopolites, se retrouvent dans l'Amérique septentrionale : c'est, d'une part, notre Aigle doré ou royal, de l'autre, l'Aigle impérial.

---

# MATIÈRES DES LEÇONS

DE LA PREMIÈRE PARTIE DU TROISIÈME VOLUME

Histoire, description, mœurs des oiseaux grimpeurs, perroquets et pics

*Cette cinquième Partie est sous presse et paraîtra le 25 octobre.*

## PRIX

Chaque demi-volume, figures noires. . . . . 5 f. 50 c  
— figures en couleur retouchées au pinceau. 6



# MUSÉE ORNITHOLOGIQUE

PAR

**J. C. CHENU, O. DES MURS ET J. VERREAUX**

Chaque volume de 100 Planches coloriées comprenant environ 150 oiseaux classés par ordres, familles et genres, avec la synonymie, la description et l'histoire sommaire de chaque espèce.

**Prix : 20 francs**

*Le premier Volume paraîtra le 25 août.*



## MANUEL DE CONCHYLOGIE

ET DE

# PALEONTOLOGIE CONCHYLOGIQUE

**PAR J. C. CHENU**

Deux volumes grand in-8, avec 5,000 gravures intercalées dans le texte

**Prix : 50 francs**

CHEZ VICTOR MASSON, LIBRAIRE, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE







AMNH LIBRARY



113017

